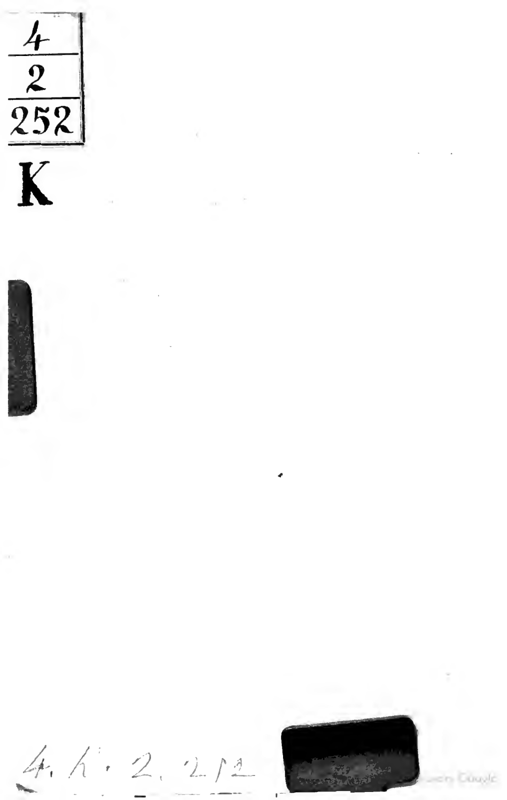



4
2
252
K



ŒUVRES

DE M. A. DE

LAMARTINE

VOYAGE EN ORIENT

TOME TROISIÈME



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE

RUE JACOB, 56

M DCCC XLIX

ŒUVRES

DE M. A. DE

LAMARTINE

—

TOME XI

Édition des Souscripteurs

ŒUVRES

DE M. A. DE

LAMARTINE

VOYAGE EN ORIENT

TOME TROISIÈME

PARIS
TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE
RUE JACOB, 56

M DCCC XLIX



SOUVENIRS, IMPRESSIONS,

PENSÉES ET PAYSAGES,

PENDANT

UN VOYAGE EN ORIENT,

1832-1833,

OU

NOTES D'UN VOYAGEUR.

TOME III.

SOUVENIRS,

IMPRESSIONS,

PENSÉES ET PAYSAGES.

DAMAS.

avril 1833.

Revêtu du costume arabe le plus rigoureux, j'ai parcouru ce matin les principaux quartiers de Damas, accompagné seulement de M. Baudin, de peur qu'une réunion un peu nombreuse de visages inconnus n'attirât l'attention sur nous. Nous avons circulé d'abord pendant assez longtemps dans les rues sombres, sales et tortueuses du quartier arménien. On dirait un des plus misérables villages de nos provinces. Les maisons sont construites de boue; elles sont percées, sur la rue, de quelques petites et rares fenêtres grillées, dont les volets sont peints en rouge. Elles sont basses, et les portes surbaissées ressemblent à des portes d'étables. Un tas d'immondices et une

mare d'eau et de fange règnent presque partout autour des portes. Nous sommes entrés cependant dans quelques-unes de ces maisons des principaux négociants arméniens, et j'ai été frappé de la richesse et de l'élégance de ces habitations à l'intérieur. Après avoir passé la porte et franchi un corridor obscur, on se trouve dans une cour ornée de superbes fontaines jaillissantes en marbre, et ombragées d'un ou de deux sycomores, ou de saules de Perse. Cette cour est pavée en larges dalles de pierre polie ou de marbre; des vignes tapissent les murs. Ces murs sont revêtus de marbre blanc et noir; cinq ou six portes, dont les montants sont de marbre aussi, et sculptées en arabesques, introduisent dans autant de salles ou de salons où se tiennent les hommes et les femmes de la famille. Ces salons sont vastes et voûtés. Ils sont percés d'un grand nombre de petites fenêtres très-élevées, pour laisser sans cesse jouer librement l'air extérieur. Presque tous sont composés de deux plans : un premier plan inférieur, où se tiennent les serviteurs et les esclaves; un second plan élevé de quelques marches, et séparé du premier par une balustrade en marbre ou en bois de cèdre merveilleusement découpée. En général, une ou deux fontaines en jets d'eau murmurent dans le milieu ou dans les angles du salon. Les bords sont garnis de vases de fleurs; des hirondelles ou des colombes privées viennent librement y boire, et se poser sur les bords des bassins. Les parois de la pièce

sont en marbre jusqu'à une certaine hauteur. Plus haut, elles sont revêtues de stuc et peintes en arabesques de mille couleurs, et souvent avec des moulures d'or extrêmement chargées. L'ameublement consiste en de magnifiques tapis de Perse ou de Bagdad qui couvrent partout le plancher de marbre ou de cèdre, et en une grande quantité de coussins ou de matelas de soie épars au milieu de l'appartement, et qui servent de siéges ou de dossiers aux personnes de la famille. Un divan recouvert d'étoffes précieuses et de tapis infiniment plus fins, règne au fond et sur les contours de la chambre. Les femmes et les enfants y sont ordinairement accroupis ou étendus, occupés des différents travaux du ménage. Les berceaux des petits enfants sont sur le plancher, parmi ces tapis et ces coussins; le maître de la maison a toujours un de ces salons pour lui seul; c'est là qu'il reçoit les étrangers : on le trouve ordinairement assis sur son divan, son écritoire à long manche posée à terre à côté de lui, une feuille de papier appuyée sur son genou ou sur sa main gauche, et écrivant ou calculant tout le jour, car le commerce est l'occupation et le génie unique des habitants de Damas. Partout où nous sommes allés rendre des visites qu'on nous avait faites la veille, le propriétaire de la maison nous a reçus avec grâce et cordialité ; il nous a fait apporter les pipes, le café, les sorbets, et nous a conduits dans le salon où se tiennent les femmes. Quelque idée que j'eusse de la beauté des Syriennes,

quelque image que m'ait laissée dans l'esprit la beauté des femmes de Rome et d'Athènes, la vue des femmes et des jeunes filles arméniennes de Damas a tout surpassé. Presque partout nous avons trouvé des figures que le pinceau européen n'a jamais tracées, des yeux où la lumière sereine de l'âme prend une couleur de sombre azur, et jette des rayons de velours humides que je n'avais jamais vus briller dans des yeux de femme; des traits d'une finesse et d'une pureté si exquises, que la main la plus légère et la plus suave ne pourrait les imiter, et une peau si transparente et en même temps si colorée de teintes vivantes, que les teintes les plus délicates de la feuille de rose ne peuvent en rendre la pâle fraîcheur; les dents, le sourire, le naturel moelleux des formes et des mouvements, le timbre clair, sonore, argentin de la voix, tout est en harmonie dans ces admirables apparitions. Elles causent avec grâce et une modeste retenue, mais sans embarras, et comme accoutumées à l'admiration qu'elles inspirent; elles paraissent conserver longtemps leur beauté dans ce climat qui conserve, et dans une vie d'intérieur et de loisir paisible, où les passions factices de la société n'usent ni l'âme ni le corps. Dans presque toutes les maisons où j'ai été admis, j'ai trouvé la mère aussi belle que ses filles, quoique les filles parussent avoir déjà quinze à seize ans; elles se marient à douze ou treize ans. Les costumes de ces femmes sont les plus élégants et les plus nobles que

nous avons encore admirés en Orient : la tête nue et chargée de cheveux dont les tresses, mêlées de fleurs, font plusieurs tours sur le front, et retombent en longues nattes des deux côtés du cou et sur les épaules nues; des festons de pièces d'or et des rangées de perles mêlées dans la chevelure; une petite calotte d'or ciselé au sommet des cheveux ; le sein à peu près nu; une petite veste à manches larges et ouvertes, d'une étoffe de soie brochée d'argent ou d'or; un large pantalon blanc descendant à plis jusqu'à la cheville du pied ; le pied nu chaussé d'une pantoufle de maroquin jaune; une longue robe de soie d'une couleur éclatante descendant des épaules, ouverte sur le sein et sur le devant du pantalon, et retenue seulement autour des hanches par une ceinture dont les bouts descendent jusqu'à terre. Je ne pouvais détacher mes yeux de ces ravissantes femmes; nos visites et nos conversations se sont prolongées partout, et je les ai trouvées aussi aimables que belles; les usages de l'Europe, les costumes et les habitudes des femmes d'Occident ont été en général le sujet des entretiens; elles ne semblent rien envier à la vie de nos femmes; et quand on cause avec ces charmantes créatures, quand on trouve dans leurs conversations et dans leurs manières cette grâce, ce naturel parfait, cette bienveillance, cette sérénité, cette paix de l'esprit et du cœur qui se conservent si bien dans la vie de famille, on ne sait ce qu'elles auraient à envier à nos femmes du monde,

qui savent tout, excepté ce qui rend heureux dans l'intérieur d'une famille, et qui dilapident en peu d'années, dans le mouvement tumultueux de nos sociétés, leur âme, leur beauté et leur vie. Ces femmes se voient quelquefois entre elles; elles ne sont pas même entièrement séparées de la société des hommes; mais cette société se borne à quelques jeunes parents ou amis de la maison, parmi lesquels, en consultant leur inclination et les rapports de famille, on leur choisit de très-bonne heure un fiancé. Ce fiancé vient alors de temps en temps se mêler, comme un fils, aux plaisirs de la maison.

J'ai rencontré là un chef des Arméniens de Damas, homme très-distingué et très-instruit; Ibrahim l'a mis à la tête de sa nation dans le conseil municipal qui gouverne la ville en ce moment. Cet homme, bien qu'il ne soit jamais sorti de Damas, a les notions les plus justes et les mieux raisonnées sur l'état politique de l'Europe, sur la France en particulier, sur le mouvement général de l'esprit humain à notre époque, sur la transformation des gouvernements modernes, et sur l'avenir probable de la civilisation. Je n'ai pas rencontré en Europe un homme dont les vues à cet égard fussent plus exactes et plus intelligentes : cela est d'autant plus étonnant, qu'il ne sait que le latin et le grec, et qu'il n'a jamais pu lire ces ouvrages ou ces journaux de l'Occident où ces questions sont mises à la portée de ceux mêmes qui les

répètent sans les comprendre. Il n'a jamais eu non plus occasion de causer avec des hommes distingués de nos climats. Damas est un pays sans rapports avec l'Europe; il a tout compris au moyen de cartes géographiques et de quelques grands faits historiques et politiques qui ont retenti jusque-là, et que son génie naturel et méditatif a interprétés avec une merveilleuse sagacité. J'ai été charmé de cet homme; je suis resté une partie de la matinée à m'entretenir avec lui : il viendra ce soir et tous les jours. Il entrevoit, comme moi, ce que la Providence semble préparer pour l'Orient et pour l'Occident, par l'inévitable rapprochement de ces deux parties du monde se donnant mutuellement de l'espace, du mouvement, de la vie et de la lumière. Il a une fille de quatorze ans qui est la plus belle personne que nous ayons vue; la mère, jeune encore, est charmante aussi. Il m'a présenté son fils, enfant âgé de douze ans, dont l'éducation l'occupe beaucoup. « Vous devriez, lui ai-je dit, l'envoyer en Europe, et lui faire donner une éducation comme celle que vous regrettez pour vous-même; je la surveillerais. — Hélas! m'a-t-il répondu, j'y pense sans cesse, j'y ai pensé souvent : mais si l'état de l'Orient ne change pas encore, quel service aurai-je rendu à mon fils en l'élevant trop, par ses connaissances, au-dessus de son temps et du pays où il doit vivre? que fera-t-il à Damas quand il y reviendra avec les lumières, les mœurs et le goût de liberté de l'Eu-

rope? S'il faut être esclave, il vaut mieux n'avoir jamais été qu'esclave. »

Après ces différentes visites, nous avons quitté le quartier arménien, séparé d'un autre quartier par une porte qui se ferme tous les soirs. J'ai trouvé une rue plus large et plus belle; elle est formée par les palais des principaux agas de Damas; c'est la noblesse du pays; les façades de ces palais sur la rue ressemblent à de longues murailles de prisons ou d'hospices, murs de boue grise; peu ou point de fenêtres; de temps en temps une grande porte ouverte sur une cour; un grand nombre d'écuyers, de serviteurs, d'esclaves noirs, sont couchés à l'ombre de la porte. J'ai visité deux de ces agas, amis de M. Baudin; l'intérieur de leur palais est admirable : une cour vaste, ornée de superbes jets d'eau, et plantée d'arbres qui les ombragent; des salons plus beaux et plus richement décorés encore que ceux des Arméniens. Plusieurs de ces salons ont coûté jusqu'à cent mille piastres de décoration; l'Europe n'a rien de plus magnifique, tout est dans le style arabe; quelques-uns de ces palais ont huit ou dix salons de ce genre. Les agas de Damas sont en général des descendants ou des fils de pacha qui ont employé à la décoration de leurs demeures les trésors acquis par leurs pères; c'est le népotisme de Rome sous une autre forme; ils sont nombreux; ils occupent les principaux emplois de la ville sous les pachas envoyés par le Grand Seigneur. Ils ont de

vastes possessions territoriales dans les villages qui environnent Damas. Leur luxe consiste en palais, en jardins, en chevaux et en femmes; à un signe du pacha, leurs têtes tombent, et ces fortunes, ces palais, ces jardins, ces femmes, ces chevaux, passent à quelque nouveau favori du sort. Une législation pareille invite naturellement à jouir et à se résigner : volupté et fatalisme sont les deux résultats nécessaires du despotisme oriental.

Les deux agas chez lesquels je suis entré m'ont reçu avec la politesse la plus exquise. Le fanatisme brutal du bas peuple de Damas ne monte pas si haut. Ils savent que je suis un voyageur européen; ils me croient un ambassadeur secret, venant chercher des renseignements pour les rois de l'Europe, sur la querelle des Turcs et d'Ibrahim. J'ai témoigné à l'un d'eux le désir de voir ses plus beaux chevaux et d'en acheter, s'il consentait à m'en vendre. Aussitôt il m'a fait conduire par son fils et par son écuyer dans une vaste écurie, où il nourrit trente ou quarante des plus admirables animaux du désert de Palmyre. Rien de si beau ne s'était jamais offert réuni à mes yeux : c'était en général des chevaux de très-haute taille, de poil gris-sombre ou gris-blanc, à crinières comme de la soie noire, avec des yeux à fleur de tête, couleur marron foncé, d'une force et d'une sécheresse admirables : des épaules larges et plates, des encolures de cygne. Aussitôt que ces chevaux m'ont vu entrer et entendu parler une langue étrangère, ils

ont tourné la tête de mon côté, ils ont frémi, ils ont henni, ils ont exprimé leur étonnement et leur effroi par les regards obliques et effarés de leurs yeux, et par un plissement de leurs naseaux, qui donnaient à leurs belles têtes la physionomie la plus intelligente et la plus extraordinaire. J'avais eu déjà occasion de remarquer combien l'esprit des animaux en Syrie est plus prompt et plus développé qu'en Europe. Une assemblée de croyants, surpris dans la mosquée par un chrétien, n'aurait pas mieux exprimé, dans ses attitudes et dans son visage, l'indignation et l'effroi, que ces chevaux ne le firent en voyant un visage étranger, en entendant parler une langue inconnue. J'en caressai quelques-uns, je les étudiai tous; je les fis sortir dans la cour; je ne savais sur lequel arrêter mon choix, tant ils étaient presque tous remarquables par leur perfection : enfin je me décidai pour un jeune étalon blanc de trois ans, qui me parut la perle de tous les chevaux du désert. Le prix fut débattu entre M. Baudin et l'aga, et fixé à six mille piastres, que je fis payer à l'aga. Le cheval était arrivé de Palmyre il y avait peu de temps, et l'Arabe qui l'avait vendu à l'aga avait reçu cinq mille piastres et un magnifique manteau de soie et d'or. L'animal, comme tous les chevaux arabes, portait au cou sa généalogie, suspendue dans un sachet en poil, et plusieurs amulettes pour le préserver du mauvais œil.

Parcouru les bazars de Damas. Le grand bazar a environ une demi-lieue de long. Les bazars sont de

longues rues, couvertes par des charpentes très-élevées, et bordées de boutiques, d'échoppes, de magasins, de cafés; ces boutiques sont étroites et peu profondes; le négociant est assis sur ses talons devant sa boutique, la pipe à la bouche, ou le narguilé à côté de lui. Les magasins sont remplis de marchandises de toutes sortes, et surtout d'étoffes des Indes, qui affluent à Damas par les caravanes de Bagdad. Des barbiers invitent les passants à se faire couper les cheveux. Leurs échoppes sont toujours pleines de monde. Une foule, aussi nombreuse que celle des galeries du Palais-Royal, circule tout le jour dans le bazar. Mais le coup d'œil de cette foule est infiniment plus pittoresque. Ce sont des agas, vêtus de longues pelisses de soie cramoisie, fourrées de martre, avec des sabres et des poignards enrichis de diamants, suspendus à la ceinture. Ils sont suivis de cinq ou six courtisans, serviteurs ou esclaves, qui marchent silencieusement derrière eux, et portent leurs pipes et leur narguilé : ils vont s'asseoir, une partie du jour, sur les divans extérieurs de cafés bâtis au bords des ruisseaux qui traversent la ville; de beaux platanes ombragent le divan : là, ils fument et causent avec leurs amis, et c'est le seul moyen de communication, excepté la mosquée, pour les habitants de Damas. Là se préparent, presque en silence, les fréquentes révolutions qui ensanglantent cette capitale. La fermentation muette couve longtemps, puis éclate au moment inattendu. Le peuple court aux

armes sous la conduite d'un parti quelconque, commandé par un des agas, et le gouvernement passe, pour quelque temps, dans les mains du vainqueur. Les vaincus sont mis à mort, ou s'enfuient dans les déserts de Balbek et de Palmyre, où les tribus indépendantes leur donnent asile. Les officiers et les soldats du pacha d'Égypte, vêtus presque à l'européenne, traînent leurs sabres sur les trottoirs du bazar; nous en rencontrons plusieurs qui nous accostent, et parlent italien; ils sont sur leurs gardes à Damas; le peuple les voit avec horreur; chaque nuit l'émeute peut éclater. Schérif-Bey, un des hommes les plus capables de l'armée de Méhémet-Ali, les commande, et gouverne momentanément la ville. Il a formé un camp de dix mille hommes hors des murs, aux bords du fleuve, et tient garnison dans le château; il habite lui-même le sérail. La nouvelle du moindre échec survenu en Syrie à Ibrahim serait le signal d'un soulèvement général et d'une lutte acharnée à Damas. Les trente mille chrétiens arméniens qui habitent la ville sont dans la terreur, et seraient massacrés si les Turcs avaient le dessus. Les musulmans sont irrités de l'égalité qu'Ibrahim-Pacha a établie entre eux et les chrétiens. Quelques-uns de ceux-ci abusent de ce moment de tolérance, et insultent leurs ennemis par une violation de leurs habitudes, qui aigrit leur fanatisme. M. Baudin est près, au premier avis, à se réfugier à Zarklé.

Les Arabes du grand désert et ceux de Palmyre

sont en foule dans la ville, et circulent dans le bazar : ils n'ont pour vêtement qu'une large couverture de laine blanche, dont ils se drapent à la manière des statues antiques. Leur teint est hâlé, leur barbe noire; leurs yeux sont féroces. Ils forment des groupes devant les boutiques des marchands de tabac, et devant les selliers et les armuriers. Leurs chevaux, toujours sellés et bridés, sont entravés dans les rues et sur les places. Ils méprisent les Égyptiens et les Turcs; mais, en cas de soulèvement, ils marcheraient contre les troupes d'Ibrahim. Celui-ci n'a pu les repousser que jusqu'à une journée de Damas; il a marché lui-même avec de l'artillerie contre eux, à son passage dans cette ville. Ils sont maintenant ses ennemis. Je parlerai plus au long de ces populations inconnues du grand désert de l'Euphrate.

Chaque genre de commerce et d'industrie a son quartier à part dans les bazars. Là, sont les armuriers, dont les boutiques sont loin d'offrir les armes magnifiques et renommées que Damas livrait jadis au commerce du Levant. Ces fabriques de sabres admirables, si elles ont jamais existé à Damas, sont complétement tombées en oubli : on n'y fabrique que des sabres d'une trempe commune, et l'on ne voit chez les armuriers que de vieilles armes presque sans prix. J'y ai vainement cherché un sabre et un poignard de l'ancienne trempe. Ces sabres viennent maintenant du Korassan, province de Perse, et

même là on ne les fabrique plus. Il en existe un certain nombre qui passent de mains en mains, comme des reliques précieuses, et qui sont d'un prix inestimable. La lame de celui dont on m'a fait présent a coûté cinq mille piastres au pacha. Les Turcs et les Arabes, qui estiment ces lames plus que les diamants, sacrifieraient tout au monde pour une pareille arme; leurs regards étincellent d'enthousiasme et de vénération quand ils voient la mienne, et ils la portent à leur front, comme s'ils adoraient un si parfait instrument de mort.

Les bijoutiers n'ont aucun art et aucun goût dans l'ajustement de leurs pierres précieuses ou de leurs perles; mais ils possèdent, en ce genre, d'immenses collections. Toute la richesse des Orientaux est mobilière, pour être enfouissable ou portative. Il y a une grande quantité de ces orfèvres; ils étalent peu: tout est renfermé dans de petites cassettes qu'ils ouvrent quand on leur demande un bijou.

Les selliers sont les plus nombreux et les plus ingénieux ouvriers de ces bazars: rien n'égale, en Europe, le goût, la grâce et la richesse des harnais de luxe qu'ils façonnent pour les chevaux des chefs arabes ou des agas du pays. Les selles sont revêtues de velours et de soie brochée d'or et de perles. Les colliers de maroquin rouge, qui tombent en frange sur le poitrail, sont ornés également de glands d'argent et d'or et de touffes de perles. Les brides, infiniment plus élégantes que les nôtres, sont aussi

toutes de maroquin de diverses couleurs, et décorées de glands de soie et d'or. Tous ces objets sont, comparativement avec l'Europe, à très-bas prix. J'ai acheté deux de ces brides les plus magnifiques pour cent vingt piastres les deux (environ cinquante francs).

Les marchands de comestibles sont ceux dont les magasins offrent le plus d'ordre, d'élégance, de propreté et d'attrait à l'œil. Le devant de leurs boutiques est garni d'une multitude de corbeilles remplies de légumes, de fruits secs et de graines légumineuses dont je ne sais pas les noms, mais qui ont des formes et des couleurs vernissées admirables, et qui brillent comme de petits cailloux sortant de l'eau. Les galettes de pain, de toute épaisseur et de toute qualité, sont étalées sur le devant de la boutique; il y en a une innombrable variété pour les différentes heures et les différents repas du jour : elles sont toutes chaudes, comme des gauffres, et d'une saveur parfaite. Nulle part je n'ai vu une si grande perfection de pain qu'à Damas : il ne coûte presque rien. Quelques restaurateurs offrent aussi à dîner aux négociants ou aux promeneurs du bazar. Il n'y a chez eux ni tables ni couverts : ils vendent de petites brochettes de morceaux de mouton, gros comme une noix et rôtis au four. L'acheteur les emporte sur une des galettes dorées du pain dont j'ai parlé, et les mange sur le pouce. Les fontaines nombreuses du bazar lui offrent la seule boisson des

Arabes. Un homme peut se nourrir parfaitement à Damas pour deux piastres, ou environ dix sous par jour. Le peuple n'en emploie pas la moitié à sa nourriture. On aurait une jolie maison pour deux ou trois cents piastres par an. Avec trois ou quatre cents francs de revenu, on serait à son aise ici : c'est de même partout en Syrie. En parcourant le bazar, je suis arrivé au quartier des faiseurs de caisses et de coffres : c'est la grande industrie, car tout l'ameublement d'une famille arabe consiste en un ou deux coffres où l'on serre les hardes et les bijoux. La plupart de ces coffres sont en cèdre et peints en rouge, avec des ornements dessinés en clous d'or. Quelques-uns sont admirablement sculptés en relief, et couverts d'arabesques très-élégantes. J'en ai acheté trois, et je les ai expédiés par la caravane de Tarabourlous. L'odeur du bois de cèdre embaume partout le bazar; et cette atmosphère, composée des mille parfums divers qui s'exhalent des boutiques de menuisiers, des magasins d'épiceries et de droguistes, des caisses d'ambre ou de gommes parfumées, des cafés, des pipes sans cesse fumantes dans le bazar, me rappelle l'impression que j'éprouvai la première fois que je traversai Florence, où les charpentes de bois de cyprès remplissent les rues d'une odeur à peu près pareille.

Shérif-Bey, gouverneur de Syrie pour Méhémet-Ali, a quitté aujourd'hui Damas. La nouvelle de la victoire de Konia, remportée par Ibrahim sur le

grand vizir, est arrivée cette nuit. Shérif-Bey profite de l'impression de terreur qui a frappé Damas pour aller à Alep. Il laisse le gouvernement de la ville à un général égyptien, assisté d'un conseil municipal formé des premiers négociants de toutes les différentes nations. Un camp de six mille Égyptiens et de trois mille Arabes reste aux portes de la ville. Le coup d'œil qu'offre ce camp est extrêmement pittoresque; des tentes de toutes formes et de toutes couleurs sont dressées à l'ombre de grands arbres fruitiers, au bord du fleuve. Les chevaux, en général admirables, sont attachés en longues files à des cordes tendues d'un bout du camp à l'autre. Les Arabes non disciplinés sont là dans toute la bizarre diversité de leurs races, de leurs armures, de leurs costumes : les uns semblables à des assemblées de rois ou de patriarches, les autres à des brigands du désert. Les feux de bivac jettent leurs fumées bleues, que le vent traîne sur le fleuve ou sur les jardins de Damas.

J'ai assisté au départ de Shérif-Bey. Tous les principaux agas de Damas et les officiers des corps qui y restent s'étaient réunis au sérail. Les vastes cours qu'entourent les murs délabrés du château et du sérail étaient remplis d'esclaves tenant en main les plus beaux chevaux de la ville, richement caparaçonnés; Shérif-Bey déjeunait dans les appartements intérieurs. Je ne suis pas entré; je suis resté, avec quelques officiers égyptiens et italiens, dans la cour pavée. De là, nous voyions la foule du dehors, les agas ar-

river par groupes, et les esclaves noirs passer, portant sur leurs têtes d'immenses plateaux d'étain qui contenaient les différents pilaux du repas. Des chevaux de Shérif-Bey étaient là; ce sont les plus beaux animaux que j'aie encore vus à Damas; ils sont turcomans, d'une race infiniment plus grande et plus forte que les chevaux arabes: ils ressemblent à de grands chevaux normands, avec les membres plus fins et plus musclés, la tête plus légère, et l'œil large, ardent, fier et doux du cheval d'Orient. Ils sont tous bais bruns et à longues crinières : véritables chevaux homériques. A midi, il s'est mis en route, accompagné d'une immense cavalcade jusqu'à deux lieues de la ville.

Au milieu du bazar de Damas, je trouve le plus beau kan de l'Orient, le kan d'Hassad-Pacha. C'est une immense coupole dont la voûte hardie rappelle celle de Saint-Pierre de Rome; elle est également portée sur des piliers de granit. Derrière ces piliers sont des magasins et des escaliers conduisant aux étages supérieurs, où sont les chambres des négociants. Chaque négociant considérable loue une de ces chambres, et y tient ses marchandises précieuses et ses livres. Des gardiens veillent jour et nuit à la sûreté du kan; de grandes écuries sont à côté, pour les chevaux des voyageurs et des caravanes; de belles fontaines jaillissantes rafraîchissent le kan : c'est une espèce de bourse du commerce de Damas. La porte du kan d'Hassad-Pacha, qui donne sur le

bazar, est un des morceaux d'architecture moresque les plus riches de détails et les plus grandioses d'effet que l'on puisse voir au monde. L'architecture arabe s'y retrouve tout entière. Cependant ce kan n'est bâti que depuis quarante ans. Un peuple dont les architectes sont capables de dessiner et les ouvriers d'exécuter un monument pareil au kan d'Hassad-Pacha, n'est pas mort pour les arts. Ces kans sont bâtis, en général, par de riches pachas, qui les laissent à leur famille ou à la ville qu'ils ont voulu enrichir. Ils rapportent de gros revenus.

Un peu plus loin, j'ai vu, d'une porte qui donne sur le bazar, la grande cour ou le parvis de la principale mosquée de Damas. Ce fut autrefois l'église consacrée à saint Jean Damascène. Le monument semble du temps du Saint-Sépulcre de Jérusalem : lourd, vaste, et de cette architecture byzantine qui imite le grec en le dégradant, et paraît construite avec des débris. Les grandes portes de la mosquée étaient fermées de lourds rideaux; je n'ai pas pu voir l'intérieur. Il y a péril de mort pour un chrétien qui profanerait les mosquées en y entrant. Nous nous sommes arrêtés un moment seulement dans le parvis, en feignant de nous désaltérer à la fontaine.

Même date.

La caravane de Bagdad est arrivée aujourd'hui; elle était composée de trois mille chameaux : elle

campe aux portes de la ville. — Acheté des ballots de café de Moka, que l'on ne peut plus se procurer ailleurs, et des châles des Indes.

La caravane de la Mecque a été suspendue par suite de la guerre. Le pacha de Damas est chargé de la conduire. Les Wahabites l'ont dispersée plusieurs fois. Méhémet-Ali les a refoulés vers Médine. La dernière caravane, atteinte du choléra à la Mecque, épuisée de fatigue et manquant d'eau, a péri presque tout entière. Quarante mille pèlerins sont restés dans le désert. La poussière du désert qui mène à la Mecque est de la poussière d'hommes. On espère que cette année la caravane pourra partir sous les auspices de Méhémet-Ali; mais, avant peu d'années, les progrès des Wahabites interdiront à jamais le pieux pèlerinage. Les Wahabites sont la première grande réforme armée du mahométisme. Un sage des environs de la Mecque, nommé Aboul-Wahiab, a entrepris de ramener l'islamisme à sa pureté de dogme primitive, d'extirper, d'abord par la parole, puis par la force des Arabes convertis à sa foi, les superstitions populaires dont la crédulité ou l'imposture altèrent toutes les religions, et de refaire de la religion de l'Orient un déisme pratique et rationnel. Il y avait pour cela peu à faire; car Mahomet ne s'est pas donné pour un dieu, mais pour un homme plein de l'esprit de Dieu, et n'a prêché qu'unité de Dieu et charité envers les hommes. Aboul-Wahiab lui-même ne s'est pas donné pour prophète, mais pour un homme éclairé

par la seule raison. La raison, cette fois, a fanatisé les Arabes comme ont fait le mensonge et la superstition. Ils se sont armés en son nom, ils ont conquis la Mecque et Médine, ils ont dépouillé le culte de vénération rendu au prophète de toute l'adoration qu'on y avait substituée, et cent mille missionnaires armés ont menacé de changer la face de l'Orient. Méhémet-Ali a opposé une barrière momentanée à leurs invasions; mais le wahabisme subsiste et se propage dans les trois Arabies, et, à la première occasion, ces peuples purificateurs de l'islamisme se répandront jusqu'à Jérusalem, jusqu'à Damas, jusqu'en Égypte. Ainsi, les idées humaines périssent par les armes mêmes qui les ont propagées. Rien n'est impénétrable au jour progressif de la raison, cette révélation graduelle et incessante de l'humanité. Mahomet est parti des mêmes déserts que les Wahabites pour renverser les idoles et établir le culte, sans sacrifices, du Dieu unique et immatériel. Aboul-Wahab vient à son tour, et, brisant les crédulités populaires, rappelle le mahométisme à la raison pure. Chaque siècle lève un coin du voile qui cache la grande image du Dieu des dieux, et le découvre derrière tous ses symboles qui s'évanouissent, seul, éternel, évident dans la nature, et rendant ses oracles dans la conscience.

Damas, 3 avril.

Passé la journée à parcourir la ville et les bazars. — Souvenirs de saint Paul présents aux chrétiens de Damas. Ruines de la maison d'où il s'échappa la nuit, dans un panier suspendu. — Damas fut une des premières terres où il sema la parole qui changea le monde. Cette parole y fructifia rapidement. L'Orient est la terre des cultes, des prodiges, des superstitions même. La grande idée qui y travaille les imaginations en tout temps, c'est l'idée religieuse. Tout ce peuple, mœurs et lois, est fondé sur des religions. L'Occident n'a jamais été de même. Pourquoi? Race moins noble, enfants de barbares qui se sentent encore de leur origine. Les choses ne sont pas à leur place en Occident. La première des idées humaines n'y vient qu'après les autres. Pays d'or et de fer, de mouvement et de bruit. L'Orient, pays de méditation profonde, d'intuition et d'adoration! Mais l'Occident marche à pas de géant, et quand la religion et la raison, que le moyen âge a séparées dans les ténèbres, s'y seront embrassées dans la vérité, dans la lumière et dans l'amour, l'esprit religieux, le souffle divin y redeviendra l'âme du monde, et enfantera ses prodiges de vertu, de civilisation et de génie. — Ainsi soit-il!

Damas, 4 avril.

Il y a trente mille chrétiens à Damas et quarante mille à Bagdad. Les chrétiens de Damas sont Arméniens ou Grecs. Quelques prêtres catholiques desservent ceux de leur communion. Les habitants de Damas souffrent les moines catholiques. Ils ont l'habitude de leur costume, et les considèrent comme des Orientaux. J'ai vu plusieurs fois, ces jours-ci, deux prêtres lazaristes français qui ont un petit couvent enfoui dans le pauvre quartier des Arméniens. L'un d'eux, le père Poussous, vient passer les soirées avec nous. C'est un homme excellent, pieux, instruit et aimable. Il m'a mené dans son couvent, où il instruit de pauvres enfants arabes chrétiens. Le seul amour du bien à faire le retient dans ce désert d'hommes, où il a sans cesse à craindre pour sa sûreté. Il est néanmoins gai, serein, résigné. De temps en temps il reçoit, par les caravanes de Syrie, des nouvelles et des secours de ses supérieurs de France, et quelques journaux catholiques. Il m'en a prêté, et rien ne me semble plus étrange que de lire ces tracasseries pieuses ou politiques du quartier de Saint-Sulpice, aux bords du désert de Bagdad, derrière le Liban et l'Anti-Liban, près Balbek, au centre d'une immense fourmilière d'autres hommes occupés de tout autres idées, et où le bruit que nous faisons et les noms de nos grands hommes de l'année n'ont jamais

retenti. Vanité des vanités, excepté de servir Dieu et les hommes pour Dieu! Jamais on n'est plus pénétré de cette vérité qu'en voyageant, et qu'en voyant combien est peu de chose le mouvement qu'une mer arrête, le bruit qu'une montagne intercepte, la renommée qu'une langue étrangère ne peut même prononcer. Notre immortalité est ailleurs que dans cette fausse et courte immortalité de nos noms ici-bas!

Nous avons dîné aujourd'hui avec un vieillard chrétien de Damas, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, et jouissant de la plénitude de ses facultés physiques et morales. Excellent et admirable vieillard, portant dans ses traits cette sérénité de la bienveillance et de la vertu que donne le sentiment d'une vie pure et pieuse approchant de son terme! Il nous comble de services de tout genre. Il est sans cesse en course pour nous comme un jeune homme. Le père Poussous, son compagnon, deux négociants de Bagdad, et un grand seigneur persan qui va à la Mecque, complétaient la réunion paisible du soir, sur les divans de M. Baudin, au milieu des vapeurs du tabac et du tombac, qui obscurcissaient et parfumaient l'air. A l'aide de M. Baudin et de M. Mazoyer, mon drogman, on causait avec assez de facilité. La cordialité et la simplicité la plus parfaite régnaient dans cette soirée d'hommes des quatre extrémités du monde. Les mœurs de l'Inde, de la Perse, les événements récents de Bagdad, la révolte du pacha contre

la Porte, étaient les sujets de nos entretiens. L'habitant de Bagdad avait été obligé de s'enfuir à travers le désert de quarante jours, sur ses dromadaires, avec ses trésors et deux jeunes Francs. Il attendait impatiemment des nouvelles de son frère, dont il craignait d'apprendre la mort. On lui apporta une lettre de ce frère pendant qu'il en causait avec nous. Il était sauvé, et arrivait avec l'arrière-garde de la caravane qu'on attendait encore. Il versait des larmes de joie. Nous pleurions nous-mêmes, et à cause de lui, et à cause des tristes retours que nous faisions sur nos propres malheurs. Ces larmes, versées ensemble par des yeux qui ne devaient jamais se rencontrer, au foyer commun d'un ami, au milieu d'une ville où nous ne faisions tous que passer; ces larmes unissaient nos cœurs, et nous aimions comme des amis ces hommes dont les noms même ne sont pas restés dans nos mémoires.

4 avril 1833.

Orage terrible pendant la nuit. Le pavillon élevé et percé de fenêtres nombreuses sans vitres, où nous couchions, tremblait comme un vaisseau sous la rafale. La pluie a fondu, en peu d'instants, le toit de boue qui recouvre la terrasse du pavillon, et a inondé le plancher. Heureusement nos matelas étaient sur des planches élevées par des caisses de Damas; les couvertures nous ont garantis; mais, le matin, nos

habits flottaient dans la chambre. Les orages pareils sont fréquents à Damas, et entraînent souvent les maisons dont les fondations ne sont pas en marbre. Le climat est froid et humide pendant les mois d'hiver. Des neiges abondantes tombent des montagnes. Cet hiver, la moitié des bazars a été enfoncée par le poids des neiges, et les routes interceptées pendant deux mois. Les chaleurs de l'été sont, dit-on, insupportables. Jusqu'ici nous ne nous en apercevons pas. Nous allumons, presque tous les soirs, des brasiers, appelés *mangales* dans le pays.

J'achète un second étalon arabe d'un Bédouin que je rencontre à la porte de la ville. Je fais suivre le cavalier, pour entrer en marché avec lui d'une manière convenable et naturelle. L'animal, de plus petite taille que celui que j'ai acheté de l'aga, est plus fort et d'un poil plus rare, fleur de pêcher. Il est d'une race dont le nom signifie, *roi du jarret*. On me le cède pour quatre mille piastres. Je le monte pour l'essayer. Il est moins doux que les autres chevaux arabes. Il a un caractère sauvage et indompté, mais paraît infatigable. Je ferai conduire *Tedmor* (c'est le nom arabe de Palmyre, que j'ai donné au cheval de l'aga) par un de mes Saïs à pied. Je monterai *Scham* pendant la route. *Scham* est le nom arabe de Damas.

Un chef de tribu de la route de Palmyre, mandé par M. Baudin, est arrivé ici; il se charge de me conduire à Palmyre et de me ramener sain et sauf, mais

à condition que je serai seul et vêtu en Bédouin du désert; il laissera son fils en otage à Damas jusqu'à mon retour. Nous délibérons; je désirais vivement voir les ruines de Tedmor : cependant, comme elles sont moins étonnantes que celles de Balbek, qu'il faut au moins dix jours pour aller et revenir, et que ma femme ne peut m'accompagner; comme le moment de rejoindre les bords de la mer, où notre vaisseau doit nous attendre, est arrivé, je renonce à regret à cette course dans le désert, et nous nous préparons à repartir le surlendemain.

6 avril 1833.

Parti de Damas à huit heures du matin; traversé la ville et les bazars encombrés par la foule; entendu quelques murmures et quelques apostrophes injurieuses : on nous prend pour des renforts d'Ibrahim. Sortis de la ville par une autre porte que celle par laquelle nous sommes arrivés; longé des jardins délicieux par une route au bord d'un torrent, ombragée d'arbres superbes; gravi la montagne où nous avions eu une si belle apparition de Damas; halte pour la contempler encore, et en emporter l'éternelle image. Je comprends que les traditions arabes placent à Damas le site du paradis perdu : aucun lieu de la terre ne rappelle mieux l'Éden. La vaste et féconde plaine, les sept rameaux du fleuve bleu qui l'arrosent, l'encadrement majestueux des montagnes,

les lacs éblouissants qui réfléchissent le ciel sur la terre, la situation géographique entre les deux mers, la perfection du climat, tout indique au moins que Damas a été une des premières villes bâties par les enfants des hommes, une des haltes naturelles de l'humanité errante dans les premiers temps; c'est une de ces villes écrites par le doigt de Dieu sur la terre, une capitale prédestinée comme Constantinople. Ce sont les deux seules cités qui ne soient pas arbitrairement jetées sur la carte d'un empire, mais invinciblement indiquées par la configuration des lieux. Tant que la terre portera des empires, Damas sera une grande ville, et Stamboul la capitale du monde; à l'issue du désert, à l'embouchure des plaines de la Cœlésyrie et des vallées de Galilée, d'Idumée et du littoral des mers de Syrie, il fallait un repos enchanté aux caravanes de l'Inde : c'est Damas. Le commerce y a appelé l'industrie : Damas est semblable à Lyon, une vaste manufacture; la population est de quatre cent mille âmes selon les uns, de deux cent mille selon les autres. Je l'ignore, et il est impossible de le savoir, on ne peut que le conjecturer : en Orient, pas de recensement exact; il faut juger de l'œil. Au mouvement de la foule qui inonde les rues et les bazars, au nombre d'hommes armés qui s'élancent des maisons au signal des révolutions ou des émeutes, à l'étendue de terrain que les maisons occupent, je pencherais à croire que ce qui est renfermé dans ses murs peut s'élever de trois

à quatre cent mille âmes. Mais si l'on ne limite pas arbitrairement la ville, si l'on compte au nombre des habitants tous ceux qui peuplent les immenses faubourgs et villages qui se confondent à l'œil avec les maisons et les jardins de cette grande agglomération d'hommes, je croirais que le territoire de Damas en nourrit un million. J'y jette un dernier regard, avec des vœux intérieurs pour M. Baudin et les hommes excellents qui y ont protégé et charmé notre séjour; et quelques pas de nos chevaux nous font perdre pour jamais les cimes de ses arbres et de ses minarets.

L'Arabe qui marche à côté de mon cheval me montre à l'horizon un grand lac qui brille au pied des montagnes, et me raconte une histoire dont je comprends quelques mots et que mon drogman m'interprète.

Il y avait un berger qui gardait les chamelles d'un village aux bords de ce lac, dans un canton désert et inhabité de cette haute montagne. Un jour, en abreuvant son troupeau, il s'aperçut que l'eau du lac fuyait par une issue souterraine, et il la ferma avec une grosse pierre; mais il y laissa tomber son bâton de berger. Quelque temps après, un fleuve tarit dans une des provinces de la Perse. Le sultan, voyant son pays menacé de la famine par le manque d'eau pour les irrigations, consulta les sages de son empire, et, sur leur avis, il envoya des émissaires dans tous les royaumes environnants, pour découvrir

comment la source de son fleuve avait été détournée ou tarie. Ces ambassadeurs portaient le bâton du berger, que le fleuve avait apporté. Le berger se trouvait à Damas quand ces envoyés y parurent; il se souvint de son bâton tombé dans le lac; il s'approcha, et le reconnut entre leurs mains; il comprit que son lac était la source du fleuve, et que la richesse et la vie d'un peuple était entre ses mains. « Que fera le sultan pour celui qui lui rendra son fleuve? demanda-t-il aux envoyés. — Il lui donnera, répondirent-ils, sa fille et la moitié de son royaume. — Allez donc, répliqua-t-il; et avant que vous soyez de retour, le fleuve perdu arrosera la Perse et réjouira le cœur du sultan. » Le berger remonta dans les montagnes, ôta la grosse pierre; et les eaux, reprenant leur cours par ce canal souterrain, allèrent remplir de nouveau le lit du fleuve. Le sultan envoya de nouveaux ambassadeurs avec sa fille à l'heureux berger, et lui donna la moitié de ses provinces.

Ces traditions merveilleuses se conservent avec une foi entière parmi les Arabes; aucun d'eux ne doute, parce que l'imagination ne doute jamais.

7 avril.

Campé le soir sur le penchant d'une haute montagne, après huit heures de marche dans un pays montueux, nu, stérile et froid. Nous sommes at-

teints par une caravane moins nombreuse que la nôtre : c'est le cadi de Damas, envoyé tous les ans de Constantinople, qui retourne s'embarquer à Alexandrette. Ses femmes et ses enfants voyagent dans un coffre double, posé sur le dos d'un mulet; il y a une femme et plusieurs petits enfants dans chaque moitié du coffre; tout est voilé. Le cadi marche un quart d'heure derrière ses femmes, accompagné de quelques esclaves à cheval. Cette caravane nous dépasse, et va camper plus loin. Rude journée de dix heures de marche, par un froid rigoureux et dans des vallées complétement désertes; marché une heure dans le lit d'un torrent où les grosses pierres roulées des montagnes interceptent à chaque moment le sentier des chevaux; je monte une heure ou deux mon beau cheval *Tedmor*, pour reposer *Scham*. Malgré deux jours de route fatigante, ce magnifique animal vole comme une gazelle sur le terrain rocailleux du désert; en un instant il a devancé les meilleurs coureurs de la caravane; il est doux et intelligent comme le cygne, dont il a la blancheur et l'encolure. Je veux le ramener en Europe avec Scham et Saïde. Aussitôt que je suis descendu, il m'échappe, et va bondissant rejoindre l'Arabe *Mansours*, qui le soigne et le conduit; il pose sa tête sur ses épaules comme un chien caressant; il y a fraternité complète entre l'Arabe et le cheval, comme entre nous et le chien. Mansours et Daher, mes deux principaux saïs

arabes, que j'ai pris aux environs de Bayruth et qui sont à mon service depuis près d'un an, sont les plus fidèles et les plus doux des hommes : sobres, infatigables, intelligents, attachés à leur maître et à leurs chevaux, toujours prêts à combattre avec nous, si un péril s'annonce. Que ne ferait pas un chef habile avec une pareille race d'hommes? Si j'avais le quart des richesses de tel banquier de Paris ou de Londres, je renouvellerais en dix ans la face de la Syrie : tous les éléments d'une régénération sont là; il ne manque qu'une main pour les réunir, un coup d'œil pour poser une base, une volonté pour y conduire un peuple.

Couchés dans une espèce d'hôtellerie isolée dans une plaine élevée, par un froid extrême, nous trouvons un peu de bois pour allumer un feu dans la chambre basse où nous étendons nos tapis; nos provisions de Damas sont épuisées; nous faisons pétrir un peu de farine d'orge destinée à nos chevaux, et nous mangeons ces galettes amères et noirâtres.

Partis au jour; marché douze heures; arrivés, toujours par un pays stérile et dépeuplé, à un petit village où nous trouvons un abri, des poules et du riz. La pluie nous a inondés tout le jour; nous ne sommes plus qu'à huit heures de route de la vallée de Bkà; mais nous l'abordons par son extrémité orientale, et beaucoup plus bas que Balbek.

Même date.

Arrivés à trois heures après midi en vue du désert de Bkà. Halte et hésitation dans la caravane. La plaine, depuis le point où nous sommes jusqu'au pied du Liban, qui se dresse comme un mur de l'autre côté, ressemble à un lac immense, du milieu duquel surgissent quelques îles noirâtres, des cimes d'arbres submergés et de vastes ruines antiques, sur une colline à trois lieues de nous. Comment se lancer sans guides, au hasard, dans cette plaine inondée? Il le faut cependant, sous peine de ne plus passer demain; car la pluie continue, et les torrents versent de toutes parts leurs eaux dans le désert. Nous marchons pendant deux heures sur des parties plus élevées de la plaine, qui nous approchent de la colline, où les grandes ruines du temple nous apparaissent. Nous laissons à notre gauche ces débris inconnus de quelque ville, sans nom aujourd'hui, contemporaine de Balbek. Des tronçons de colonnes gigantesques ont roulé sur les flancs de la colline, et sont couchés dans la boue à nos pieds. Le jour baisse, la pluie augmente, et nous n'avons pas le temps de monter au temple. Cette colline passée, nous ne marchons plus que dans l'eau jusqu'aux genoux de nos chevaux. A chaque instant, un de nos mulets glisse et roule avec nos bagages dans les fossés, d'où nos moukres les retirent avec peine. Nous

faisons marcher un Arabe à vingt pas en avant de la caravane, pour sonder le terrain; mais, arrivés au milieu de la plaine, à l'endroit où le ruisseau de Balbek a creusé son lit, le sol nous manque, et il faut traverser à la nage un intervalle de trente à quarante pieds. Mes Arabes, se jetant à l'eau et soutenant la tête des chevaux, parviennent à passer ma femme et une femme de chambre anglaise qui l'accompagne; nous passons nous-mêmes à la nage, et nous touchons tous la rive opposée. La nuit est presque complète : nous nous hâtons de traverser le reste de la vallée, pendant que nous avons assez de crépuscule pour nous guider. Nous passons près d'une ou deux masures habitées par une tribu féroce d'Arabes de Balbek. S'ils nous attaquaient dans ce moment, nous serions à leur merci : toutes nos armes sont hors d'état de faire feu. Les Arabes nous regardent du haut de leurs terrasses, et ne descendent pas dans le marais. Enfin, au moment où la nuit tombe sur nous, la plaine commence à se relever, et nous sommes à sec sur les bords qui touchent au Liban. Nous nous dirigeons sur la lumière lointaine qui scintille à trois lieues de nous, dans une gorge de montagne : ce doit être la ville de Zarklé. Accablés de lassitude, transis de froid et mouillés jusqu'aux os, nous atteignons enfin les premières collines qui portent la ville. Là, en nous appelant et en nous comptant, nous nous apercevons qu'un de nos amis, M. de Capmas, nous manque. On s'arrête, on appelle, on tire quelques

coups de fusil : rien ne répond. Nous détachons deux cavaliers pour aller à la recherche, et nous entrons dans Zarklé. Il nous faut une heure pour remonter un fleuve qui traverse la ville, et pour trouver un pont unique, qui va d'un quartier à l'autre. Nos chevaux épuisés peuvent à peine se tenir sur le pavé glissant de ce pont à pic et sans parapet. Enfin, la maison de l'évêque grec nous reçoit. On allume des feux de broussailles dans les huttes qui entourent la cour. L'évêque nous prête quelques nattes et quelques tapis. Nous nous séchons. Les deux Arabes envoyés à la recherche de notre ami reviennent avec lui. On l'apporte, presque évanoui, à côté du foyer; il revient à lui. Nous trouvons au fond de nos caisses, inondées d'eau, une bouteille de rhum; l'évêque nous procure du sucre; nous ranimons, avec quelques verres de punch, notre compagnon mourant, pendant que nos Arabes nous préparent le pilau. Le pauvre évêque n'a absolument que l'abri à nous offrir : encore la curiosité des femmes et des enfants de Zarklé est telle, qu'à chaque instant ils encombrent la cour et enfoncent les portes de nos chambres pour voir les deux femmes franques. Je suis obligé de mettre deux Arabes armés à la porte de la cour, pour en interdire l'entrée.

Le lendemain, repos à Zarklé pour sécher nos habits et renouveler nos provisions de route, gâtées par l'inondation de la veille. Zarklé est une ville toute chrétienne, fondée depuis peu d'années dans une

gorge, sur les dernières racines du Liban; elle doit son rapide et prodigieux accroissement aux familles persécutées des chrétiens arméniens et grecs de Damas et de Homs. Elle compte environ huit à dix mille habitants, fait un grand commerce de soie, et s'augmente tous les jours. Protégée par l'émir Beschir, souverain du Liban, elle n'est plus inquiétée par les excursions des tribus de Balbek et de l'Anti-Liban. Les habitants, industrieux, agricoles et actifs, cultivent admirablement les collines qui descendent de la ville dans la plaine, et se hasardent même à cultiver les parties du désert les plus rapprochées. L'aspect de la ville est très-extraordinaire: c'est une réunion confuse de maisons noires, bâties en terre, sans symétrie et sans régularité, sur deux pentes rapides de deux coteaux séparés par un fleuve. La gorge, d'où le fleuve descend avant de couler dans la ville et dans la plaine, est un large et profond encaissement de rochers perpendiculaires qui s'écartent pour laisser passer le torrent; il roule de plateaux en plateaux, et forme trois ou quatre cascades en larges nappes, qui occupent toute la largeur de ces plateaux, gradins successifs. L'écume du torrent couvre entièrement les rochers, et les bruits de ses chutes remplissent les rues de Zarklé d'un murmure sourd et continuel. Quelques maisons assez élégantes brillent entre la verdure des peupliers et des hautes vignes, au-dessus des chutes du fleuve. Là est la maison de refuge de notre ami Baudin; une

autre est un couvent de moines maronites. Le fleuve, après avoir traversé les maisons de la ville, qui sont groupées et suspendues de la manière la plus bizarre sur ses hautes rives, et pendantes sur son lit, va arroser des terres et des prairies étroites, où l'industrie des habitants distribue ses eaux en mille ruisseaux. Des rideaux de hauts peupliers de Perse s'étendent à perte de vue sur son cours, et dirigent l'œil, comme une avenue verdoyante, jusque sur le désert de Balbek et sur les cimes neigeuses de l'Anti-Liban. Presque tous les habitants sont des Grecs syriaques ou des Grecs de Damas. Les maisons ressemblent à de misérables huttes de paysans de Savoie ou de Bresse; mais dans chaque maison on voit une boutique, un atelier, où des selliers, des armuriers, des horlogers même, travaillent, avec des instruments grossiers, à des ouvrages de leur état. Le peuple nous a paru bon et hospitalier. L'aspect d'étrangers comme nous, bien loin de les effrayer ou de les émouvoir, semblait leur être agréable. Ils nous ont offert tous les petits services que notre situation comportait, et paraissaient fiers de la prospérité croissante de leur ville. Zarklé semble le premier appendice d'une grande ville de commerce, destinée à faire face à Damas pour le commerce de la race chrétienne avec la race mahométane. Si la mort de l'émir Beschir ne détruit pas l'unité de domination qui fait la force du Liban, Zarklé, d'ici à vingt ans, sera la première ville de Syrie. Toutes

dépérissent : elle seule croît; toutes dorment : elle seule travaille. Le génie grec porte partout le principe d'activité qui est dans le sang de cette race européenne. Mais l'activité du Grec asiatique est utile et féconde; celle du Grec de la Morée et des îles n'est qu'une stérile agitation. L'air d'Asie adoucit le sang des Grecs : là, c'est un peuple admirablement doux; mais ailleurs, il est fort souvent barbare. Il en est de même pour la beauté physique de la race. Les femmes grecques de l'Asie sont le chef-d'œuvre de la création, l'idéal de la grâce et de la volupté des yeux. Les femmes grecques de la Morée ont des formes pures, mais dures, et des yeux dont le feu, âpre et sombre, n'est pas assez tempéré par la douce mollesse de l'âme et la sensibilité du cœur : les yeux des unes sont un charbon ardent; les yeux des femmes de l'Asie sont une flamme voilée de vapeurs humides.

Même date.

Le pauvre évêque grec de Zarklé est d'une famille d'Alep, où il a passé sa vie dans l'élégance et la mollesse des mœurs de cette ville, l'Athènes de l'Asie : il se trouve comme exilé dans cette ville, sans société et sans ressources morales. Ses manières ont conservé la dignité des manières exquises des Aleppins; mais, dans l'extrême dénûment où il est, il ne peut nous offrir que son humble gîte. Nous parlons

italien avec lui. Je lui fais en partant une aumône de cinq cents piastres pour ses pauvres ou pour lui-même; car il semblait dans un état voisin de la misère. Quelques livres arabes et grecs, jetés confusément dans sa chambre, et un vieux coffre contenant ses magnifiques pelisses et ses vêtements épiscopaux, étaient toute sa richesse. Je pris des guides à Zarklé pour franchir le Liban, par des sentiers inconnus. La route ordinaire était interceptée par la prodigieuse quantité de neige tombée pendant cet hiver. Nous montâmes d'abord, par des pentes assez douces, à travers des collines cultivées en vignes et en mûriers. Bientôt nous arrivâmes à la région des rochers et des torrents sans lits; nous en passâmes une trentaine au moins dans l'espace de six heures. Ils courent sur des pentes si rapides, qu'ils n'ont pas le temps de se creuser un lit : c'est un rideau d'écume qui glisse sur le roc nu, et qui passe avec la rapidité des ailes de l'oiseau.

Le ciel se couvrait de nuages pâles qui interceptaient déjà la lumière, quoique le jour fût peu avancé; nous étions complétement noyés dans ces vagues roulantes de nuages, et souvent nous n'apercevions pas la tête de la caravane enfoncée dans ces avenues ténébreuses. La neige aussi commençait à tomber à larges flocons, et couvrait la trace des sentiers que cherchaient vainement nos guides; nous soutenions avec peine nos chevaux fatigués, et dont les fers glissaient sur les rebords escarpés que nous

étions obligés de suivre. Le magnifique horizon inférieur de la vallée de Balbek et des cimes de l'Anti-Liban, avec les grandes ruines des temples de Bkà, frappés de la lumière, ne nous apparaissaient que par moments, à travers des échappées de nuages fendus; il semblait que nous naviguions dans le ciel, et que le piédestal d'où nous voyions la terre ne lui appartenait plus. Cependant les vents sonores qui dormaient dans les profondes et hautes gorges des montagnes commençaient à rendre des sons lugubres et souterrains, semblables au mugissement d'une forte mer après la tempête; ils passaient comme des foudres, tantôt sur nos têtes, tantôt dans des régions inférieures, sous nos pieds, roulant comme des feuilles mortes, des masses de neige et des volées de pierres, et même d'assez gros blocs de roche, de même que si la bouche d'un canon les avait lancés; deux de nos chevaux en furent atteints, et roulèrent avec nos bagages dans le précipice. Aucun de nous ne fut frappé; mes jeunes étalons arabes qu'on menait en main semblaient pétrifiés de terreur; ils s'arrêtaient court, levaient les naseaux, et jetaient, non pas des hennissements, mais des cris gutturaux semblables à des râlements humains; nous marchions serrés, pour nous surveiller et nous assister en cas d'accident. La nuit devenait de plus en plus noire, et la neige qui battait nos yeux nous enlevait le peu de lumière qui pouvait nous guider encore. Les tourbillons de vent remplissaient toute

la gorge où nous étions de neige tournoyante qui s'élevait en colonnes jusqu'au ciel, et retombait en nappes immenses comme l'écume des grandes vagues sur les écueils; il y avait des moments où il était impossible de respirer; nos guides s'arrêtaient à chaque instant, hésitaient, et tiraient des coups de fusil pour nous diriger; mais le vent furieux ne laissait rien retentir, et la détonation de nos armes ressemblait au léger claquement d'un fouet. Cependant, à mesure que nous nous enfoncions davantage dans cette haute gorge des dernières croupes du Liban, nous entendions avec effroi un mugissement grave, continu, sourd, qui croissait de moments en moments, et formait comme la basse de ce concert horrible des éléments déchaînés; nous ne savions à quoi l'attribuer; il semblait qu'une partie de la montagne s'écroulait, et roulait en torrents de rochers. Les nuages épais et rasant le sol nous cachaient tout; nous ne savions où nous étions, lorsque nous vîmes passer tout à coup, à côté de nous, des chevaux sans cavaliers et des mulets sans charges, avec plusieurs chameaux qui s'enfuyaient sur les flancs de neige de la montagne. Bientôt les Arabes, poussant des cris, les suivirent; ils nous avertirent de nous arrêter, nous montrant de la main, à quarante ou cinquante pas au-dessous de nous, une masure adossée à un bloc de rocher, que les nuages nous avaient caché jusque-là : une colonne de fumée et la lueur d'un foyer sortaient de la porte de cette cabane, dont le

toit, en énormes branches de cèdre, venait d'être à moitié emporté par l'ouragan, et pendait sur le mur; c'était le seul asile qu'il y eût pour nous sur cette partie du Liban : le kan de Murat-Bey; un pauvre Arabe l'habite pendant l'été, pour offrir de l'orge et un abri aux caravanes de Damas qui vont par cette route en Syrie. Nous y descendîmes avec peine par des degrés de roche cachés sous un pied de neige; le torrent qui coule à cent pas au-dessous du kan, et qu'il faut traverser pour gravir la dernière région des montagnes, était devenu tout à coup un fleuve immense qui roulait avec ses eaux des blocs de pierre et des débris de la tempête. Surpris sur ses bords par les tourbillons de vent et à demi ensevelis sous la neige, les Arabes que nous avions rencontrés avaient jeté les fardeaux de leurs chameaux et de leurs mulets, et les avaient laissés sur la place pour se sauver au kan de Murat. Nous le trouvâmes rempli de ces hommes et de leurs montures; aucune place pour nous ni pour nos chevaux. Cependant, à l'abri du bloc de rocher plus grand qu'une maison, le vent se faisait moins sentir, et les nuées de neige, emportées de la cime du Liban, qui passaient sur nos têtes pour aller s'abattre dans la plaine, commençaient à devenir moins épaisses, et nous laissaient, par intervalle, apercevoir un coin du ciel où brillaient déjà des étoiles. Le vent tomba bientôt tout à fait; nous descendîmes de cheval; nous cherchâmes à nous faire un abri pour passer,

non-seulement la nuit, mais plusieurs jours peut être, si le torrent, que nous entendions sans le voir, continuait à fermer le passage. Sous les murs du kan écroulé, à l'abri d'une partie des branches de cèdre qui formaient tout à l'heure le toit, il y avait un espace de dix pieds carrés, encombré de neige et de boue : nous balayâmes la neige; il restait un pied de fange molle où nous ne pouvions poser nos tapis; nous arrachâmes du toit quelques branches d'arbre que, nous étendîmes comme une claie sur le sol délayé; ces bûches empêchaient nos nattes de tremper dans l'eau; nos matelas, nos tapis, nos manteaux, formaient un second plancher; nous allumâmes un feu dans un coin de cet abri, et nous passâmes ainsi la longue nuit du 7 au 8 avril 1833. De temps en temps l'ouragan assoupi se réveillait; il semblait que la montagne s'écroulait sur elle-même; l'énorme rocher auquel était adossé le kan tremblait comme un tronc d'arbre secoué par la rafale, et les mugissements du torrent remplissaient la mer et le ciel de hurlements lamentables. Nous finîmes cependant par nous endormir, et nous nous réveillâmes tard, aux rayons éclatants d'un soleil serein sur la neige. Les Arabes, nos compagnons, étaient partis; ils avaient heureusement tenté de traverser le torrent; nous les aperçûmes de loin, gravissant les collines où nous devions les suivre. Nous partîmes aussi; nous marchâmes quatre heures dans une vallée supérieure où nous ne voyions, comme au som-

met du mont Blanc, que la neige sous nos pas et le ciel sur nos têtes. L'éblouissement des yeux, le silence morne, le péril de chaque pas sur ces déserts de neige récente, sans aucun sentier tracé, font du passage de ces hauts piliers de la terre, épine dorsale d'un continent, un moment solennel et religieux. On observe involontairement chaque point de l'horizon et du ciel, chaque phénomène de la nature; j'en vis un qui me frappa comme une belle image, et que je n'avais encore jamais observé. Tout à fait au sommet du Liban, sur les flancs d'un mamelon abrité à demi du soleil du matin, je vis un magnifique arc-en-ciel, non pas élancé en pont aérien, et unissant le ciel à la cime de la montagne, mais couché sur la neige et roulé en cercles concentriques, comme un serpent aux couleurs éclatantes; c'était comme le nid de l'arc-en-ciel, surpris à la cime la plus inaccessible du Liban. A mesure que le soleil montait et rasait de ses rayons blancs le mamelon, les cercles de l'arc-en-ciel aux mille couleurs ondoyantes semblaient remuer et se soulever; l'extrémité de ces volutes lumineuses s'élevait en effet de la terre, montait vers le ciel de quelques toises comme si elle eût essayé de s'élancer vers le soleil, et fondait en vapeurs blanchâtres et en perles liquides qui retombaient autour de nous. Nous nous assîmes au delà de la région des neiges, pour sécher au soleil nos souliers mouillés; nous commencions à apercevoir les profondes et noires vallées des Maro-

nites; en deux heures nous fûmes descendus au village d'Hamana, assis au sommet de la magnifique vallée de ce nom, et où nous avions déjà couché en allant à Damas. Le scheik nous fit donner trois maisons du village. Le soleil du soir brillait sous les larges feuilles du mûrier et du figuier; des hommes rentraient avec leurs charrues du labourage; des femmes, des enfants circulaient dans les chemins entre les maisons, et nous saluaient avec un sourire d'hospitalité; les bestiaux revenaient des champs avec leurs clochettes; les pigeons et les poules couvraient les toits des terrasses, et les cloches de deux églises maronites tintaient lentement à travers les cimes de cyprès, pour annoncer les cérémonies pieuses du lendemain, qui était un dimanche; c'était l'aspect, le bruit et la paix d'un beau village de France ou d'Italie, que nous retrouvions tout à coup au sortir des précipices du Liban, des déserts de Balbek, des rues inhospitalières de Damas : jamais transition ne fut peut-être si rapide, si douce; nous résolûmes de passer le dimanche parmi ce beau et excellent peuple, et de nous reposer un jour de nos longues fatigues.

Journée passée à Hamana : le scheik et le marché du village nous fournissent des provisions abondantes; les femmes d'Hamana viennent nous visiter tout le jour; elles sont infiniment moins belles que les Syriennes des bords de la mer; c'est la race maronite pure; elles ont toutes l'apparence de la force

et de la santé, mais les traits trop prononcés, l'œil un peu dur, le teint trop coloré; leur costume est un pantalon blanc, et par-dessus une longue robe de drap bleu, ouverte sur le devant et laissant le sein nu; des colliers de piastres innombrables pendent autour du cou, sur la gorge et derrière les épaules. Les femmes mariées complètent ce costume par une corne d'argent d'environ un pied et quelquefois un pied et demi de longueur, qu'elles fixent sur leurs cheveux tressés, et qui s'élève au-dessus du front un peu obliquement. Cette corne, sculptée et ciselée, est recouverte par l'extrémité d'un voile de mousseline qu'elles y suspendent, et dont elles se couvrent quelquefois le visage; elles ne quittent jamais cette corne, même pour dormir. Ce bizarre usage, dont on ne peut chercher l'origine que dans les aberrations de l'esprit humain, les défigure, et alourdit tous les mouvements de la tête et du cou.



9 avril.

Partis de Hamana, par une matinée voilée de brouillards, à cinq heures du matin. Marché deux heures sur des pentes escarpées et nues des hautes arêtes du Liban descendant vers les plaines de Syrie. La vallée, que nous laissons à droite, se creuse et s'élargit de plus en plus sous nos pieds. Elle peut avoir là environ deux lieues de largeur et une lieue au moins de profondeur. Les vagues transparentes

des vapeurs du matin se promènent mollement comme des lames de mer sur son horizon, et ne laissent passer au-dessus d'elles que les hautes cimes de mamelons, les têtes de cyprès, et quelques tours de villages et de monastères maronites; mais bientôt la brise de mer, qui se lève et monte insensiblement avec le soleil, déroule lentement toutes ces vagues de vapeurs, et les replie en voiles blancs qui vont se coller et se confondre aux cimes de neige, sur lesquelles elles forment de légères taches grises. La valléeaapparaît tout entière. Pourquoi l'œil n'a-t-il pas un langage qui peigne d'un seul mot, comme il voit d'un seul regard? Je voudrais garder éternellement dans ma mémoire les scènes et les impressions incomparables de la vallée de Hamana. Je suis au-dessus d'un des mille torrents qui sillonnent ses flancs de leur écume bondissante, et vont, à travers les blocs de rochers, de prairies suspendues, les troncs de cyprès, les rameaux de peupliers, les vignes sauvages et les noirs caroubiers, glisser jusqu'au fond de la vallée et se joindre au fleuve central, qui la suit dans toute sa longueur. La vallée est si profonde que je n'en vois pas le fond; j'entends seulement monter par intervalles les mille bruissements de ses eaux et de ses feuillages, les mugissements de ses troupeaux, les volées lointaines et argentines des cloches de ses monastères. L'ombre du matin est encore au fond du lit de la gorge où bondit le torrent principal. Çà et là, au

détour de quelques mamelons, j'aperçois la blanche ligne d'écume qu'il trace dans cette ombre noirâtre. Du même côté de la vallée où nous sommes, je vois monter, à un quart de lieue de distance les uns des autres, trois ou quatre larges plateaux semblables à des piédestaux naturels; leurs flancs paraissent à pic, et sont de granit grisâtre. Ces plateaux, d'une demi-lieue de tour, sont entièrement couverts de forêts de cèdres, de sapins et de pins-parasols à larges têtes; on distingue les grands troncs élancés de ces arbres, entre lesquels circule et joue la lumière du matin. Leurs feuillages noirs et immobiles sont interrompus de temps en temps par les légères colonnes de fumée bleue des cabanes des laboureurs maronites, et par les petites ogives de pierre où est suspendue la cloche des villages. Deux vastes monastères, dont les murs brillent comme du bronze cuivré, s'étendent sur deux de ces plateaux de pins. Ils ressemblent à des forteresses du moyen âge. On aperçoit, au bas des couvents, des moines maronites, revêtus de leur capuchon noir, qui labourent entre les ceps de vigne et les grands châtaigniers. Deux ou trois villages, groupés autour de mamelons de rochers, pyramident plus bas encore, comme des ruches autour des troncs de vieux arbres. A côté de chaque chaumière s'élèvent quelques touffes de verdure plus pâle : ce sont des grenadiers, des figuiers ou des oliviers, qui commencent à fructifier à cet échelon de la vallée; l'œil s'abîme au delà, dans l'ombre

impénétrable du fond de la gorge. S'il franchit cette ombre et s'élève sur le flanc opposé des montagnes, il voit, dans quelques parties, des murailles perpendiculaires de roche granitique qui s'élancent jusqu'aux nuages. Au-dessus de ces murailles, qui semblent crénelées par la nature, il aperçoit des plateaux de la plus splendide végétation, des cimes de sapins pendant sur les rebords de ces abîmes, d'immenses têtes de sycomores qui forment de larges taches sur le ciel; et derrière ces créneaux de végétation, encore des clochers de villages et de monastères dont on ne peut deviner l'accès. A d'autres endroits, les flancs de granit des montagnes sont brisés en larges échancrures où le regard se perd dans la nuit des forêts, et ne distingue çà et là que des points lumineux et mobiles, qui sont les lits des torrents et les petits lacs des sources. Ailleurs, les roches cessent tout à coup; d'immenses bastions arrondis les flanquent comme des fortifications éternelles, et terminent leurs angles en tours et en tourelles. Des vallées élevées, et que l'œil sonde à peine, s'ouvrent et s'enfoncent entre les remparts de neige et de forêts; là descend le principal torrent de Hamana, que l'on voit ruisseler d'abord comme une gouttière du vaste toit de neige, puis se perdre dans le bassin retentissant des cascades, où il se divise en sept ou huit rameaux étincelants, puis disparaître derrière des blocs et des mamelons noirâtres, puis reparaître en un seul ruban d'écume, qui

se plie et se déplie au gré des mouvements du sol sur les pentes lentes ou rapides de ses collines. Il s'enfonce enfin dans la vallée principale, et y tombe par une nappe de cent pas de large et de deux cents pieds d'élévation. Son écume, qui remonte et que le vent souffle çà et là, couvre d'arcs-en-ciel flottants les cimes des larges pins qui bordent cette chute. — A ma gauche, la vallée, en descendant vers les rives de la mer, s'élargit, et présente au regard les flancs de ses collines, plus boisées et plus cultivées; son fleuve serpente entre des mamelons couronnés de monastères et de villages. Plus loin, les palmiers de la plaine élèvent, derrière des collines basses d'oliviers, leurs panaches de vert jaune, et entrecoupent la longue ligne de sable doré qui borde la mer. Le regard va se perdre enfin dans un lointain indécis, entre le ciel et les vagues. Les détails de ce magique ensemble ne sont pas moins attachants que le coup d'œil général. A chaque détour de rochers, à chaque sommet de collines où le sentier vous porte, vous trouvez un horizon nouveau, où les eaux, les arbres, le rocher, les ruines de ponts ou d'aqueducs, les neiges, la mer ou le sable de feu du désert, encadrés d'une manière inattendue, arrachent une acclamation de surprise et d'éblouissement. J'ai vu Naples et ses îles, les vallées des Apennins et celles des Alpes, de Savoie et de Suisse; mais la vallée de Hamana et quelques autres vallées du Liban effacent tous ces souvenirs. L'énormité des masses

de rochers, les chutes multipliées des eaux, la pureté et la profondeur du ciel, l'horizon des vastes mers qui les termine partout, le pittoresque des lignes de villages et de couvents maronites suspendus, comme des nids d'hommes, à des hauteurs que le regard craint d'aborder; enfin la nouveauté, l'étrangeté, la couleur tantôt noire, tantôt pâle, de la végétation; la majesté des cimes des grands arbres, dont quelques troncs ressemblent à des colonnes de granit; tout cela dessine, colore, solennise le paysage, et transporte l'âme d'émotions plus profondes et plus religieuses que les Alpes mêmes. — Tout paysage où la mer n'entre pas pour élément n'est pas complet. Ici la mer, le désert, le ciel, sont le cadre majestueux du tableau; et l'œil ravi se reporte sans cesse du fond des forêts séculaires, du bord des sources ombragées, du sommet des pics aériens, des scènes paisibles de la vie rurale ou cénobitique, sur l'espace bleu sillonné par les navires, sur les cimes de neiges noyées dans le ciel auprès des étoiles, ou sur les vagues jaunes et dorées du désert, où les caravanes de chameaux décrivent au loin leurs lignes serpentales. C'est de ce contraste incessant que naissent le choc des pensées, et les impressions solennelles qui font du Liban des montagnes de pierre, de poésie et de ravissements.

Même date.

A midi, campé sous nos tentes, à mi-hauteur du Liban, pour laisser passer l'ardeur du jour. On m'amène un courrier arabe qui allait me chercher à Damas. Il me remet un paquet de lettres arrivées d'Europe, qui m'annoncent ma nomination à la Chambre des députés. Affliction nouvelle ajoutée à tant d'autres. Malheureusement j'ai désiré cette mission à une autre époque, et sollicité moi-même une confiance que je ne puis, sans ingratitude, décliner aujourd'hui. J'irai; mais combien je désirerais maintenant que ce calice passât loin de moi! Je n'ai plus d'avenir personnel dans ce drame du monde politique et social, dont la scène principale est parmi nous. Je n'ai aucune de ces passions de gloire, d'ambition et de fortune, qui sont la force impulsive des hommes politiques. Le seul intérêt que je porterai à ces délibérations passionnées sera l'intérêt de la patrie et de l'humanité. La patrie et l'humanité sont des êtres abstraits pour des hommes qui veulent posséder l'heure présente, et faire triompher, à tout prix, des intérêts de famille, de caste ou de parti. Qu'est-ce que la voix calme et impartiale de la philosophie dans le tumulte des faits qui se mêlent et se combattent? Qui est-ce qui voit l'avenir et son horizon sans bornes derrière la poussière de la lutte actuelle? N'importe : l'homme ne choisit ni son chemin ni

son œuvre; Dieu lui donne sa tâche par les circonstances et par ses convictions. Il faut l'accomplir! Mais je ne prévois pour moi qu'un martyre moral dans la douloureuse tâche qu'il m'impose aujourd'hui. J'étais né pour l'action. La poésie n'a été en moi que de l'action refoulée; j'ai senti, j'ai exprimé des idées et des sentiments, dans l'impuissance d'agir. Mais aujourd'hui l'action ne me sollicite plus. J'ai trop creusé les choses humaines pour n'en pas comprendre le sens; j'ai trop perdu, de tous les êtres auxquels ma vie active pouvait répondre, pour n'être pas dégoûté de toute personnalité dans l'action. Une vie de contemplation, de philosophie, de poésie et de solitude, serait la seule couche où mon cœur pourrait se reposer avant de se briser tout à fait.

RETOUR A BAYRUTH,

ET

DÉPART POUR LES CÈDRES DE SALOMON.

—

10 avril 1833.

Arrivé hier ici. Passé deux heures au couvent franciscain, près du tombeau où j'ai enseveli tout mon avenir. Le brick *l'Alceste*, qui doit rapporter ces restes chéris en France, n'est pas encore en vue. J'ai affrété aujourd'hui un autre brick pour nous rapporter nous-mêmes. Nous naviguons de conserve; mais la mère au moins ne se trouvera pas dans la chambre où sera le corps de son enfant! Pendant qu'on prépare les emménagements nécessaires pour le transport d'un si grand nombre de passagers dans le brick du capitaine Coulonne, nous irons visiter le Kesrouan, Tripoli de Syrie, Latakié, Antioche, et les cèdres du Liban sur les derniers sommets des montagnes, derrière Tripoli. Reçu ce matin les nombreuses visites de tous nos amis de Bayruth : le gouver-

neur, prince maronite; Habib Barbara, notre voisin de campagne, qui nous a montré depuis notre arrivée, et surtout depuis nos malheurs, le cœur d'un ami véritable; M. Bianco, le consul de Sardaigne, et M. Borda, jeune et aimable Piémontais attaché au consulat, relégué, par un sort bizarre, dans les déserts de l'Orient, tandis que son instruction, ses goûts, son caractère, en feraient un diplomate distingué dans une cour policée de l'Europe; M. Laurella, consul d'Autriche; M. Farren, consul général, et M. Abbot, consul spécial d'Angleterre en Syrie; un jeune négociant français, M. Humann, dont la société nous a été aussi utile que douce depuis notre arrivée ici; M. Caillé, voyageur français; M. Jorelle, premier drogman du consulat, jeune homme élevé en France, transporté de bonne heure en Orient, qui possède les langues de la Turquie et de l'Arabie comme ses langues maternelles; probe, actif, intelligent, obligeant par instinct, et pour qui un service à rendre est un plaisir qu'on lui fait; enfin M. Guys, consul de France en Syrie, respectable représentant de la probité nationale dans ces contrées, où son caractère est vénéré des Arabes, mais arrivé ici depuis peu de temps, et que nous avons beaucoup moins vu que ses collègues.

Nous emportons tous ces noms d'hommes qui nous ont comblés de bonté et de pitié depuis un an de séjour parmi eux, pour leur conserver à jamais, dans des proportions diverses, souvenir, intérêt et re-

connaissance. Sans la lettre que j'ai reçue hier, sans mon vieux père dont le souvenir me rappelle sans cesse en France, si j'avais un exil à choisir dans le monde pour y achever mes jours fatigués dans le sein de la solitude et d'une nature enchantée, je resterais où je suis.

13 avril 1833.

Parti ce matin à quatre heures avec la même caravane que j'avais formée pour Damas; longé le rivage de la mer jusqu'au cap Batroun, — lieux déjà décrits ailleurs; — couché à Djebaïl dans un kan hors de la ville, sur une éminence dominant la mer. La ville n'est remarquable que par une mosquée d'architecture chrétienne, et qui fut autrefois une église bâtie vraisemblablement par les comtes de Tripoli. On croit que Djebaïl est l'ancienne contrée des Giblites, qui fournissaient au roi Hiram les blocs de pierre destinés à la construction du temple par Salomon. Le père d'Adonis avait là son palais, et le culte du fils était le culte de toute la Syrie environnante. A gauche de la ville, est un château très-remarquable par l'élégance et l'élévation de ses différents plans de fortification : nous descendîmes dans la ville pour voir le petit port, où se balançaient quelques barques arabes; elle est habitée presque exclusivement par les Maronites. Une très-belle Arabe, extrêmement parée, vint rendre visite à ma femme dans le caravan-

serai; nous lui fîmes quelques petits présents. Le lendemain, nous continuâmes à longer la côte et le pied des montagnes du Castravan, qui baignait partout dans la mer; nous couchâmes sous nos tentes, dans un site admirable, à l'entrée du territoire de Tripoli. Le chemin quitte la côte, et tourne brusquement à droite; il s'enfonce dans une vallée étroite, arrosée par un ruisseau; à environ une lieue de la mer, la vallée se rétrécit tout à fait; elle est entièrement fermée par un rocher de cent pieds d'élévation et de cinq à six cents pieds de circonférence : ce rocher, naturel ou taillé hors des flancs de la montagne qui le touche, porte à son sommet un château gothique parfaitement conservé, habitation des chacals et des aigles; des escaliers taillés dans le roc vif s'élèvent à des terrasses successives, couvertes de tours et de murs crénelés jusqu'à la plate-forme supérieure, d'où s'élance un donjon percé de fenêtres en ogive; la végétation s'est emparée partout du château, des murs, des créneaux; d'immenses sycomores ont pris racine dans les salles, et élancent leurs larges têtes au-dessus des toits éboulés : les lianes retombant en touffes énormes, les lierres cramponnés aux fenêtres et aux portes, les lichens qui revêtent partout la pierre, donnent à ce beau monument du moyen âge l'apparence d'un château de mousse et de lierre. Une belle fontaine coule au pied du rocher, ombragée par trois des plus beaux arbres que l'on puisse voir; ce sont des espèces d'ormes; l'ombre

d'un seul couvrait nos tentes, nos trente chevaux, et tous les groupes épars de nos Arabes.

Le lendemain, monté une côte rapide d'un terrain blanc et savonneux, où les chevaux pouvaient à peine se tenir : du sommet, on a une vue sans bornes de tout le littoral occidental de la Syrie jusqu'au golfe d'Alexandrette et au mont Taurus, et un peu sur la droite, des plaines d'Alep et des collines d'Antioche, avec le cours de l'Oronte. Trois heures de marche nous mènent aux portes de Tripoli; nous y étions attendus; et à une lieue de la ville nous rencontrâmes une cavalcade de jeunes négociants francs de différentes nations, et de quelques officiers de l'armée d'Ibrahim, qui venaient au-devant de nous. Le fils de M. Lombart, négociant français établi à Tripoli, nous offrit l'hospitalité au nom de son père; — nous craignîmes de lui être à charge, et nous allâmes au couvent des pères franciscains; un seul religieux habitait cette immense demeure, et nous y reçut. Deux jours passés à Tripoli; dîné chez M. Lombart; — bonheur de rencontrer une famille française où tout compatriote retrouve une réception de famille; — le soir, passé une heure chez MM. Katchiflisse, négociants grecs et consuls de Russie, famille établie de temps immémorial à Tripoli de Syrie, où elle possède un magnifique palais. Madame et mesdemoiselles Katchiflisse sont les trois personnes les plus célèbres de Syrie pour leur beauté et pour le charme des manières, mélange piquant de la ré-

serve asiatique avec le gracieux abandon des femmes grecques, et la politesse accomplie des femmes les plus élégantes de l'Europe : elles nous reçurent dans un vaste salon voûté, éclairé par une coupole, et rafraîchi par un bassin d'eau courante; elles étaient assises sur un divau semi-circulaire qui régnait au fond de la salle; tout était couvert de riches tapis, et les tapis couverts eux-mêmes de narguilés, de pipes, de vases de fleurs et de sorbets. Ces trois femmes, vêtues du costume oriental, offraient chacune, dans leur caractère de beauté, l'ensemble le plus admirable qu'un œil d'homme puisse contempler; nous passâmes une soirée délicieuse dans leur conversation, et nous promîmes de les revoir au retour.

Le scheik d'Éden, dernier village habité au sommet du Liban, était oncle, par sa mère, de M. Mazoyer, mon interprète. Averti par son neveu de notre arrivée à Tripoli, le vénérable scheik descendit des montagnes avec son fils aîné et une partie de ses serviteurs; il vint me rendre visite au couvent des Franciscains, et m'offrit l'hospitalité chez lui, à Éden. D'Éden aux cèdres de Salomon il n'y avait plus que trois heures de marche, et si les neiges qui couvraient encore la montagne nous le permettaient, nous pourrions aller de là visiter ces arbres séculaires qui ont répandu leur gloire sur tout le Liban, et qui sont contemporains du grand roi; nous acceptâmes, et le départ fut fixé au lendemain.

A cinq heures du matin nous étions à cheval. La caravane, plus nombreuse encore qu'à l'ordinaire, était précédée du scheik d'Éden, admirable vieillard dont l'élégance de manières, la politesse noble et facile, et le magnifique costume, étaient bien loin de rappeler un chef arabe; on eût dit un patriarche marchant à la tête de sa tribu : il montait une jument du désert, dont le poil bai doré et la crinière flottante auraient fait la digne monture d'un héros de la *Jérusalem;* son fils et ses principaux serviteurs caracolaient sur des étalons magnifiques, à quelques pas devant lui; nous venions ensuite, puis la longue file de nos moukres et de nos saïs. La sortie de Tripoli offre un admirable point de vue; on suit les bords d'un fleuve encaissé entre deux collines; les plus beaux arbres et des forêts de grands orangers ombragent les bords de l'eau; un kiosque public, bâti sous ces arbres, offre sa terrasse embaumée aux promeneurs; on y vient fumer et prendre le café, pour respirer la fraîcheur du lit du fleuve; de là, par une échappée, on aperçoit la mer, qui est à une demi-lieue de la ville; les belles tours carrées, bâties par les Arabes, aux deux flancs du port, et les nombreux navires qui sont dans la rade. Nous traversâmes une large plaine cultivée et plantée d'oliviers; sur le premier coteau qui s'élève de cette plaine vers le Liban, au milieu d'une forêt d'oliviers et d'arbres fruitiers de toute espèce, nous rencontrâmes une immense foule d'hommes, de femmes

et d'enfants qui bordaient la route; c'étaient les habitants d'un grand village répandu sous ces arbres, et qui appartient au scheik d'Éden; il passe les étés à Éden, et les hivers dans ce village de la plaine. Ces Arabes saluèrent respectueusement leur prince, nous offrirent des rafraîchissements, et un certain nombre d'entre eux se mit en route avec nous pour nous conduire des veaux et des moutons, et nous aider à franchir les précipices des montagnes : pendant quatre heures ensuite nous marchâmes, tantôt dans de profondes vallées, tantôt sur la crête de montagnes presque stériles; nous fîmes halte au bord d'un torrent qui descend des sommets d'Éden, et qui roulait des monceaux de neige à demi fondue. A l'abri d'un rocher, le scheik nous avait fait allumer un grand feu; nous déjeunâmes et nous reposâmes nos chevaux dans ce lieu. La montée devient ensuite si rapide sur des rochers nus et glissants comme du marbre poli, qu'il est impossible de comprendre comment les chevaux arabes parviennent à les gravir et surtout à les descendre; quatre Arabes à pied entouraient chacun des nôtres, et le soutenaient de la main et des épaules : malgré cette assistance plusieurs roulèrent sur le rocher, mais sans accident grave. Cette route horrible, ou plutôt cette muraille presque perpendiculaire, nous conduisit, après deux heures de fatigue, à un plateau de roche où notre vue plongea sur une large vallée intérieure et sur le village d'Éden, qui est bâti à son

extrémité la plus élevée et dans la région des neiges; il n'y a au-dessus d'Éden qu'une immense pyramide de roche nue : c'est la dernière dent de cette partie du Liban; une petite chapelle ruinée couronne son sommet; les vents d'hiver rongent sans cesse ce rocher, et en détachent des blocs énormes qui roulent jusque dans le village; tous les champs des environs en sont semés, et le château même du scheik en est pressé de toutes parts : ce château dont nous approchions est d'une architecture complétement arabe; les fenêtres sont des ogives accouplées, et séparées par d'élégantes colonnettes; les terrasses, qui servent de toits et de salons, sont couronnées de créneaux; la porte voûtée est flanquée de deux siéges élevés en pierre ciselée, et les jambages de la porte même sont revêtus d'arabesques : le scheik était descendu le premier, et nous attendait à la tête de sa maison; son plus jeune fils, une cassolette d'argent à la main, brûlait des parfums devant nos chevaux, et ses frères nous jetaient des essences parfumées sur les cheveux et sur nos habits; un magnifique repas nous attendait dans la salle, où des arbres tout entiers flambaient dans le large foyer; les vins les plus exquis du Liban et de Chypre et une immense quantité de gibier composaient ce festin; nos Arabes n'étaient pas moins bien traités dans la cour. Nous parcourûmes le soir les environs du village; les neiges couvraient encore une partie des champs; nous vîmes partout les traces d'une riche

culture; le moindre coin de terre végétale entre les rochers avait son cep ou son noyer; des fontaines innombrables coulaient partout sous nos pieds; des canaux artificiels en répandaient les eaux dans les terres : ces terres en pente étaient supportées par des terrasses bâties en blocs immenses; nous apercevions un monastère sous la dent de rocher à notre gauche, et de nombreux villages, très-rapprochés les uns des autres, sur tous les flancs des vallées.

Même date.

Le scheik a envoyé trois Arabes sur la route des Cèdres, pour savoir si les neiges nous permettront d'arriver jusqu'à ces arbres; les Arabes, de retour, disent que l'accès est impraticable : il y a quatorze pieds de neige dans un vallon étroit qu'il faut traverser pour toucher aux arbres. Voulant approcher le plus possible, je prie le scheik de me donner son fils et quelques cavaliers; je laisse à Éden ma femme et ma caravane; je monte le plus vigoureux de mes chevaux, *Scham*, et nous sommes en route au lever du soleil; — marche de trois heures sur des crêtes de montagnes ou dans des champs détrempés de neige fondue; j'arrive sur les bords de la vallée des Saints, gorge profonde où l'œil plonge du haut des rochers, vallée plus encaissée, plus sombre, plus solennelle encore que celle de Hamana; au sommet de cette vallée, à l'endroit où, en montant toujours, elle

touche aux neiges, superbe nappe d'eau qui tombe de cent pieds de haut sur deux ou trois cents toises de large; toute la vallée résonne de cette chute et des bonds du torrent qu'elle alimente; de toutes parts le rocher des flancs de la montagne ruisselle d'écume; nous voyons, à perte de vue, au fond de la vallée, deux grands villages dont les maisons se distinguaient à peine des rochers roulés par le torrent; les cimes des peupliers et des mûriers paraissent, de là, des touffes de joncs ou d'herbes; on descend dans le village de Beschieraï par des sentiers taillés dans le roc et tellement rapides, qu'on ne peut concevoir que des hommes s'y hasardent; il en périt souvent : une pierre lancée de la crête où nous sommes tomberait sur le toit de ces villages, où nous n'arriverions pas dans une heure de descente; au-dessus de la cascade et des neiges, s'étendent d'immenses champs de glace, qui ondulent comme des vapeurs d'une teinte tour à tour verdâtre et bleue; à environ un quart d'heure sur la gauche, dans une espèce de vallon semi-circulaire, formé par les dernières croupes du Liban, nous voyons une large tache noire sur la neige : ce sont les groupes fameux des cèdres; ils couronnent, comme un diadème, le front de la montagne; ils voient l'embranchement des nombreuses et grandes vallées qui en descendent; la mer et le ciel sont leur horizon. Nous mettons nos chevaux au galop dans la neige, pour approcher le plus près possible de la forêt; mais,

arrivés à cinq ou six cents pas des arbres, nous enfonçons jusqu'aux épaules des chevaux; nous reconnaissons que le rapport de nos Arabes est exact, et qu'il faut renoncer à toucher de la main ces reliques des siècles et de la nature; nous descendons de cheval, et nous nous asseyons sur un rocher pour les contempler.

Ces arbres sont les monuments naturels les plus célèbres de l'univers. La religion, la poésie et l'histoire les ont également consacrés. L'Écriture sainte les célèbre en plusieurs endroits. Ils sont une des images que les prophètes emploient de prédilection. Salomon voulut les consacrer à l'ornement du temple qu'il éleva le premier au Dieu unique, sans doute à cause de la renommée de magnificence et de sainteté que ces prodiges de végétation avaient dès cette époque. Ce sont bien ceux-là; car Ézéchiel parle des cèdres d'Éden comme des plus beaux du Liban. Les Arabes de toutes les sectes ont une vénération traditionnelle pour ces arbres; ils leur attribuent non-seulement une force végétative qui les fait vivre éternellement, mais encore une âme qui leur fait donner des signes de sagesse, de prévision, semblables à ceux de l'instinct chez les animaux, de l'intelligence chez les hommes. Ils connaissent d'avance les saisons, ils remuent leurs vastes rameaux comme des membres, ils étendent ou resserrent leurs coudes, ils élèvent vers le ciel ou inclinent vers la terre leurs branches, selon que la neige se prépare à tomber ou à fondre.

Ce sont des êtres divins sous la forme d'arbres. Ils croissent dans ce seul site des groupes du Liban; ils prennent racine bien au-dessus de la région où toute grande végétation expire. Tout cela frappe d'étonnement l'imagination des peuples d'Orient, et je ne sais si la science ne serait pas étonnée elle-même. — Hélas! cependant Basan languit, le Carmel et la fleur du Liban se fanent. Ces arbres diminuent chaque siècle. Les voyageurs en comptèrent jadis trente ou quarante, plus tard dix-sept; plus tard encore, une douzaine. — Il n'y en a plus que sept, que leur masse peut faire présumer contemporains des temps bibliques. Autour de ces vieux témoins des âges écoulés, qui savent l'histoire de la terre mieux que l'histoire elle-même, qui nous raconteraient, s'ils pouvaient parler, tant d'empires, de religions, de races humaines évanouies, il reste encore une petite forêt de cèdres plus jeunes, qui me parurent former un groupe de quatre ou cinq cents arbres ou arbustes. Chaque année, au mois de juin, les populations de Beschieraï, d'Éden, de Kanobin et de tous les villages des vallées voisines, montent aux cèdres, et font célébrer une messe à leur pied. Que de prières n'ont pas résonné sous ces rameaux! et quel plus beau temple, quel autel plus voisin du ciel, quel dais plus majestueux et plus saint que le dernier plateau du Liban, le tronc des cèdres, et le dôme de ces rameaux sacrés qui ont ombragé et ombragent encore tant de générations hu-

maines, prononçant le nom de Dieu différemment, mais le reconnaissant partout dans ses œuvres, et l'adorant dans des manifestations naturelles! Et moi aussi je priai en présence de ces arbres. Le vent harmonieux qui résonnait dans leurs rameaux sonores jouait dans mes cheveux, et glaçait sur ma paupière des larmes de douleur et d'adoration.

Remonté à cheval; marché trois heures sur les plateaux qui dominent les vallées de Kadisha; descendu à Kanobin, monastère maronite le plus célèbre de tous, dans la vallée des Saints. — Vue du monastère de Deïr-Serkis, abandonné maintenant à un ou deux solitaires. Burckhardt, en 1810, y trouva un vieux ermite toscan qui achevait là ses jours, après avoir été missionnaire dans les Indes, en Égypte et en Perse.

Vue du monastère de Kanobin du haut d'un pic qui s'avance sur la vallée comme un promontoire. Je remets mon cheval aux Arabes, et je me couche au soleil, sur une pointe de rocher d'où l'œil plonge à pic sur l'abîme de la vallée des Saints. Le fleuve Kadisha roule au pied de ce rocher; son lit n'est qu'une ligne d'écume; mais je suis si haut, que le bruit ne monte pas jusqu'à moi. Kanobin fut fondé, disent les moines maronites, par Théodose le Grand. Toute la vallée des Saints ressemble à une vaste nef naturelle dont le ciel est le dôme, les crêtes du Liban, les piliers, et les innombrables cellules des ermites creusées dans les flancs du rocher, les chapelles.

Ces ermitages sont suspendus sur des précipices qui semblent inabordables. Il y en a, comme des nids d'hirondelles, à toutes les hauteurs des parois de la vallée. Les uns ne sont qu'une grotte creusée dans la pierre, les autres, de petites maisonnettes bâties entre les racines de quelques arbres, sur les corniches avancées des montagnes. Le grand couvent est en bas, sur la rive du torrent. Il y a quarante ou cinquante religieux maronites occupés, les uns à labourer, les autres à imprimer des livres élémentaires pour l'instruction du peuple. Excellents religieux, qui sont les fils et les pères du peuple, qui ne vivent point de sa sueur, mais qui travaillent nuit et jour pour l'avancement de leurs frères; hommes simples, qui ne visent à aucune richesse, à aucune renommée dans ce monde. Travailler, prier, vivre en paix, mourir en grâce, et inconnus des hommes : voilà toute l'ambition des religieux maronites.

Même date.

Hier je redescendais les dernières sommités de ces Alpes; j'étais l'hôte du scheik d'Éden, village arabe maronite, suspendu sous la dent la plus aiguë de ces montagnes, aux limites de la végétation, et qui n'est habitable que l'été. Le noble et respectable vieillard était venu me chercher, avec son fils et quelques-uns de ses serviteurs, jusqu'aux environs de Tri-

poli de Syrie, et m'avait reçu dans son château d'Éden avec la dignité, la grâce de cœur et l'élégance de manières que l'on pourrait s'imaginer dans un des vieux seigneurs de la cour de Louis XIV. Les arbres entiers brûlaient dans le large foyer; les moutons, les chevreaux, les cerfs étaient étalés par piles dans les vastes salles, et les outres séculaires des vins d'or du Liban, apportées de la cave par ses serviteurs, coulaient pour nous et pour notre escorte. Après avoir passé quelques jours à étudier ces belles mœurs homériques, poétiques comme les lieux mêmes où nous les retrouvions, le scheik me donna son fils aîné et un certain nombre de cavaliers arabes pour me conduire aux cèdres de Salomon; arbres fameux qui consacrent encore la plus haute cime du Liban, et que l'on vient vénérer depuis des siècles comme les derniers témoins de la gloire de Salomon. Je ne les décrirai point ici. Au retour de cette journée mémorable pour un voyageur, nous nous égarâmes dans les sinuosités de rochers et dans les nombreuses et hautes vallées dont ce groupe du Liban est déchiré de toutes parts, et nous nous trouvâmes tout à coup sur le bord à pic d'une immense muraille de rochers de quelques mille pieds de profondeur, que cerne la vallée des Saints. Les parois de ce rempart de granit étaient tellement perpendiculaires, que les chevreuils mêmes de la montagne n'auraient pu y trouver un sentier, et que nos Arabes étaient obligés de se coucher le ventre contre terre,

et de se pencher sur l'abîme, pour découvrir le fond de la vallée. Le soleil baissait, nous avions marché bien des heures; il nous en aurait fallu plusieurs encore pour retrouver notre sentier perdu, et regagner Éden. Nous descendîmes de cheval, et, nous confiant à un de nos guides, qui connaissait, non loin de là, un escalier de roc vif, taillé jadis par les moines maronites, habitants immémoriaux de cette vallée, nous suivîmes quelque temps les bords de la corniche, et nous descendîmes enfin, par ces marches glissantes, sur une plate-forme détachée du roc, et qui dominait tout cet horizon.

La vallée s'abaissait d'abord par des pentes larges et douces du pied des neiges et des cèdres, qui formaient une tache noire sur ces neiges; là, elle se déroulait sur des pelouses d'un vert jaune et tendre comme celui des hautes croupes du Jura ou des Alpes; une multitude de filets d'eau écumante, sortie çà et là du pied des neiges fondantes, sillonnaient ces pentes gazonnées, et venaient se réunir en une seule masse de flots et d'écume, au pied du premier gradin de rochers. Là, la vallée s'enfonçait tout à coup à quatre ou cinq cents pieds de profondeur; le torrent se précipitait avec elle, et, s'étendant sur une large surface, tantôt couvrait le rocher comme d'un voile liquide et transparent, tantôt s'en détachait en voûtes élancées, et, tombant enfin sur des blocs immenses et aigus de granit arrachés du sommet, s'y brisait en lambeaux flottants, et reten-

tissait comme un tonnerre éternel; le vent de sa chute arrivait jusqu'à nous, en emportant, comme de légers brouillards, la fumée de l'eau à mille couleurs, la promenait çà et là sur toute la vallée, ou la suspendait en rosée aux branches des arbustes et aux aspérités du roc. En se prolongeant vers le nord, la vallée des Saints se creusait de plus en plus et s'élargissait davantage; puis, à environ deux milles du point où nous étions placés, deux montagnes nues et couvertes d'ombres se rapprochaient en s'inclinant l'une vers l'autre, laissant à peine une ouverture de quelques toises entre leurs deux extrémités, où la vallée allait se terminer et se perdre avec ses pelouses, ses vignes hautes, ses peupliers, ses cyprès et son torrent de lait. Au-dessus des deux monticules qui l'étranglaient ainsi, on apercevait à l'horizon comme un lac d'un bleu plus sombre que le ciel : c'était un morceau de la mer de Syrie, encadré par un golfe fantastique d'autres montagnes du Liban; ce golfe était à vingt lieues de nous, mais la transparence de l'air nous le montrait comme à nos pieds, et nous distinguions même deux navires à la voile qui, suspendus entre le bleu du ciel et celui de la mer, et diminués par la distance, ressemblaient à deux cygnes planant dans notre horizon. Ce spectacle nous saisit tellement d'abord, que nous n'arrêtâmes nos regards sur aucun détail de la vallée; mais quand le premier éblouissement fut passé, et que notre œil put percer à travers la vapeur flot-

tante du soir et des eaux, une scène d'une autre nature se déroula peu à peu devant nous.

A chaque détour du torrent où l'écume laissait un peu de place à la terre, un couvent de moines maronites se dessinait, en pierres d'un brun sanguin, sur le gris du rocher, et sa fumée s'élevait dans les airs entre des cimes de peupliers et de cyprès. Autour des couvents, de petits champs, conquis sur le roc ou le torrent, semblaient cultivés comme les parterres les plus soignés de nos maisons de campagne; et, çà et là, on apercevait ces Maronites, vêtus de leur capuchon noir, qui rentraient du travail des champs, les uns avec la bêche sur l'épaule, les autres conduisant de petits troupeaux de poulains arabes, quelques-uns tenant le manche de la charrue et piquant leurs bœufs, entre les mûriers. Plusieurs de ces demeures de prières et de travail étaient suspendues, avec leurs chapelles et leurs ermitages, sur les caps avancés des deux immenses chaînes de montagnes; un certain nombre étaient creusées, comme des grottes de bêtes fauves, dans le rocher même; on n'apercevait que la porte surmontée d'une ogive vide où pendait la cloche, et quelques petites terrasses taillées sous la voûte même du roc, où les moines vieux et infirmes venaient respirer l'air et voir un peu de soleil, partout où le pied de l'homme pouvait atteindre. Sur certains rebords des précipices, l'œil ne pouvait reconnaître aucun accès; mais, là même, un couvent, une so-

litude, un oratoire, un ermitage, et quelques figures de solitaires circulant parmi les roches et les arbustes, travaillant, lisant ou priant. Un de ces couvents était une imprimerie arabe pour l'instruction du peuple maronite, et l'on voyait sur la terrasse une foule de moines allant et venant, et étendant sur des claies de roseaux les feuilles blanches du papier humide. Rien ne peut peindre, si ce n'est le pinceau, la multitude et le pittoresque de ces retraites : chaque pierre semblait avoir enfanté sa cellule, chaque grotte son ermite; chaque source avait son mouvement et sa vie, chaque arbre son solitaire sous son ombre; partout où l'œil tombait, il voyait la vallée, la montagne, les précipices, s'animer, pour ainsi dire, sous son regard, et une scène de vie, de prière, de contemplation, se détacher de ces masses éternelles, ou s'y mêler pour les consacrer. Mais bientôt le soleil tomba, les travaux du jour cessèrent, et toutes les figures noires répandues dans la vallée rentrèrent dans les grottes ou dans les monastères. Les cloches sonnèrent de toutes parts l'heure du recueillement et des offices du soir, les unes avec la voix forte et vibrante des grands vents sur la mer, les autres avec les voix légères et argentines des oiseaux dans les champs de blé, celles-ci plaintives et lointaines comme des soupirs dans la nuit et dans le désert : toutes ces cloches se répondaient des deux bords opposés de la vallée, et les mille échos des grottes et des précipices se les renvoyaient en mur-

mures confus et répercutés, mêlés avec le mugissement du torrent, des cèdres, et les mille chutes sonores des sources et des cascades dont les deux flancs des monts sont sillonnés. Puis il se fit un moment de silence, et un nouveau bruit plus doux, plus mélancolique et plus grave remplit la vallée : c'était le chant des psaumes, qui, s'élevant à la fois de chaque monastère, de chaque église, de chaque oratoire, de chaque cellule de rochers, se mêlait, se confondait en montant jusqu'à nous comme un vaste murmure, et ressemblait à une seule plainte mélodieuse de la vallée, tout entière qui venait de prendre une âme et une voix; puis un nuage parfuma cet air que les anges auraient pu respirer. Nous restâmes muets et enchantés comme ces esprits célestes quand, planant pour la première fois sur le globe qu'ils croyaient désert, ils entendirent monter de ces mêmes bords la première prière des hommes; nous comprîmes ce que c'était que la voix de l'homme pour vivifier la nature la plus morte, et ce que ce serait que la poésie à la fin des temps, quand, tous les sentiments du cœur humain éteints et absorbés dans un seul, la poésie ne serait plus ici-bas qu'une adoration et un hymne!

12 avril 1833.

Descendu à Tripoli de Syrie avec le scheik et sa tribu; je donne à son fils une pièce d'étoffe de soie

pour faire un divan. Passé un jour à parcourir les délicieux environs de Tripoli ; reparti pour Bayruth par le bord de la mer ; passé cinq jours à embarquer nos bagages sur le brick que j'ai affrété, *la Sophie ;* préparatifs faits pour une tournée en Égypte ; adieux à nos amis francs et arabes ; je donne plusieurs de mes chevaux ; j'en fais partir six des plus beaux sous la conduite d'un écuyer arabe et de trois de mes meilleurs saïs, pour qu'ils aillent, en traversant la Syrie et la Caramanie, m'attendre le 1er juillet au bord du golfe de Macri, vis-à-vis l'île de Rhodes, dans l'Asie Mineure. Au point du jour, le 15 avril 1833, nous sortons de la maison où Julia nous embrassa pour la dernière fois, et nous quitta pour le ciel ! Pavé de sa chambre baisé mille fois et trempé de tant de larmes : cette maison était pour moi comme une relique consacrée ; je l'y voyais encore partout : oiseaux, colombes, son cheval, le jardin, les deux belles jeunes filles syriennes qui venaient jouer avec elle, et qui logent sous nos fenêtres dans le jardin. Elles se sont levées avant le jour, et vêtues de leurs plus riches parures : elles pleurent ; elles élèvent leurs mains vers nous, et arrachent les fleurs de leurs cheveux ; je leur donne à chacune, pour souvenir des amis étrangers qu'elles ne reverront plus que dans leur pensée, un collier de pièces d'or pour leur mariage ; l'une d'elles, Anastasie, est la plus belle des femmes que j'aie vues en Orient — La mer est comme un miroir ; les chaloupes, char-

gées de nos amis qui viennent nous accompagner jusqu'à bord, suivent la nôtre; nous mettons à la voile par un léger vent d'est; les côtes de Syrie, bordées de leurs franges de sable, disparaissent avec les têtes de palmiers; les cimes blanches du Liban nous suivent longtemps sur la mer; nous doublons, pendant la nuit, le cap Carmel; au point du jour, nous sommes à la hauteur de Saint-Jean d'Acre, en face du golfe de Kaïpha; la mer est belle, et les vagues sont sillonnées par une foule de dauphins qui bondissent autour du navire; tout a une apparence de fête et de joie dans la nature et sur les flots, autour de ce navire qui porte des cœurs morts à toute joie et à toute sérénité. J'ai passé la nuit sur le pont, dans quelles pensées? mon cœur le sait! Nous longeons les côtes abaissées de la Galilée; Jaffa brille comme un rocher de craie à l'horizon, sur une grève de sable blanc; nous nous y dirigeons; nous y relâchons quelques jours; ma femme, et ceux de mes amis qui n'ont pu m'accompagner dans mon voyage à Jérusalem, ne veulent pas passer si près du tombeau sacré sans aller y porter quelques gémissements de plus. Le soir, le vent fraîchit, et nous jetons l'ancre à sept heures dans la rade orageuse de Jaffa; la mer est trop forte pour mettre un canot dehors; le lendemain, nous débarquons tous. Une caravane est préparée par les soins de MM. Damiani, mes anciens amis, agents de France à Jaffa; elle se met en marche à onze heures

pour aller coucher à Ramla : je reste seul chez M. Damiani.

Cinq jours passés à errer seul dans les environs : les amis arabes que j'avais connus à Jaffa dans mes deux premiers passages me conduisent dans les jardins qu'ils ont aux alentours de la ville; j'ai déjà décrit ces jardins : ce sont des forêts profondes d'orangers, de citronniers, de grenadiers, de figuiers, arbres aussi grands que des noyers en France; le désert de Gaza entoure de toutes parts ces jardins; une famille de paysans arabes vit dans une cabane attenante; il y a une citerne ou un puits, quelques chameaux, des chèvres, des moutons, des colombes et des poules. Le sol est couvert d'oranges et de limons tombés des arbres; on dresse une tente au bord d'un des canaux d'irrigation qui arrosent le terrain, semé de melons et de concombres; on étend des tapis; la tente est ouverte du côté de la mer pour recevoir la brise qui règne depuis dix heures du matin jusqu'au soir; elle se parfume en passant sous les têtes d'orangers, et apporte des nuages de fleurs d'oranger. On voit de là les sommets des minarets de Jaffa, et les vaisseaux qui vont et viennent de l'Asie Mineure en Égypte. Je passe mes journées ainsi; j'écris quelques vers sur la seule pensée qui m'occupe; je voudrais rester ici : Jaffa, isolé de l'univers entier, au bord du grand désert d'Égypte, dont le sable forme des dunes blanches autour de ces bois d'orangers, sous un ciel toujours pur et

tiède, serait un séjour parfait pour un homme las de la vie, et qui ne désire qu'une place au soleil. — La caravane revient.

Je demande à madame de Lamartine quelques détails sur Bethléem, sur les sites environnants, que la peste m'a empêché de visiter à mon premier voyage. Elle me les donne, et je les insère ici :

« Au sortir des jardins de Jaffa, nous mîmes nos chevaux au galop à travers une immense plaine, alors couverte de chardons jaunes et violets. De temps en temps, de grands troupeaux que chassait devant lui un cavalier arabe armé d'une longue lance, comme dans les marais Pontins, cherchaient une rare nourriture parmi les herbes que le soleil n'avait pas encore entièrement calcinées. Plus loin, à notre droite, et comme à l'entrée du désert d'El-Arish, quelques tas de boue, recouverts d'herbe sèche, sortaient de terre comme des meules de foin jaunies par l'orage avant que le moissonneur ait pu les rentrer : c'était un village.

« En approchant nous vîmes des enfants nus sortir, comme des Lapons, de ces petits cônes renversés qui formaient leurs habitations; quelques femmes, les cheveux pendants, couvertes à peine par une chemise bleu foncé, quittaient le feu qu'elles allumaient sur deux pierres pour préparer leur repas, et montaient au sommet de leur hutte, afin de nous voir défiler plus longtemps.

« Après quatre heures de marche nous arrivâmes

à Ramla, où nous étions attendus par l'agent du consulat sarde, qui avait la bonté de nous prêter sa maison, les femmes ne pouvant être logées au couvent latin. Dans la soirée nous visitâmes une ancienne tour, à un demi-quart de lieue de la ville, appelée la tour des Quarante Martyrs, maintenant occupée par des derviches tourneurs. — C'était un vendredi, jour de cérémonie pour leur culte; nous y assistons. — Une vingtaine de derviches, vêtus d'une longue robe et d'un bonnet pointu de feutre blanc, étaient accroupis en cercle dans une enceinte entourée d'une petite balustrade; celui qui paraissait être le chef, figure vénérable à grande barbe blanche, était, par distinction, placé sur un coussin et dominait les autres. Un orchestre composé d'un *nâhi* ou basson, d'une *shoubabé*, sorte de clarinette, et de deux petits tambours réunis, appelés *nacariate*, jouait les airs les plus discordants à nos oreilles européennes. Les derviches se lèvent gravement un à un, passent devant le supérieur, le saluent, et commencent à tourner en cercle sur eux-mêmes, les bras étendus et les yeux élevés vers le ciel. Leur mouvement, d'abord lent, s'anime peu à peu, arrive à une rapidité extrême, et finit par former comme un tourbillon où tout est confusion et éblouissement; tant que l'œil peut les suivre, leurs regards paraissent exprimer une grande exaltation, mais bientôt on ne distingue plus rien. Le temps que dura cette valse étrange, je ne saurais le dire; mais il me parut in-

croyablement long. Peu à peu cependant le nombre des tourneurs diminuait; épuisés de fatigue, ils s'affaissaient l'un après l'autre et retombaient dans leur attitude première; les derniers semblaient mettre une grande persistance à tourner le plus longtemps possible, et j'éprouvais un sentiment pénible à voir les efforts que faisait un vieux derviche, haletant et chancelant à la fin de cette rude épreuve, pour ne céder qu'après tous les autres. Pendant ce temps nos Arabes nous entretiennent de leurs superstitions; ils prétendent qu'un chrétien, récitant continuellement le *Credo*, forcerait le musulman à tourner sans fin, par une impulsion irrésistible, jusqu'à ce qu'il en mourût; qu'il y en avait beaucoup d'exemples; et qu'une fois les derviches ayant découvert celui qui employait ce sortilége, l'avaient forcé à réciter le *Credo* à rebours, et avaient ainsi détruit le charme au moment où le tourneur allait expirer : et nous, nous faisons de tristes réflexions sur la faiblesse de la raison humaine, qui cherche à tâtons, comme l'aveugle, sa route vers le ciel, et se trompe si souvent de chemin. Ces bizarres extravagances, qui dégradent en quelque sorte l'esprit humain, avaient cependant un but digne de respect et un noble principe. C'était l'homme voulant honorer Dieu; c'était l'imagination voulant s'exalter par le mouvement physique, et arriver, comme elle y arrive par l'opium, à cet étourdissement divin, à cet anéantissement complet du sentiment et du moi, qui lui per-

met de croire qu'elle s'est abîmée dans l'unité infinie, et qu'elle communique avec Dieu. — C'était peut-être une imitation, pieuse dans l'origine, des mouvements des astres dansant devant le Créateur; c'était peut-être un effet de cette même inspiration enthousiaste et passionnée qui fit jadis danser David devant l'arche du Seigneur. Quelques-uns de nous faisaient comme la femme du roi-poëte, et étaient tentés de se moquer des derviches. Ils leur semblaient insensés, comme à des hommes qui ignoreraient le fond de notre culte pourraient paraître quelques observances monacales, la mendicité de nos moines, les macérations de certains ordres ascétiques; mais, quelque absurde que soit au premier coup d'œil de la raison une pratique religieuse, une raison plus profonde et plus haute y trouve toujours quelque chose à respecter : le motif qui l'inspire. Rien de ce qui touche à l'idée de Dieu n'est ridicule; c'est quelquefois atroce, souvent insensé, mais toujours sérieux. La conscience du derviche est en paix quand il a accompli sa valse pieuse, et il croit que ses pirouettes ont honoré la Divinité. Mais si nous ne le regardons pas comme ridicule, nous sommes quelquefois tentés de le prendre en pitié, et je ne sais si nous avons plus le droit de l'un que de l'autre. Nous-mêmes, où en serions-nous sans les enseignements du christianisme qui sont venus éclairer notre raison? serait-elle plus lumineuse que la sienne? L'histoire est là pour répondre.

On trouve un Platon, pour des milliers d'idolâtres.

« En sortant de la tour nous entrons dans les galeries d'un cloître ruiné, qui conduisent à une église souterraine; nous descendons par plusieurs marches sous une voûte surbaissée, que porte une belle colonnade. L'aspect d'une église souterraine m'a toujours paru d'un effet imposant et attendrissant à la fois. L'obscurité mystérieuse, la solitude de ces voûtes silencieuses reportent l'imagination aux premiers temps du culte, lorsque les chrétiens se retiraient dans des grottes profondes pour dérober leurs mystères aux yeux profanes, et se soustraire à la persécution. En Orient, la plupart de ces églises semblent bâties pour embellir ces asiles primitifs, et orner, de tout le luxe de l'architecture, ces humbles retraites où la foi s'était longtemps cachée, comme pour venger, par une éclatante réparation, les humiliations et les injures de la domination païenne; mais le temps des persécutions devait renaître pour les malheureux chrétiens, et le nom de ce monument, les Quarante Martyrs, ferait croire qu'il a servi de refuge aux fidèles, sans pouvoir les protéger; et maintenant tout est en ruine : les nefs et les colonnades bâties par les empereurs n'ont pas commandé plus de respect aux vainqueurs que les humbles grottes des premiers disciples de la croix; les voûtes servent d'écuries, et les cloîtres de casernes.

« On voit encore quelques tombeaux du temps des croisés, mais la nuit nous empêcha de nous ar-

rêter davantage : il fallait retourner à notre gîte, et préparer notre caravane pour le lendemain. L'aga de Ramla nous donna une escorte, et recommanda au *cawass* en chef de ne pas me quitter un instant dans les défilés des montagnes où nous allions entrer, et de prendre mes ordres en tout. Le respect des musulmans pour les femmes européennes contraste singulièrement avec la dépendance dans laquelle ils tiennent les leurs. En effet, nous eûmes beaucoup à nous louer de l'extrême attention de ce janissaire et de sa politesse recherchée. Constamment occupé de la jument arabe que je montais, il semblait effrayé que je me hasardasse à la lancer, et ne comprenait pas que je pusse me tenir en équilibre dans les chemins escarpés que nous gravissions; il nous fut bien utile plus tard, lorsque nous rencontrâmes, précisément dans ces gorges, d'innombrables pèlerins revenant de Jérusalem, qui nous barraient le passage : il les força à nous céder le sentier le moins impraticable parmi les blocs de granit et les racines des arbustes qui bordaient le ravin et nous empêchaient de rouler dans le précipice; sans son autorité, la longue file de la procession marchant toujours, si la queue venait à pousser en avant la tête de la colonne, elle nous aurait infailliblement culbutés.

« En quittant Ramla, la route continue à travers la plaine pendant deux lieues; nous nous arrêtâmes au Puits de Jacob; mais n'ayant pas de cruche pour

puiser, et l'eau étant très-basse, nous poursuivîmes notre chemin. Tout ce pays conserve des traces si vivantes des temps bibliques, que l'on n'éprouve aucune surprise, aucune difficulté à admettre les traditions qui donnent le nom de Jacob à un puits qui existe encore; et l'on s'attend à y voir le patriarche abreuver les troupeaux de Rachel, plutôt que de douter de son identité. Ce n'est que par la réflexion que l'on arrive à l'étonnement ou au doute, lorsque les quatre mille ans écoulés, et les diverses phases que l'humanité a subies, se présentent à l'imagination et viennent faire chanceler la foi : du reste, dans une plaine où l'on ne trouve de l'eau que toutes les trois ou quatre heures, un puits, une source a dû être un objet aussi important dans les siècles passés qu'aujourd'hui, et son nom a pu se conserver aussi religieusement que celui des tours de David ou des citernes de Salomon. Nous entrons bientôt dans les montagnes de la Judée; le chemin devient difficile; tantôt le bord d'un précipice ne laisse aux chevaux que juste la place de leur pied; tantôt des quartiers de rocs, roulés et entassés à travers le sentier, forment un rude escalier que des chevaux arabes sont seuls capables de franchir; cependant, quelque pénible que soit ce chemin, il ne présente aucun danger comparable à celui qu'offre la route de Hamana.

« Au sommet de la première cime, nous nous retournons un instant pour jouir d'une vue magnifique

sur tout le pays que nous venons de parcourir jusqu'au rivage au delà de Jaffa : quoique tout fût calme autour de nous, l'horizon de la mer, rouge et chargé, annonçait à un œil expérimenté une tempête prochaine ; déjà des vagues menaçantes agitaient les vaisseaux dans la rade ; nous cherchons à distinguer le nôtre ; nous songeons à ceux qui sont restés à bord. Mes tristes prévisions n'étaient pas chimériques : le lendemain, plusieurs bâtiments furent jetés sur cette côte dangereuse, et le nôtre, après avoir longtemps chassé sur son ancre, cassa son câble au milieu d'une rafale épouvantable. Après ce moment de halte, nous descendons le revers de la montagne pour en remonter d'autres encore, tantôt à travers des avalanches de pierres qui roulent sous les pieds de nos chevaux, tantôt sur le bord d'une étroite corniche. Les côtes, à droite et à gauche, sont quelquefois très-boisées ; le vert brillant des beaux buissons de l'arbuste à fraise et des *lauriers-tins* contraste avec le maigre feuillage des lentisques et des oliviers. Il ne manquait souvent que de l'eau pour rendre le paysage complet ; mais un spectacle d'une autre nature nous attendait. Une procession d'innombrables pèlerins de toutes nations, revenant de Jérusalem, défilait, en face de nous, du sommet d'une montagne nue et aride, en serpentant jusque dans la gorge où nous nous trouvions. Rien ne pourra rendre l'effet pittoresque de cette scène, la diversité des couleurs, des costumes, des allures : depuis le riche

Arménien jusqu'au plus pauvre caloyer, tout contribuait à l'embellir. Après avoir admiré l'effet général, nous eûmes tout le loisir d'en examiner les détails, pendant deux heures que nous passâmes à nous croiser mutuellement : tantôt c'était un patriarche grec dans son beau costume, majestueusement assis sur une selle rouge et or, la bride de son cheval tenue par deux saïs, et suivi d'une foule à pied, cortége semblable à la marche triomphale d'un légat du pape au moyen âge; tantôt c'était une pauvre famille dont le père conduisait, avec le bâton de pèlerin, un mulet surchargé de petits enfants; l'aîné, assis sur le cou de l'animal, tenait une corde pour bride et un cierge pour étendard. D'autres enfants, entassés dans des paniers placés de chaque côté, mordillaient quelques restes de pain bénit; la mère, pâle et exténuée, suivait avec peine, allaitant le plus jeune, attaché contre son sein par une large ceinture; ensuite venait une longue file de néophytes tenant chacun un énorme cierge pascal, selon le rit grec, et psalmodiant d'un ton nasal et monotone; — plus loin, des Juifs à turbans rouges, à longues barbes noires, à l'œil pénétrant et sinistre, semblaient maudire intérieurement un culte qui les avait déshérités. Pourquoi se trouvaient-ils parmi cette foule de chrétiens? Les uns avaient profité de la caravane pour visiter le tombeau de David ou la vallée de Tibériade; d'autres avaient spéculé sur les gains à faire en fournissant des vivres à la multitude. De temps en temps, la foule à pied

était interrompue par quelques chameaux chargés d'immenses ballots, et accompagnés de leurs moukres dans le costume arabe : veste et large pantalon brun brodé de bleu, le *cafié* jaune sur la tête; puis venaient des familles arméniennes; les femmes, cachées sous le grand voile blanc, voyageaient dans un *tactrewan*, sorte de cage portée sur deux mulets; les hommes en longues robes de couleur foncée, la tête couverte du grand *calpack* carré des habitants de Smyrne, conduisaient par la main leurs fils, dont l'aspect grave, réfléchi, calculateur, ne laisse rien percer de la légèreté de l'enfance; — des matelots grecs et des patrons de vaisseaux pirates, qui étaient venus des ports de l'Asie Mineure et de l'Archipel, chargés de pèlerins comme un négrier d'esclaves, juraient dans leur langue énergique, et pressaient la marche pour rembarquer au plus vite leur cargaison d'hommes. Un enfant malade était porté sur une litière, entouré de ses parents qui pleuraient leur espérance déçue du miracle de la guérison subite qu'ils attendaient de leur pieux pèlerinage. — Hélas! moi aussi je pleurais! j'avais espéré et prié comme eux; mais, plus malheureuse encore, je n'avais plus même l'incertitude sur l'étendue de mon malheur!...

« A la fin, venait une foule de malheureux Cophtes déguenillés, hommes, femmes et enfants, se traînant avec peine comme au sortir d'un hôpital. Toute cette troupe, brûlée par le soleil, haletant de soif, marchait, marchait toujours, pour atteindre la

caravane et ne pas rester délaissée dans les défilés des montagnes; je rougissais de me sentir à cheval, escortée de janissaires, accompagnée d'amis dévoués, qui m'épargnaient tout danger, toute peine, pendant qu'une foi si vive avait conduit des milliers d'individus à braver les fatigues, la maladie, les privations de tout genre. C'étaient là de vrais pèlerins : je n'étais que voyageuse.

« Entre cette première chaîne de montagnes et les dernières hauteurs qui dominent Jérusalem, se trouvent une jolie vallée et le village de Jérémie. Nous venions de passer devant l'ancienne église grecque, qui, comme tant d'autres, est maintenant une étable, lorsque nous vîmes une cinquantaine d'Arabes disposés en amphithéâtre sur les flancs de la colline, et accroupis sous de beaux oliviers. Au milieu du cercle, et sur une petite élévation dominant les autres, était le chef, le fameux Abougosh; debout à ses côtés, on voyait son frère et son fils couverts de leurs armes et tenant leurs pipes; leurs chevaux, attachés aux arbres derrière eux, complétaient le tableau. A l'arrivée de notre caravane, il envoya son fils parlementer avec notre drogman, qui marchait en tête. Ayant appris que l'escorte conduisait à Jérusalem la femme de l'émir franc qu'il avait connu il y avait six mois, il nous fit prier de nous arrêter, et d'accepter le café. Nous nous gardâmes bien de refuser; et, ayant distribué à nos cawass et à nos moukres les provisions pour la halte, nous nous

laissâmes conduire à une petite distance du groupe des Arabes. Là, notre dignité exigeait que nous nous arrêtassions, jusqu'à ce que, à leur tour, ils s'avançassent au-devant de nous. Abougosh se leva alors, et vint accoster M. de Parseval. Après nous avoir fait beaucoup de politesses et nous avoir offert le café, il me demanda une audience particulière. Je fis retirer mes gens à quatre pas, et, par l'entremise de mon interprète, j'appris qu'un de ses frères était prisonnier des Égyptiens, et que, croyant à M. de Lamartine une immense influence dans les conseils d'Ibrahim-Pacha, il me priait de solliciter son intervention en sa faveur, afin de lui faire rendre la liberté. Nous étions bien loin assurément d'avoir le crédit qu'il nous supposait; mais le hasard a voulu que je fusse à même de lui rendre service en faisant plaider sa cause auprès du commandant de l'armée égyptienne.

« En arrivant près de Jérusalem, la vue des murailles était interceptée par un grand campement de troupes d'Ibrahim-Pacha. Les sentinelles s'avancent, nous examinent, parlent à notre drogman, et nous ouvrent le passage à travers le camp. Nous nous trouvons bientôt en face de la tente du général. Les rideaux relevés nous le découvrent lui-même, étendu sur un divan de cachemire, entouré de ses officiers, les uns debout, les autres assis sur des tapis de Perse; leurs vêtements de couleurs tranchantes, garnis de belles fourrures et brodés d'or, leurs armes

étincelantes, les esclaves noirs qui leur présentaient le café dans les *finjeans* d'argent, formaient pour nous une scène brillante et nouvelle. Autour des tentes, des saïs promenaient en laisse les plus beaux étalons arabes, pour laisser sécher l'écume sur leur poil luisant; d'autres, fixés par des entraves, hennissaient d'impatience, frappaient la terre, et lançaient des regards de feu sur un peloton de cavalerie prêt à partir. Les troupes égyptiennes, formées de jeunes conscrits mesquinement vêtus d'un habillement rouge tout étriqué, moitié européen, moitié oriental, contrastaient avec les Arabes, couverts de larges draperies. Et cependant c'étaient ces Égyptiens petits, laids, mal bâtis, qui marchaient de conquête en conquête, et faisaient trembler le sultan jusqu'aux portes de Constantinople!

« Nous entrons dans la ville sainte par la porte de Bethléem, tournant immédiatement à gauche pour gagner le quartier du couvent latin. Les femmes ne pouvant y être reçues, nous prenons possession d'une maison ordinairement inhabitée, mais qui sert aux étrangers lorsque le couvent des pères de Terre-Sainte est déjà plein. Nous étendons des matelas sur des banquettes disposées à cet effet, espérant nous reposer des émotions de la journée, et retrouver des forces pour en supporter de nouvelles et de plus palpitantes encore; mais, assaillis par des milliers d'insectes, de moustiques, de puces, de punaises, qui depuis longtemps sans doute manquaient de pâture

dans ces chambres désertes, ou, supposition plus fâcheuse encore, y avaient été laissés par quelques-uns de ces pèlerins en haillons que nous avions rencontrés, tout sommeil devint impossible, et la nuit se passa à tâcher de s'en défendre en changeant continuellement de place : aussi, un de nos compagnons de voyage, malgré nos exhortations à la patience, finit-il par aller chercher refuge dans le convent même. Le procureur général vint nous voir, et nous dit que, s'il avait été prévenu, il aurait fait disposer un meilleur logement pour nous recevoir, et promit de tout arranger pour le lendemain. Je me confonds en excuses, je l'assure que nous ne manquons de rien, et j'ai encore à rougir de notre susceptibilité devant cet humble apôtre de la pauvreté et de l'abnégation.

« Le procureur général était un Espagnol d'un esprit supérieur, doué d'une haute intelligence des hommes et des choses. Pendant notre séjour à Jérusalem, j'eus occasion d'apprécier particulièrement sa bonté indulgente, son mérite, et l'utilité de son influence dans le couvent de Terre-Sainte; mais, à peine âgé de cinquante ans, sa carrière d'épreuve devait bientôt finir ici-bas par le martyre, — au moment où peut-être il se flattait de jouir de quelque repos dans son pays natal. S'étant embarqué peu de temps après notre départ pour retourner en Espagne, il fut massacré, avec quinze autres religieux, par des matelots grecs, non loin des côtes de Chypre.

Un enfant musulman, seul échappé au carnage, poursuivit, et dénonça les assassins, qui furent arrêtés en Caramanie.

« Le lendemain, à l'aube du jour, nous commençâmes à visiter les lieux saints. Mais je dois m'arrêter ici, et taire les émotions intimes que ces lieux m'inspirèrent, parce que toutes me sont personnelles. Je ne parlerai pas non plus de l'aspect des rues de Jérusalem, déjà décrites par mes compagnons de voyage. Je renfermai en moi toutes les impressions de mon âme; je n'avais nul besoin de les écrire, elles sont trop profondes pour qu'elles s'effacent jamais de mon souvenir : s'il est des lieux dans le monde qui ont la douloureuse puissance d'éveiller tout ce qu'il y a de tristesse et de deuil dans le cœur humain, et de répondre à la douleur intérieure par une douleur pour ainsi dire matérielle, ce sont ceux où j'étais. Chaque pas qu'on y fait retentit jusqu'au fond de l'âme comme la voix des lamentations, et chaque regard tombe sur un monument de sainte tristesse qui absorbe nos tristesses individuelles dans ces misères ineffables de l'humanité, qui furent souffertes, expiées et consacrées ici !

« Partis de Jérusalem à cinq heures du matin, afin d'arriver à Bethléem à l'heure à laquelle on dit la messe dans la grotte de la Nativité; un vieux religieux espagnol, à grande barbe, couvert d'un machlah [1] rayé de larges bandes noires et blanches,

[1] Manteau bédouin.

et dont les pieds touchaient à terre, monté qu'il était sur un tout petit âne, marchait devant, et nous servait de guide. Quoique au mois d'avril, un vent glacial soufflait avec violence, et menaçait de me renverser ainsi que mon cheval; c'étaient les dernières raffales de la tempête sur la mer de Jaffa, qui arrivaient jusqu'à nous. La poussière qui tourbillonnait m'aveuglait; j'abandonnai les rênes de ma jument à mon saïs arabe, et, rassemblant mon machlah autour de moi, je me concentrai dans les réflexions que faisaient naître la route que je parcourais, et les objets consacrés par la tradition. Mais ces objets sont trop connus, je ne m'arrêterai pas à les décrire : l'olivier du prophète Élie, — la fontaine où l'étoile reparut aux mages, — le site de Rama, d'où sortait la voix déchirante qui retentissait dans mon propre sein, tout excitait en moi des sensations trop intimes pour être rendues.

« Le couvent latin de Bethléem avait été fermé pendant onze mois par la peste; mais depuis quelque temps il n'y avait pas eu de victimes nouvelles, et lorsque nous nous présentâmes à la petite porte basse qui sert d'entrée au monastère, elle s'ouvrit pour nous. Après avoir passé un à un, en nous courbant sous l'étroite ouverture, notre premier mouvement fut celui de la surprise en nous trouvant dans une majestueuse église : quarante-huit colonnes de marbre, chacune d'un seul bloc, rangées sur deux files de chaque côté, formaient cinq nefs,



couronnées par une charpente massive de bois de cèdre; mais on y cherchait en vain l'autel, ou la chaire; tout était brisé, délabré, dépouillé, et une muraille grossièrement cimentée partageait ce beau vaisseau à la naissance de la croix, et cachait ainsi la partie réservée au culte, que les diverses communions chrétiennes se disputent encore. La nef appartient aux Latins, mais ne sert que de vestibule au couvent; on a muré la grande porte, et la poterne basse par laquelle nous avions pénétré a été construite pour soustraire ces restes vénérés à la profanation des hordes d'Arabes brigands, qui entraient à cheval jusqu'au pied de l'autel pour rançonner les religieux. Le père supérieur nous reçoit avec cordialité; sa figure douce, calme et heureuse, est aussi éloignée de l'austérité de l'anachorète que de la joviale insouciance dont on accuse les moines; il nous questionne sur le pays que nous venons de parcourir, sur les troupes égyptiennes campées si près d'eux. Onze mois de réclusion l'avaient rendu avide de nouvelles, et il fut tout à fait rassuré en apprenant qu'Ibrahim-Pacha accordait protection aux populations chrétiennes de la Syrie.

« Après quelques instants de repos, nous nous préparons à entendre la messe à la chapelle de la Crèche; on allume une faible lanterne, et nous descendons, précédés des pères, jusqu'à un long labyrinthe de corridors souterrains qu'il faut parcourir pour arriver à la grotte sacrée. Ces souterrains sont peuplés de

tombeaux et de souvenirs : ici le tombeau de saint Jérôme, là celui de sainte Paule, de sainte Eustochie, le Puits des Innocents; mais rien ne peut arrêter notre attention dans ce moment. La lumière éblouissante de trente à quarante lampes, sous une petite voûte au fond du passage, nous montre l'autel construit sur l'emplacement de la nativité, et, deux pas plus bas, à droite, celui de la Crèche : ces grottes naturelles sont en partie revêtues de marbre pour les soustraire à la piété indiscrète des pèlerins, qui en déchiraient les parois pour emporter des fragments; mais on peut encore toucher le roc nu, derrière les dalles de marbre dont on l'a recouvert, et le souterrain en général a conservé l'irrégularité de sa forme primitive; les ornements n'ont point ici, comme dans quelques-uns des lieux saints, altéré la nature au point de faire naître des doutes sur l'identité des lieux; ici ils ne servent qu'à préserver l'enceinte naturelle : aussi, en passant sous ces voûtes et ces enfoncements dans le roc, l'on comprend sans peine qu'ils ont dû servir d'étables aux troupeaux que les bergers gardaient dans la plaine couverte encore aujourd'hui de vertes prairies, s'étendant au loin sous la plate-forme de rocher que couronnent l'église et le couvent, comme une citadelle; l'issue extérieure des souterrains qui communiquait avec la prairie a été fermée, mais, quelques pas plus loin, on peut visiter une autre caverne du même genre, et qui devait avoir la même destination. Nous assistons à la messe.



« La disposition d'âme dans laquelle je me trouvais malheureusement me rend inhabile à exprimer ce que ces lieux et ces cérémonies doivent inspirer; tout pour moi se résumait dans un profond et douloureux attendrissement. Une femme arabe, qui vint faire baptiser son nouveau-né sur l'autel de la Crèche, ajouta encore à mon émotion. Après la messe nous rentrons dans le couvent, non plus par le souterrain, mais par un escalier large et commode qui aboutit à la croix de l'église, derrière le mur de séparation dont j'ai parlé; cet escalier appartenait autrefois aux deux communions grecque et latine: maintenant les Grecs seuls en jouissent, et nous entendîmes les plaintes énergiques des pères de Bethléem sur cette usurpation; ils voulaient nous charger de faire valoir leurs réclamations en Europe, et nous eûmes de la peine à leur persuader que, quoique Français, nous n'avions point d'autorité pour leur faire rendre justice.

« Les deux nefs latérales qui formaient la croix de l'ancienne église sont constituées en chapelles particulières; l'une appartient aux Arméniens, l'autre aux Latins. Au centre est le maître-autel, placé immédiatement au-dessus de la grotte; le chœur en est séparé par une grille et un pan de boiserie dorée qui cache le sanctuaire des Grecs.

« L'église grecque en Orient est bien plus riche que l'église romaine : chez ceux-ci tout est humble et modeste, chez ceux-là tout est brillant et fastueux;

mais la rivalité qui naît de leur position respective produit une impression extrêmement pénible; on gémit de voir la chicane et la discorde dans les lieux qui ne devraient inspirer que la charité et l'amour.

« La construction primitive de l'église est attribuée à sainte Hélène, ainsi que la plupart des édifices chrétiens de la Palestine. On objecte, il est vrai, que, parvenue déjà à un âge avancé lorsqu'elle visita la Syrie, elle n'a pu faire exécuter de si nombreux travaux; mais la pensée ne demande ni temps ni espace; il me semble que sa volonté créatrice et son zèle pieux ont pu présider à des monuments commencés par ses ordres, et terminés après sa mort. Nous rentrons dans le couvent; un excellent repas nous est offert dans le réfectoire par le bon père supérieur, que nous quittons avec regret, voulant profiter des heures qui nous restent pour visiter les alentours. —En descendant vers la plaine, on nous montre une grotte où la tradition veut que la sainte Vierge se soit retirée au moment de son départ pour l'Égypte. Sur quelques hauteurs qui dominent Bethléem, on voit des restes de tours qui marquent différentes positions du camp des croisés, et qui portent les noms de ces héros. Nous les laissons à gauche, et nous descendons par des chemins rudes et pénibles.

« Après une heure de marche, nous arrivons à une petite vallée étroite et encaissée, arrosée par un

limpide ruisseau. C'est le jardin de Salomon, l'*hortus conclusus*, chanté dans le Cantique des cantiques : effectivement, entre les cimes rocheuses des montagnes qui l'environnent de toutes parts, ce seul endroit offre des moyens de culture, et cette vallée est en tout temps un jardin délicieux, cultivé avec le plus grand soin, et présentant, dans sa belle et humide verdure, le contraste le plus frappant avec l'aridité pierreuse de tout ce qui l'entoure. Elle peut avoir une demi-lieue de long. Nous suivons le cours serpentant du ruisseau ombragé des saules, tantôt longeant ses bords gazonnés, tantôt baignant les pieds de nos chevaux dans ses eaux transparentes sur les cailloux polis du fond, quelquefois passant d'une rive à l'autre sur une planche de cèdre; et nous arrivons sous des rochers qui ferment naturellement la vallée. Un paysan cultivateur s'offre à nous servir de guide pour les gravir; mais à condition que nous mettrons pied à terre, et donnerons nos montures à conduire à ses garçons, qui, par de longs détours, nous les ramèneront au sommet.

« Nous prenons à droite, et nous montons péniblement pendant une heure; arrivés sur la hauteur, nous y trouvons les plus beaux restes d'antiquités que nous ayons encore vus : trois immenses citernes, creusées dans le roc vif et suivant la pente de la montagne, l'une au-dessus de l'autre, en terrasse; les parois aussi nettes, les arêtes aussi vives que si elles venaient d'être terminées; leurs bords, couverts de

dalles comme un quai, résonnaient sous les pieds des chevaux. Ces beaux bassins, remplis d'une eau diaphane, sur le sommet d'une montagne aride, étonnent, et inspirent une haute idée de la puissance qui a conçu et exécuté un si vaste projet; aussi sont-ils attribués à Salomon. Pendant que je les contemple, mes compagnons de voyage les mesurent, et les trouvent chacun d'environ quatre cents pieds sur cent soixante-quinze; le premier est le plus long, le dernier le plus large : il a deux cents pieds au moins d'ouverture; ils vont en s'agrandissant jusqu'au sommet; au-dessus de la plus élevée de ces citernes gigantesques, une petite source, cachée sous quelques touffes de verdure, est le *fons signatus* de la Bible, et alimente seule ces réservoirs, qui se déversaient anciennement dans des aqueducs conduisant l'eau jusqu'au temple à Jérusalem; les restes de ces aqueducs se retrouvaient continuellement sur notre route. Non loin de là, d'anciens murs crénelés, probablement du temps des croisades, entourent une enceinte où la tradition suppose un palais habité par les femmes de Salomon : il n'en reste guère de vestiges, et l'emplacement, couvert de fumier et d'ordures, sert aujourd'hui de cour où se retirent la nuit les bergers et le bétail, qui viennent séjourner sur les montagnes dans la saison des pâturages, comme sur les Alpes, en Suisse. Nous retournâmes à Jérusalem par une ancienne route large et pavée, appelée la Voie de Salomon, qui est bien

plus courte et plus directe que celle que nous avions prise le matin; elle ne passe point à Bethléem. La nuit était fort avancée lorsque nous rentrâmes sous la voûte de la porte des Pèlerins.

« Le 23 avril, après avoir visité une dernière fois le saint tombeau, nous demandâmes à l'ecclésiastique qui nous accompagnait de nous faire faire le tour extérieur de l'église, pour nous bien rendre compte des inégalités de terrain qui expliquent la réunion du tombeau et du calvaire dans le même monument. Ce circuit est difficile, parce que l'église est entourée de bâtiments qui obstruent les communications; mais en traversant quelques cours et quelques maisons, nous parvînmes à nous satisfaire sur les points qui nous intéressaient. — Nous montâmes ensuite à cheval pour suivre les murs de la ville et visiter les tombeaux des rois. — Au nord de Jérusalem, en sortant par la porte de Damas, à environ une demi-lieue, on trouve une excavation dans le roc, formant une cour d'à peu près vingt pieds de profondeur, fermée de trois côtés par les parois du rocher taillées au ciseau, offrant l'aspect de murailles ornées de sculptures ciselées dans la pierre même, représentant des portes, des pilastres, des frises d'un très-beau travail; on peut présumer que l'exhaussement graduel du terrain a comblé de plusieurs pieds cette excavation, car l'ouverture qui existe à gauche pour entrer dans le sanctuaire est si basse, qu'on ne peut y pénétrer qu'en rampant. Nous par-

vînmes avec une extrême difficulté à nous y introduire, et à y allumer des torches. Des nuées de chauves-souris, réveillées par notre invasion, nous assaillirent, et combattirent, pour ainsi dire, afin de maintenir leur territoire; et si notre retraite avait été facile, nous aurions, je crois, reculé devant elles. Peu à peu le calme se rétablit, et nous pûmes examiner ces chambres sépulcrales. Elles sont excavées, et taillées dans le roc vif. Les angles sont aussi nets et les parois aussi lisses que si l'ouvrier les avait polis dans la carrière. Nous en visitâmes cinq, communiquant entre elles par des ouvertures auxquelles s'appliquaient, sans nul doute, quelques blocs de pierre taillées en forme de porte, qui gisaient à terre, et faisaient présumer que chaque chambre avait été fermée et scellée lorsque les niches pratiquées dans les parois pour recevoir les sarcophages ou les urnes cinéraires étaient remplies. Quels étaient ou devaient être les habitants de ces demeures préparées à si grands frais? c'est encore une question douteuse. Leur origine a été vivement contestée : l'intérieur, qui est simple et grandiose, peut remonter à la plus haute antiquité, rien n'y détermine une date. La sculpture extérieure semble d'un travail bien achevé et d'un goût bien pur pour être des temps reculés des rois de Judée. Mais, depuis que j'ai vu Balbek, mes idées se sont bien modifiées sur la perfection où était arrivé l'art avant les époques connues.

« Nous continuâmes notre promenade à travers quelques champs d'oliviers, et, redescendant dans la vallée de Josaphat, nous remontâmes au midi par les murs de Sion. — Le tombeau de David, le saint cénacle, et l'église arménienne qui possède la pierre scellée à l'entrée du saint sépulcre, nous déterminèrent à rentrer par cette porte, *Bab el Daoud;* mais lorsque nous voulûmes visiter le souterrain où la tradition place les os du roi-prophète, les Turcs s'y opposèrent, et nous dirent que l'entrée en était absolument interdite; ils supposent que des richesses immenses ont été ensevelies dans ce caveau royal, que les étrangers en possèdent le secret, et viennent pour les découvrir et les dérober.

« Le saint cénacle est une grande salle voûtée, soutenue par des colonnes et noircie par le temps: si la vétusté est admise comme preuve, il porte les marques d'une antiquité reculée. Situé sur le mont Sion, hors des murs de la ville d'alors, il serait fort possible que les disciples s'y fussent retirés après la résurrection, et qu'ils s'y trouvassent rassemblés à l'époque de la Pentecôte, ainsi que l'affirment les traditions populaires. Cependant le sac de Jérusalem, sous Titus, ne laissa guère debout que les tours et une partie des murailles; mais les sites restaient ainsi suffisamment indiqués; et les premiers chrétiens durent mettre une grande importance à en perpétuer le souvenir par des constructions successives sur les mêmes lieux, et souvent avec

les débris des anciens monuments. Mais des détails sur Jérusalem ne seraient que des répétitions, et je quitte à regret un sujet vers lequel mes souvenirs me reportent sans cesse; je ne dirai qu'un mot, tout à fait indépendant des souvenirs religieux, sur l'aspect de ce village des tombeaux (Siloa), qui m'est resté comme un tableau devant les yeux. Cette population entière d'Arabes sauvages, demeurant dans des caves et des grottes sépulcrales, offrirait à un peintre une scène des plus originales. Qu'on se figure, dans la profonde vallée de Siloa, des cavernes présentant leurs ouvertures comme des bouches de fours les uns sur les autres, disséminés sur le flanc d'un rocher, ou comme des sections irrégulières d'une ruche brisée; et, de ces caves sépulcrales, des êtres vivants, des femmes, des enfants, sortant comme des fantômes de la demeure des morts. — Je ne sais si ce sujet a été traité, mais il me semble qu'il offre au pinceau, à la fois, tous les contrastes et toutes les harmonies.

« Le 26 avril, nous jetons nos derniers regards sur Jérusalem, — et nous reprenons tristement le chemin de Jaffa. — En entrant dans la vallée de Jérémie, les sons d'une musique sauvage attirent notre attention : nous apercevons dans le lointain toute une tribu arabe défilant sur le flanc du coteau; — j'envoie le drogman en avant; — il revient nous dire que tout ce monde est assemblé pour l'enterrement d'un chef, et que nous pouvons avancer sans

crainte. — Il nous raconte ensuite que ce chef est mort soudainement la veille à la chasse, pour avoir respiré une plante vénéneuse; mais le caractère connu des Arabes de Naplouse, dont ceux-ci portent le costume, nous fit penser qu'il était plutôt tombé victime de la jalousie de quelque chef rival. — Malgré leurs habitudes guerrières et leur air imposant, la crédulité de ces peuples naïfs ressemble à la crédulité des enfants; le récit de tout ce qui est merveilleux les charme, et n'excite aucune défiance dans leur esprit. — Un Arabe de nos amis, homme de beaucoup d'intelligence et de savoir, nous a souvent assuré, avec l'accent de la conviction, qu'un scheik du Liban possédait le secret des paroles magiques qui avaient été employées dans les temps primitifs pour remuer les blocs gigantesques de Balbek, mais qu'il était trop bon chrétien pour jamais s'en servir ou pour les divulguer. — Nous pressons le pas de nos chevaux et nous rejoignons bientôt la procession; au centre était la bière portée sur un brancard, cachée sous de riches draperies, et surmontée du turban des Osmanlis; des femmes arabes, nues jusqu'à la ceinture, leurs longs cheveux noirs flottant sur les épaules, le sein meurtri, les bras en l'air, précédaient le corps, jetant des cris, chantant des chants lugubres, se tordant les mains et s'arrachant les cheveux; des musiciens jouant du *tanble* et du *dahiéré*[1] accompagnaient les voix d'un roulement

[1] Sorte de grosse caisse et de tambourin.

continu et monotone. — A la tête de la procession marchait le frère du défunt; son cheval, couvert de belles peaux d'angora, orné de glands rouges et or qui se balançaient sur la tête et sur le poitrail, se cabrait parfois aux sons de cette musique discordante; des prêtres en grand costume attendaient le cortége devant la porte d'un tombeau surmonté d'une coupole que soutenait une colonnade à jour; — vis-à-vis se trouvait l'église ruinée, dont le toit en terrasse était couvert de femmes drapées de longs voiles blancs, semblables aux prêtresses des sacrifices antiques, ou aux pleureuses des monuments de Memphis. — Lorsque le chef s'approcha du tombeau, il descendit de cheval, et se jeta dans les bras du grand prêtre avec de vives démonstrations de douleur; celui-ci l'exhorta à se soumettre à la volonté de Dieu, et à se montrer digne de succéder à son frère dans le commandement de la tribu. Pendant ce temps le cortége arrive, dépose le corps, se range autour du petit temple, et les chants de mort résonnent plus pénétrants encore : ces pantomimes lugubres, cette pompe funèbre, ces hymnes de désespoir exprimés dans une autre langue, avec d'autres rites, nous semblent un souvenir vivant de ces lamentations dont Jérémie avait rempli cette même vallée, et dont le monde biblique est encore l'écho. »

DÉPART DE JAFFA.

Même date.

Nous nous embarquons par une mer déjà forte, dont les lames énormes arrivent comme des collines d'écume contre la passe des rochers; on attend un moment derrière ces rochers que la vague soit passée, et on se lance à force de rames en pleine mer; les lames reviennent, et vous soulèvent comme un liége sur leur dos; vous redescendez comme dans un abîme, on ne voit plus ni le vaisseau ni le rivage; on remonte, on roule encore; l'écume vous couvre d'un voile de pluie. — Nous arrivons enfin aux flancs du navire, mais ses mouvements sont si forts qu'on n'ose s'approcher, de peur d'être frappé par les vergues qui trempent dans les vagues; on attend un intervalle de lames; une corde est lancée; l'échelle est placée : nous sommes sur le pont. Le vent devient contraire; nous restons sur deux ancres, exposés à chaque instant au naufrage, si le mouvement énorme des vagues vient à les briser; heures d'angoisses physiques et morales dans cet affreux roulis; le soir et la nuit, le vent siffle, comme dans des tuyaux aigus d'orgue, parmi les mâts et les cordages; le navire bondit comme un bélier qui frapperait la terre de ses cornes; la proue plonge dans la mer, et semble prête

à s'y abîmer chaque fois que la vague arrive et soulève la poupe; on entend les cris des matelots arabes de quelques autres navires qui ont amené les pauvres pèlerins grecs à Jérusalem. Ces petits navires, chargés quelques-uns de deux ou trois cents femmes et enfants, essayent de mettre à la voile pour fuir la côte; quelques-uns passent près de nous; les femmes poussent des cris en nous tendant les mains; les grandes lames les engloutissent, et les remontrent à une forte distance; quelques-uns de ces navires réussissent à s'éloigner de la côte; deux sont jetés sur les brisants de la rade du côté de Gaza; nos ancres cèdent, et nous sommes entraînés vers les rochers du port intérieur; le capitaine en fait jeter une autre. Le vent se modère, il tourne un peu pour nous; nous fuyons, par un temps gris et brumeux, vers le golfe de Damiette; nous perdons de vue toute terre; la journée, nous faisons bonne route; la mer est douce, mais des signes précurseurs de tempête préoccupent le capitaine et le second; elle éclate au tomber du jour; le vent fraîchit d'heure en heure, les vagues deviennent de plus en plus montueuses; le navire crie et fatigue; tous les cordages sifflent et vibrent sous les coups de vent comme des fibres de métal; ces sons aigus et plaintifs ressemblent aux lamentations des femmes grecques aux convois de leurs morts; nous ne portons plus de voiles; le vaisseau roule d'un abîme à l'autre, et chaque fois qu'il tombe sur le flanc, ses mâts semblent s'écrouler dans la

mer comme des arbres déracinés, et la vague écrasée sous le poids rejaillit, et couvre le pont ; tout le monde, excepté l'équipage et moi, est descendu dans l'entre-pont; on entend les gémissements des malades et le roulis des caisses et des meubles qui se heurtent dans les flancs du brick. Le brick lui-même, malgré ses fortes membrures et les pièces de bois énormes qui le traversent d'un bord à l'autre, craque et se froisse comme s'il allait s'entr'ouvrir. Les coups de mer sur la poupe retentissent de moment en moment comme des coups de canon; à deux heures du matin, la tempête augmente encore; je m'attache avec des cordes au grand mât, pour n'être pas emporté par la vague et ne pas rouler dans la mer, lorsque le pont incline presque perpendiculairement. Enveloppé dans mon manteau, je contemple ce spectacle sublime; je descends de temps en temps sous l'entre-pont pour rassurer ma femme, couchée dans son hamac. Le second capitaine, au milieu de cette tourmente affreuse, ne quitte la manœuvre que pour passer d'une chambre à l'autre, et porter à chacun les secours que son état exige : homme de fer pour le péril, et cœur de femme pour la pitié. Toute la nuit se passe ainsi. Le lever du soleil, dont on ne s'aperçoit qu'au jour blafard qui se répand sur les vagues et dans les nuages confondus, loin de diminuer la force du vent semble l'accroître encore; nous voyons venir, d'aussi loin que porte le regard, des collines d'eau écumante der-

rière d'autres collines. Pendant qu'elles passent, le brick se torture dans tous les sens, écrasé par l'une, relevé par l'autre; lancé dans un sens par une lame, arrêté par une autre qui lui imprime de force une direction nouvelle, il se jette tantôt sur un flanc, tantôt sur l'autre; il plonge la proue en avant comme s'il allait s'engloutir; la mer qui court sur lui fond sur sa poupe, et le traverse d'un bord à l'autre; de temps en temps il se relève; la mer, écrasée par le vent, semble n'avoir plus de vagues et n'être qu'un champ d'écumes tournoyantes; il y a comme des plaines, entre ces énormes collines d'eau, qui laissent reposer un instant les mâts : mais on rentre bientôt dans la région des hautes vagues; on roule de nouveau de précipices en précipices. Dans ces alternatives horribles, le jour s'écoule; le capitaine me consulte : les côtes d'Égypte sont basses, on peut y être jeté sans les avoir aperçues; les côtes de Syrie sont sans rade et sans port; il faut se résoudre à mettre en panne au milieu de cette mer, ou suivre le vent qui nous pousse vers Chypre. Là, nous aurions une rade et un asile; mais nous en sommes à plus de quatre-vingts lieues. Je fais mettre la barre sur l'île de Chypre; le vent nous fait filer trois lieues à l'heure, mais la mer ne baisse pas. Quelques gouttes de bouillon froid soutiennent les forces de ma femme et de mes compagnons, toujours couchés dans leurs hamacs. Je mange moi-même quelques morceaux de biscuit, et je fume avec le capitaine et le second,

toujours dans la même attitude sur le pont, près de l'habitacle, les mains passées dans les cordages qui me soutiennent contre les coups de mer. La nuit vient plus horrible encore; les nuages pèsent sur la mer, tout l'horizon se déchire d'éclairs, tout est feu autour de nous; la foudre semble jaillir de la crête des vagues, confondues avec les nuées; elle tombe trois fois autour de nous : une fois, c'est au moment où le brick est jeté sur le flanc par une lame colossale; les vergues plongent, les mâts frappent la vague, l'écume qu'ils font jaillir sous le coup s'élance comme un manteau de feu déchiré dont le vent disperse les lambeaux, semblables à des serpents de flamme; tout l'équipage jette un cri; nous semblons précipités dans un cratère de volcan : c'est l'effet de tempête le plus effrayant et le plus admirable que j'aie vu pendant cette longue nuit; neuf heures de suite le tonnerre nous enveloppe; à chaque minute nous croyons voir nos mâts enflammés tomber sur nous et embraser le navire. Le matin, le ciel est moins chargé, mais la mer ressemble à une lave bouillante; le vent, qui tombe un peu et qui ne soutient plus le navire, rend le roulis plus lourd : nous devons être à trente lieues de l'île de Chypre. A onze heures nous commençons à apercevoir une terre; d'heure en heure elle blanchit davantage : c'est Limasol, un des ports de cette île; nous faisons force de voiles pour nous trouver plus tôt sous le vent : en approchant, la mer diminue un peu; nous longeons les

côtes à deux lieues de distance; nous cherchons la rade de Larnaca, où nous apercevons déjà les mâts d'un grand nombre de bâtiments qui y ont cherché comme nous un refuge: le vent furieux se ravive, et nous y pousse en peu d'instants; l'impulsion du navire est si forte, que nous craignons de briser nos câbles en jetant l'ancre : enfin l'ancre est tombée; elle chasse quelques brasses et mord le fond. Nous sommes sur une mer encore clapoteuse, mais dont les vagues ne font que nous bercer sans péril; je revois les mâts de pavillon des consuls européens de Chypre qui nous saluent, et la terrasse du consulat de France, où notre ami M. Bottu nous fait des signaux de reconnaissance; tout le monde reste à bord; ma femme ne pourrait revoir sans déchirements de cœur cette excellente et heureuse famille de M. Bottu, où elle avait, si heureuse alors elle-même, reçu l'hospitalité il y a quinze mois.

Je descends à terre avec le capitaine; je reçois de M. et madame Bottu, de MM. Perthier et Guillois, jeunes Français attachés à ce consulat, les marques touchantes de bienveillance et d'amitié que j'attendais d'eux; je visite M. Mathéi, banquier grec auquel je suis recommandé; nous envoyons des provisions de tout genre au brick; M. Mathéi y joint des présents de vins de Chypre et de moutons de Syrie. Pendant que je parcours les environs de la ville avec M. Bottu, la tempête, calmée, recommence; on ne peut plus communiquer avec les vaisseaux en rade; les vagues

couvrent les quais et lancent leur écume jusqu'aux fenêtres des maisons; soirée et nuit affreuse que je passe sur la terrasse ou à la fenêtre de ma chambre, au consulat de France, à regarder le brick, où est ma femme, ballotté dans la rade par des lames immenses, tremblant à chaque instant que les ancres ne chassent, et ne jettent le navire sur les écueils, avec tout ce qui me reste de mon bonheur en ce monde.

Le lendemain soir, la mer se calme enfin; nous regagnons le brick, nous passons trois heures en rade, attendant des vents meilleurs, et visités sans cesse par M. Mathéi et par M. Bottu. Ce jeune et aimable consul est celui de tous les agents français dans l'Orient qui accueillait le plus cordialement ses compatriotes et honorait le plus le nom de sa nation; j'emportais un poids de reconnaissance et une amitié véritable du souvenir de ses deux réceptions : il était heureux, entouré d'une femme selon son cœur, et d'enfants qui faisaient toute sa joie. J'apprends que la mort l'a frappé peu de jours après notre passage; son emploi était la seule fortune de sa famille; cette fortune, il la consacrait tout entière à ses devoirs de consul; sa pauvre femme et ses beaux enfants sont maintenant à la merci de la France, qu'il servait et honorait de tous ses appointements : puisse la France penser à eux en se souvenant de lui!

30 avril 1833.

Mis à la voile; vents variables, trois jours employés à doubler la pointe occidentale de l'île en courant des bordées sur la terre; vu le mont Olympe et Paphos, et Amathonte; ravissant aspect des côtes et des montagnes de Chypre de ce côté. Cette île serait la plus belle colonie de l'Asie Mineure; elle n'a plus que trente mille âmes; elle nourrirait et enrichirait des millions d'hommes; partout cultivable, partout féconde, boisée, arrosée, avec des rades et des ports naturels sur tous ses flancs; placée entre la Syrie, la Caramanie, l'Archipel, l'Égypte et les côtes de l'Europe, ce serait le jardin du monde.

3 mai 1833.

Le matin, aperçu les premières cimes de la Caramanie; mont Taurus dans le lointain; cimes dentelées et couvertes de neige comme les Alpes vues de Lyon; vents doux et variables; nuits splendides d'étoiles; entré de nuit dans le golfe de Satalie; aspect de ce golfe, semblable à une mer intérieure; le vent tombe, le navire dort comme sur un lac; de quelque côté que le regard se porte, il tombe sur l'encadrement montagneux des baies; des plans de montagnes de toutes formes et de toutes hauteurs fuient les uns derrière les autres, laissant quelquefois entre

leurs cimes inégales de hautes vallées où nage la lumière argentée de la lune; des vapeurs blanches se traînent sur leurs flancs, et leurs crêtes sont noyées dans des vagues d'un pourpre pâle; derrière s'élèvent les cimes anguleuses du Taurus avec ses dents de neige; quelques caps bas et boisés se prolongent de loin en loin dans la mer, et de petites îles, comme des vaisseaux à l'ancre, se détachent çà et là des rivages; un profond silence règne sur la mer et sur la terre; on n'entend que le bruit que font les dauphins en s'élançant de temps en temps du sein des flots, pour bondir comme des chevreaux sur une pelouse; les vagues unies et marbrées d'argent et d'or semblaient cannelées comme des colonnes ioniennes couchées à terre; le brick n'éprouve pas la moindre oscillation; à minuit s'élève une brise de terre qui nous fait sortir lentement du golfe de Satalie, et raser les côtes de l'Asie Mineure jusqu'à la hauteur de Castelrozzo; nous entrons dans tous les golfes, nous touchons presque la terre; les ruines de cette terre qui formait plusieurs royaumes, le Pont, la Cappadoce, la Bithynie, terre vide et solitaire maintenant, se dessinent sur les promontoires; les vallées et les plaines sont couvertes de forêts; les Turcomans viennent y planter leurs tentes pendant l'hiver; l'été, tout est désert, excepté quelques points de la côte, comme Tarsous, Satalie, Castelrozzo et Marmorizza, dans le golfe de Macri.

Mai 1833.

Le courant qui règne le long de la Caramanie nous pousse vers la pointe de ce continent et vers l'embouchure du golfe de Macri; pendant la nuit nous courons des bordées pour nous rapprocher de l'île de Rhodes; le capitaine, craignant le voisinage de la côte d'Asie par le vent d'ouest qui s'élève, nous relance en pleine mer; nous nous réveillons, à peine en vue de Rhodes. Nous retrouvons non loin de nous notre brick de conserve, *l'Alceste;* le calme nous empêche de nous en approcher pendant toute la journée; le soir, vent frais qui nous pousse au fond du golfe de Marmorizza; à minuit, le vent de terre reprend; nous entrons au jour dans le port de Rhodes.

Mai 1833.

Nous passons trois jours à parcourir les environs de Rhodes, sites ravissants, sur les flancs de la montagne qui regarde l'Archipel. Après deux heures de marche le long de la grève, j'entre dans une vallée ombragée de beaux arbres et arrosée d'un petit ruisseau; en suivant les bords du ruisseau, tracés par les lauriers-roses, j'arrive à un petit plateau qui forme le dernier gradin de la vallée. Il y a là une petite maison habitée par une pauvre famille grecque; la maison,

presque entièrement couverte par les branches des figuiers et des orangers, a, dans son jardin, les ruines d'un petit temple des Nymphes, une grotte et quelques colonnes et chapiteaux épars, à demi cachés par le lierre et les racines des arbustes; au-dessus, une pelouse de deux ou trois cents pas de large, avec une source; là croissent deux ou trois sycomores; un des sycomores ombrage à lui seul toute la pelouse : c'est l'arbre sacré de l'île; les Turcs le respectent, et le malheureux paysan grec ayant voulu un jour en couper une branche, le pacha de Rhodes lui fit donner la bastonnade. Il n'est pas vrai que les Turcs dégradent la nature ou les ouvrages de l'art : ils laissent toutes choses comme elles sont; leur seule manière de ruiner tout est de ne rien améliorer. Au-dessus de la pelouse et des sycomores, les collines, qui se dressent à pic, portent des bois de sapins, et ruissellent de petits torrents qui creusent des ravins autour de leurs flancs; puis les hautes montagnes de l'île dominent et ombragent les collines, la pelouse et la source. Des bords de la fontaine où je suis couché, je vois, à travers les rameaux des pins et des sycomores, la mer de l'archipel d'Asie, qui ressemble à un lac semé d'îles, et les golfes profonds qui s'enfoncent entre les hautes et sombres montagnes de Macri, toutes couronnées de créneaux de neige; je n'entends rien que le bruit de la source, du vent dans les feuilles, le vol d'un bulbul que ma présence alarme, et le chant plaintif de la paysanne grecque

qui berce son enfant sur le toit de sa cabane. — Que ce lieu m'eût été beau il y a six mois!

Je rencontre, dans un sentier des hautes montagnes de Rhodes, un chef cypriote, vêtu à l'européenne, mais coiffé du bonnet grec, et portant une longue barbe blanche. Je le reconnais : il se nomme Thésée, il est neveu du patriarche de Chypre; il s'est distingué dans la guerre de l'indépendance. Revenu à Chypre après la pacification de la Morée, son nom, son esprit, son activité, lui ont attaché la population grecque de Chypre. A l'époque du soulèvement qui vient d'avoir lieu dans l'île, les paysans des montagnes se sont rangés sous ses ordres; il a employé son influence à les calmer; et après avoir, de concert avec M. Bottu, le consul de France, obtenu le redressement de quelques griefs, il a dispersé sa troupe, et s'est réfugié au consulat de France pour échapper à la vengeance des Turcs. Un bâtiment grec l'a jeté à Rhodes, où il n'est pas en sûreté; je lui offre une place sur un de mes bricks, il s'y réfugie; je le transporterai à Constantinople, en Grèce ou en Europe, selon son désir. C'est un homme qui a joué constamment sa vie et sa fortune avec la destinée : homme étincelant d'esprit et d'audace, parlant toutes les langues, connaissant tous les pays, d'une conversation intéressante et intarissable, aussi prompt à l'action qu'à la pensée; un de ces hommes dont le mouvement est la nature, et qui s'élèvent comme les oiseaux de la tempête, avec le tourbillon des révolu-

tions, pour retomber avec elles. La nature jette peu d'âmes dans ce moule. Les hommes ainsi faits sont ordinairement malheureux : on les craint, on les persécute; ils seraient des instruments admirables si on savait les employer à leur œuvre. — J'envoie une barque à Marmorizza, porter un jeune Grec qui attendra là mes chevaux, et donnera ordre à mes saïs de venir me joindre à Constantinople. Nous nous décidons à aller par mer, en visitant les îles de la côte d'Asie et les bords du continent.

Mis à la voile à minuit, par un vent léger; — doublé le cap Krio le soir du premier jour; belle et douce navigation entre les îles de Piscopia, de Nizyra et l'île enchantée de Cos, patrie d'Esculape. Après Rhodes, Cos me semble l'île la plus riante et la plus gracieuse de cet archipel; des villages charmants, ombragés de beaux platanes, bordent ses rives; la ville est riante et élégamment bâtie. Le soir, nous nous trouvons comme égarés, avec nos deux bricks, au milieu d'un dédale de petites îles inhabitées; elles sont couvertes, jusqu'aux flots, d'un tapis de hautes herbes; il y a des canaux charmants entre elles, et presque toutes ont de petites anses où des navires pourraient jeter l'ancre. Que de séjours enchanteurs pour les hommes qui se plaignent de manquer de place en Europe! c'est le climat et la fertilité de Rhodes et de Cos; un immense continent est à deux lieues; nous courons des bordées sans fin entre ce continent et ces îles; nous voyons le soleil resplen-

dir sur les grandes ruines des villes grecques et romaines de l'Asie Mineure. Le lendemain, nous nous réveillons dans le Boghaz étroit de Samos, entre cette île et celle d'Ikaria; la haute montagne qui forme presque à elle seule l'île de Samos est sur nos têtes, couverte de rochers et de bois de sapins; nous apercevons des femmes et des enfants au milieu de ces rochers. La population de Samos, soulevée en ce moment contre les Turcs, s'est réfugiée sur la montagne; les hommes sont armés dans la ville et sur les côtes. Samos est une montagne du lac de Lucerne, éclairée par le ciel d'Asie; elle touche presque, par sa base, au continent; nous n'apercevons qu'un étroit canal qui l'en sépare. La tempête nous prend dans le golfe de Scala-Nova, non loin des ruines d'Éphèse; nous entrons le matin dans le canal de Scio, et nous cherchons un asile dans la rade de Tschesmé, célèbre par la destruction de la flotte ottomane par Orloff. L'île ravissante de Scio s'étend, comme une verte colline, de l'autre côté d'un grand fleuve; ses maisons blanches, ses villes, ses villages, groupés sur les croupes ombragées de ses coteaux, brillent entre les orangers et les pampres; ce qui reste annonce une immense prospérité récente et une nombreuse population. Le régime turc, à la servitude près, n'avait pas pu étouffer le génie actif, industrieux, commerçant, cultivateur, des populations grecques de ces belles îles; je ne connais rien en Europe qui présente l'aspect d'une plus grande

richesse que Scio; c'est un jardin de soixante lieues de tour.

Voyage d'un jour aux ruines et aux eaux minérales de Tschesmé.

La mer est calmée; nous mettons à la voile pour Smyrne; journée de vent variable, employée à suivre doucement la côte de Scio; les bois descendent jusque dans la mer; les golfes ont tous leurs villes fortifiées, avec leurs ports remplis de petits bâtiments; la moindre anse a son village; une foule innombrable de petites voiles rasent les rivages, portant des femmes et des filles grecques qui vont à leurs églises; sur toutes les croupes, dans toutes les gorges de collines, on voit blanchir une église ou un village. Nous doublons la pointe de l'île, et nous trouvons un contre-vent qui nous pousse dans le golfe de Smyrne; jusqu'à la nuit nous jouissons de l'aspect des belles forêts et des grands villages alpestres qui touchent la côte occidentale du golfe; la nuit, nous sommes en calme non loin des îles de Vourla, où nous voyons briller les feux de la flotte française, mouillée là depuis six mois; le matin, nous apercevons Smyrne adossée à une immense colline de cyprès, au fond du golfe; de hautes murailles crénelées couronnent la partie supérieure de la ville; de belles campagnes boisées s'étendent sur la gauche jusqu'aux montagnes. — Là coule le fleuve Mélès; le souvenir d'Homère plane pour moi sur tous les rivages de Smyrne; je cherche des yeux cet arbre

au bord du fleuve, inconnu alors, où la pauvre esclave déposa son fruit entre les roseaux : cet enfant devait emporter un jour, dans son éternelle gloire, et le nom du fleuve, et le continent, et les îles. Cette imagination que le ciel donnait à la terre devait réfléchir pour nous toute l'antiquité divine et humaine; il naissait abandonné aux bords d'un fleuve, comme le Moïse de la poésie; il vécut misérable et aveugle comme ces incarnations des Indes, qui traversaient le monde sous des habits de mendiants, et qu'on ne reconnaissait pour dieux qu'après leur passage. L'érudition moderne affecte de ne pas voir un homme, mais un type, dans Homère; c'est un des cent mille paradoxes savants avec lesquels les hommes essayent de combattre l'évidence de leur instinct intime : pour moi, Homère est un seul homme, un homme qui a le même accent dans la voix, les mêmes larmes dans le cœur, les mêmes couleurs dans la parole; admettre une race d'hommes homériques me paraît plus difficile que d'admettre une race de géants; la nature ne jette pas ses prodiges par séries; elle fait Homère; et défie les siècles de reproduire un si parfait ensemble de raison, de philosophie, de sensibilité et de génie.

Je descends à Smyrne pour parcourir la ville et les environs avec M. Salzani, banquier et négociant de Smyrne, homme aussi bienveillant qu'aimable et instruit; pendant trois jours j'abuse de sa bonté; nous revenons tous les jours coucher à bord

de notre brick. Smyrne ne répond en rien à ce que j'attends d'une ville d'Orient; c'est Marseille sur la côte de l'Asie Mineure; vaste et élégant comptoir où les consuls et les négociants européens mènent la vie de Paris et de Londres; la vue du golfe et de la ville est belle du haut des cyprès de la montagne. En redescendant, nous trouvons au bord du fleuve, que j'aime à prendre pour le Mélès, un site charmant, non loin d'une porte de la ville; c'est le pont des Caravanes : le fleuve est un ruisseau limpide, et dormant sous la voûte paisible des sycomores et des cyprès; on s'assied sur ses bords, et des Turcs nous apportent des pipes et du café. Si ces flots ont entendu les premiers vagissements d'Homère, j'aime à les entendre doucement murmurer entre les racines des platanes; j'en porte à mes lèvres, j'en lave mon front brûlant : puisse renaître, pour le monde d'Occident, l'homme qui doit faire le poëme de son histoire, de ses rêves et de son ciel! un poëme pareil est le sépulcre des temps écoulés, où l'avenir vient vénérer les traditions mortes, et éterniser par son culte les grands actes et les grandes pensées de l'humanité; celui qui le construit grave son nom au pied de la statue qu'il élève à l'homme, et il vit dans toutes les images dont il a rempli le monde des idées.

Ce soir, on m'a mené chez un vieillard qui vit seul avec deux servantes grecqnes, dans une petite maison sur le quai de Smyrne; l'escalier, le vestibule et

les chambres sont pleins de débris de sculpture, de plans d'Athènes en relief, et de fragments de marbre et de porphyre : c'est M. Fauvel, notre ancien consul en Grèce. Chassé d'Athènes, qui était devenue sa patrie, et dont il avait, comme un fils, balayé toute sa vie la poussière pour rendre sa statue au monde, il vit maintenant pauvre et inconnu à Smyrne; il a emporté là ses dieux, et leur reud son culte de toutes les heures. M. de Chateaubriand l'a vu, dans sa jeunesse, heureux au milieu des admirables ruines du Parthénon; je le voyais vieux et exilé, et meurtri de l'ingratitude des hommes, mais ferme et gai dans le malheur, et plein de cette philosophie naturelle qui fait supporter patiemment l'infortune à ceux qui ont leur fortune dans leur cœur : je passai une heure d'oubli délicieuse à écouter ce charmant vieillard. — Retrouvé à Smyrne un jeune homme de talent que j'avais connu en Italie, M. Deschamps, rédacteur du journal de Smyrne; il nous témoigna souvenir et sensibilité. Les débris du saint-simonisme avaient été jetés par la tempête à Smyrne, réduits aux dernières extrémités, mais supportant leurs revers avec la résignation et la constance d'une conviction forte; j'en reçois à bord deux lettres remarquables. — Il ne faut pas juger des idées nouvelles par le dédain qu'elles inspirent au siècle; toutes les grandes pensées sont reçues en étrangères dans ce monde. Le saint-simonisme a en lui quelque chose de vrai, de grand et de fécond : l'applicatiou du

christianisme à la société politique, la législation de la fraternité humaine; sous ce point de vue, je suis saint-simonien. Ce n'est pas l'idée qui a manqué à cette secte éclipsée, mais non morte; ce ne sont pas les disciples qui lui ont failli non plus; ce qui leur a manqué, selon moi, c'est un chef, c'est un maître : c'est un régulateur; je ne doute pas que si un homme de génie et de vertu, un homme à la fois religieux et politique, confondant les deux horizons dans un regard à portée juste et longue, se fût trouvé placé à la direction de cette idée naissante, il ne l'eût métamorphosée en une puissante réalité; les temps d'anarchie d'idées sont des saisons favorables à la germination des pensées fortes et neuves : la société, aux yeux du philosophe, est dans un moment de déroute; elle n'a ni direction, ni but, ni chef; elle en est réduite à l'instinct de conservation : une secte religieuse, morale, sociale et politique, ayant un symbole, un mot d'ordre, un but, un chef, un esprit, et marchant compacte et droit devant elle au milieu de ces rangs en désordre, aurait inévitablement la victoire; mais il fallait apporter à la société son salut et non sa ruine, n'attaquer en elle que ce qui lui nuit et non ce qui lui sert, rappeler la religion à la raison et à l'amour, la politique à la fraternité chrétienne, la propriété à la charité et à l'utilité universelle, son seul titre et sa seule base. — Un législateur a manqué à ces jeunes hommes ardents de zèle, dévorés d'un besoin de foi, mais à

qui on a jeté des dogmes insensés; les organisateurs du saint-simonisme ont pris pour premier symbole : Guerre à mort entre la famille, la propriété, la religion, et nous! ils devaient périr. On ne conquiert pas le monde par la force d'une parole, on le convertit, on le remue, on le travaille et on le change; tant qu'une idée n'est pas pratique, elle n'est pas présentable au monde social; l'humanité procède du connu à l'inconnu, mais elle ne procède pas du connu à l'absurde. — Cela sera repris en sous-œuvre avant les grandes révolutions; on voit des signes sur la terre et dans le ciel; les saint-simoniens ont été un de ces signes; ils se dissoudront comme corps, et feront plus tard, comme individus, des chefs et des soldats de l'armée nouvelle.

15 mai.

Sorti à pleines voiles du golfe de Smyrne; arrivé à la hauteur de Vourla; en courant une bordée à l'embouchure du golfe, le brick touche sur un banc de sable par la maladresse du pilote grec; le vaisseau reçoit une secousse qui fait trembler les mâts, et reste immobile à trois lieues des terres; la vague grossissante vient se briser sur ses flancs; nous montons tous sur le pont : c'est un moment d'anxiété calme et solennel, que celui où tant de vies attendent leur arrêt du succès incertain des manœuvres qu'on tente. Un silence complet règne; pas une marque de

terreur; l'homme est grand dans les grandes circonstances! Après quelques minutes d'efforts impuissants, le vent nous seconde et nous fait tourner sur notre quille; le brick se dégage, et aucune voie d'eau ne se déclare; nous entrons en pleine mer, l'île de Mitylène à notre droite. — Belle journée; nous approchons du canal qui sépare l'île du continent; mais le vent faiblit, les nuages s'accumulent sur la pleine mer; à la tombée de la nuit, le vent s'échappe de ces nuages avec la foudre; tempête furieuse, obscurité totale; les deux bricks se font des signaux de reconnaissance, et cherchent la rade de Foglieri, l'antique Phocée, entre les rochers qui forment la pointe nord du golfe de Smyrne; en deux heures la force du vent nous chasse de dix lieues le long de la côte; à chaque instant le tonnerre tombe et siffle dans les flots; le ciel, la mer et les rochers retentissants de la côte sont illuminés par des éclairs qui suppléent le jour, et nous montrent de temps en temps notre route; les deux bricks se touchent presque, et nous tremblons de nous briser. Enfin une manœuvre, hardie en pleine nuit, nous fait prendre l'embouchure étroite de la rade de Phocée; nous entendons mugir à droite et à gauche les vagues sur les rochers; un faux coup de gouvernail nous y jetterait en lambeaux; nous sommes tous muets sur le pont, attendant que notre sort s'éclaircisse; nous ne voyons pas nos propres mâts, tant la nuit est sombre; tout à coup nous sentons le brick qui glisse sur une

surface immobile; quelques lumières brillent autour de nous sur les contours du bassin où nous sommes heureusement entrés, et nous jetons l'ancre sans savoir où; le vent rugit toute la nuit dans nos mâts et dans nos vergues, comme s'il allait les emporter; mais la mer est immobile.

Délicieux bassin de l'antique Phocée, d'une demi-lieue de tour, creusé comme un fort circulaire entre de gracieuses collines couvertes de maisons peintes en rouge, de chaumières sous les oliviers, de jardins, de vignes grimpantes, et surtout de magnifiques champs de cyprès, au pied desquels blanchissent les tombes des cimetières turcs; — descendus à terre; visité les ruines de la ville qui enfanta Marseille. Reçus avec accueil et grâce dans deux maisons turques, et passé la journée dans leurs jardins d'orangers. — La mer se calme le troisième jour, et nous sortons à minuit du port naturel de Phocée.

17 mai 1833.

Nous avons suivi tout le jour le canal de Mitylène, où fut Lesbos. Souvenir poétique de la seule femme de l'antiquité dont la voix ait eu la force de traverser les siècles. Il reste quelques vers de Sapho, mais ces vers suffisent pour constater un génie de premier ordre. Un fragment du bras ou du torse d'une statue de Phidias nous révèle la statue tout entière. Le cœur qui a laissé couler les stances de

Sapho devait être un abîme de passion et d'images. — L'île de Lesbos est plus belle encore à mes yeux que l'île de Scio. Les groupes de ses hautes et vertes montagnes crénelées de sapins sont plus élevés et plus pittoresquement accouplés. La mer s'insinue plus profondément dans son large golfe intérieur; les groupes de ses collines, qui pendent sur la mer et voient l'Asie de si près, sont plus solitaires, plus inaccessibles; au lieu de ces nombreux villages répandus dans les jardins de Scio, on ne voit que rarement la fumée d'une cabane grecque rouler entre les têtes des châtaigniers et des cyprès, et quelques bergers sur la pointe d'un rocher, gardant de grands troupeaux de chèvres blanches.—Le soir, nous doublons, par un vent toujours favorable, l'extrémité nord de Mitylène, et nous apercevons à l'horizon devant nous, dans la brnme rose de la mer, deux taches sombres, Lemnos et Ténédos.

Même date.

Il est minuit : la mer est calme comme une glace; le brick plane comme une ombre immobile sur sa surface resplendissante; Ténédos sort des flots à notre gauche, et nous cache la pleine mer; à notre droite, et tout près de nous, s'étend, comme une barre noirâtre, le rivage bas et dentelé de la plaine de Troie. La pleine lune, qui se lève au sommet du mont Ida, taché de neige, répand une lumière se-

reine et douteuse sur les cimes des montagnes, sur les collines et sur la plaine; elle vient ensuite frapper la mer, et la fait briller jusqu'à l'ombre de notre brick, comme une route splendide où les ombres n'osent glisser. Nous distinguons les tumulus ou petits monticules coniques que la tradition assigne comme les tombeaux de Patrocle et d'Hector. La lune large et rouge qui rase les ondulations des collines ressemble au bouclier sanglant d'Achille; aucune lumière sur toute cette côte, qu'un feu lointain allumé par les bergers sur une croupe de l'Ida; aucun bruit que le battement de la voile qui n'a point de vent, et que le branle du mât fait retentir de temps en temps contre la grande vergue : tout semble mort comme le passé dans cette scène terne et muette. Penché sur les haubans du navire, je vois cette terre, ces montagnes, ces ruines, ces tombeaux, sortir comme l'ombre évoquée d'un monde fini, apparaître, du sein de la mer, avec ses formes vaporeuses et ses contours indécis, aux rayons dormants et silencieux de l'astre de la nuit, et s'évanouir à mesure que la lune s'enfonce derrière les sommets d'autres montagnes; c'est une belle page de plus du poëme homérique; c'est la fin de toute histoire et de tout poëme : des tombeaux inconnus, des ruines sans nom certain, une terre nue et sombre, éclairée confusément par des astres immortels; — et de nouveaux spectateurs passant indifférents devant ces rivages, et répétant pour la millième fois

l'épitaphe de toute chose : « Ci-gisent un empire, une ville, un peuple, des héros. » Dieu seul est grand! et la pensée qui le cherche et qui l'adore est seule impérissable.

Je n'éprouve nul désir d'aller visiter de plus près et de jour les restes douteux des ruines de Troie; j'aime mieux cette apparition nocturne qui permet à la pensée de repeupler ces déserts, et ne s'éclaire que du pâle flambeau de la lune et de la poésie d'Homère : d'ailleurs que m'importent Troie, et ses dieux et ses héros? cette page du monde héroïque est tournée pour jamais.

Le vent de terre commence à se lever; nous en profitons pour nous approcher toujours de plus en plus des Dardanelles. Déjà plusieurs grands navires, qui cherchent comme nous cette entrée difficile, s'approchent de nous; leurs grandes voiles, grises comme les ailes d'oiseaux de nuit, glissent en silence entre notre brick et Ténédos; je descends à l'entrepont, et je m'endors.

18 mai 1833.

Réveillé au jour : j'entends le rapide sillage du vaisseau et les petites vagues du matin, qui résonnent comme des chants d'oiseaux autour des flancs du brick; j'ouvre le sabord, et je vois, sur une chaîne de collines basses et arrondies, les châteaux des Dardanelles avec leurs murailles blanches, leurs

tours, et leurs immenses embouchures de canon; le canal n'a guère qu'une lieue de large dans cet endroit; il serpente, comme un beau fleuve, entre la côte d'Asie et la côte d'Europe, parfaitement semblables. Les châteaux ferment cette mer, comme les deux battants d'une porte; mais, dans l'état présent de la Turquie et de l'Europe, il est facile de forcer le passage par mer, ou de faire un débarquement et de prendre les forts à revers; le passage des Dardanelles n'est inexpugnable que gardé par les Russes.

Le courant rapide nous fait passer, comme la flèche, devant Gallipoli et les villages qui bordent le canal; nous voyons les îles de la mer de Marmara gronder devant nous; nous suivons la côte d'Europe pendant deux jours et deux nuits, contrariés par des vents du nord. Le matin, nous apercevons les îles des Princes au fond de la mer de Marmara, dans le golfe de Nicée, et à notre gauche le château des Sept-Tours et les sommités aériennes des innombrables minarets de Stamboul, qui passent du front les sept collines de Constantinople. Chaque bordée en approche, et nous en découvre de nouveaux. A cette première apparition de Constantinople, je n'éprouvai qu'une émotion pénible de surprise et de désenchantement. Quoi! ce sont là, disais-je en moi-même, ces mers, ces rivages, cette ville merveilleuse, pour lesquels les maîtres du monde abandonnèrent Rome et les côtes de Naples? C'est là cette

capitale de l'univers, assise sur l'Europe et sur l'Asie, que toutes les nations conquérantes se disputèrent tour à tour comme le signe de la royauté du monde? C'est là cette ville que les peintres et les poëtes imaginent comme la reine des cités, planant sur ses collines et sur sa double mer, enceinte de ses golfes, de ses tours, de ses montagnes, et renfermant tous les trésors de la nature, et du luxe de l'Orient? C'est là ce que l'on compare au golfe de Naples, portant une ville blanchissante dans son sein creusé en vaste amphithéâtre, avec le Vésuve perdant sa croupe dorée dans des nuages de fumée et de pourpre; les forêts de Castellamare plongeant leurs noirs feuillages dans une mer bleue, et les îles de Procida et d'Ischia, avec leurs cimes volcaniques et leurs flancs jaunis de pampres et blanchis de villas, fermant la baie immense comme des môles gigantesques jetés par Dieu même à l'embouchure de ce port? Je ne vois rien là à comparer à ce spectacle dont mes yeux sont toujours empreints; je navigue, il est vrai, sur une belle et gracieuse mer, mais les bords sont plats, ou s'élèvent en collines monotones et arrondies; les neiges de l'Olympe de Thrace, qui blanchissent, il est vrai, à l'horizon, ne sont qu'un nuage blanc dans le ciel, et ne solennisent pas d'assez près le paysage. Au fond du golfe je ne vois que les mêmes collines arrondies au même niveau, sans rochers, sans anses, sans échancrures; et Constantinople, que le pilote me montre du doigt, n'est

qu'une ville blanche et circonscrite sur un grand mamelon de la côte d'Europe. Était-ce la peine de venir chercher un désenchantement si loin? Je ne voulais plus regarder. Cependant les bordées sans fin du navire nous rapprochaient sensiblement; nous rasâmes le château des Sept-Tours, immense bloc de construction, sévère et grise, du moyen âge, qui flanque sur la mer l'angle des murailles grecques de l'ancienne Byzance, et nous vînmes mouiller sous les maisons de Stamboul dans la mer de Marmara, au milieu d'une foule de navires et de barques, retenus comme nous hors du port par la violence des vents du nord. Il était cinq heures du soir, le ciel était serein et le soleil éclatant; je commençais à revenir de mon dédain pour Constantinople : les murs d'enceinte de cette partie de la ville, pittoresquement bâtis de débris de murs antiques, et surmontés de jardins, de kiosques et de maisonnettes de bois peintes en rouge, formaient le premier plan du tableau; au-dessus, des terrasses de maisons sans nombre pyramidaient comme des gradins d'étages en étages, entrecoupées de têtes d'orangers, et de flèches aiguës et noires de cyprès; plus haut, sept ou huit grandes mosquées couronnaient la colline, et, flanquées de leurs minarets sculptés à jour, de leurs colonnades moresques, portaient dans le ciel leurs dômes dorés, qu'enflammait la réverbération du soleil : les murs peints en azur tendre de ces mosquées, les couvertures de plomb des coupoles qui

les entourent, leur donnaient l'apparence et le vernis transparent de monuments de porcelaine. Les cyprès séculaires accompagnaient ces dômes de leurs cimes immobiles et sombres, et les peintures de diverses teintes des maisons de la ville faisaient briller la vaste colline de toutes les couleurs d'un jardin de fleurs; aucun bruit ne sortait des rues; aucune grille des innombrables fenêtres ne s'ouvrait; aucun mouvement ne trahissait l'habitation d'une si grande multitude d'hommes : tout semblait endormi sous le soleil brûlant du jour; le golfe seul, sillonné en tout sens de voiles de toutes formes et de toutes grandeurs, donnait signe de vie. Nous voyions à chaque instant déboucher de la Corne-d'Or (ouverture du Bosphore), du vrai port de Constantinople, des vaisseaux à pleines voiles qui passaient à côté de nous en fuyant vers les Dardanelles; mais nous ne pouvions apercevoir l'entrée du Bosphore, ni comprendre même sa position. Nous dînons sur le pont, en face de ce magique spectacle; des caïques turcs viennent nous interroger, et nous apporter des provisions et des vivres; les bateliers nous disent qu'il n'y a presque plus de peste. J'envoie mes lettres à la ville; à sept heures, M. Truqui, consul général de Sardaigne, accompagné des officiers de sa légation, vient nous rendre visite, et nous offrir l'hospitalité dans sa maison à Péra; il n'y a aucune possibilité de trouver un logement dans la ville, récemment incendiée; la cordialité obligeante et l'attrait que nous ins-

pire, dès le premier abord, M. Truqui, nous engagent à accepter. Le vent contraire régnant toujours, les bricks ne peuvent lever l'ancre ce soir : nous couchons à bord.

CONSTANTINOPLE.

20 mai 1833.

A cinq heures j'étais debout sur le pont; le capitaine fait mettre un canot à la mer; j'y descends avec lui, et nous faisons voile vers l'embouchure du Bosphore, en longeant les murs de Constantinople, que la mer vient laver : après une demi-heure de navigation à travers une multitude de navires à l'ancre, nous touchons aux murs du sérail, qui font suite à ceux de la ville, et forment, à l'extrémité de la colline qui porte Stamboul, l'angle qui sépare la mer de Marmara du canal du Bosphore et de la Corne-d'Or, ou grande rade intérieure de Constantinople; c'est là que Dieu et l'homme, la nature et l'art, ont placé ou créé de concert le point de vue le plus merveilleux que le regard humain puisse contempler sur la terre : je jetai un cri involontaire, et j'oubliai pour jamais le golfe de Naples et tous ses enchantements. Comparer quelque chose à ce magni-

fique et gracieux ensemble, c'est injurier la création.

Les murailles qui supportent les terrasses circulaires des immenses jardins du grand sérail étaient à quelques pas de nous, à notre gauche, séparées de la mer par un étroit trottoir en dalles de pierres que le flot lave sans cesse, et où le courant perpétuel du Bosphore forme de petites vagues murmurantes et bleues comme les eaux du Rhône à Genève : ces terrasses, qui s'élèvent en pentes insensibles jusqu'au palais du sultan, dont on aperçoit les dômes dorés à travers les cimes gigantesques des platanes et des cyprès, sont elles-mêmes plantées de cyprès et de platanes énormes, dont les troncs dominent les murs, et dont les rameaux, débordant des jardins, pendent sur la mer en nappes de feuillage et ombragent les caïques ; les rameurs s'arrêtaient de temps en temps à leur ombre ; de distance en distance, ces groupes d'arbres sont interrompus par des palais, des pavillons, des kiosques, des portes sculptées et dorées ouvrant sur la mer, ou des batteries de canons de cuivre et de bronze, de formes bizarres et antiques. Les fenêtres grillées de ces palais maritimes, qui font partie du sérail, donnent sur les flots, et l'on voit, à travers les persiennes, étinceler les lustres et les dorures des plafonds des appartements ; à chaque pas aussi, d'élégantes fontaines moresques, incrustées dans les murs du sérail, tombent du haut des jardins, et murmurent dans des conques de marbre, pour désaltérer les passants ;

quelques soldats turcs sont couchés auprès de ces sources, et des chiens sans maîtres errent le long du quai; quelques-uns sont couchés dans les embouchures de canons à énormes calibres. A mesure que le canot avançait le long de ces murailles, l'horizon devant nous s'élargissait, la côte d'Asie se rapprochait, et l'embouchure du Bosphore commençait à se tracer à l'œil, entre des collines de verdure sombre et des collines opposées, qui semblent peintes de toutes les nuances de l'arc-en-ciel : là, nous nous reposâmes encore; la côte riante d'Asie, éloignée de nous d'environ un mille, se dessinait à notre droite, toute découpée de larges et hautes collines dont les cimes étaient de noires forêts à têtes aiguës, les flancs des champs entourés de franges d'arbres, semés de maisons peintes en rouge, et les bords des ravins à pics tapissés de plantes vertes et de sycomores, dont les branches trempent dans l'eau; plus loin, ces collines s'élevaient davantage, puis redescendaient en plages vertes, et formaient un large cap avancé, qui portait comme une grande ville: c'était Scutari avec ses grandes casernes blanches, semblables à un château royal; ses mosquées entourées de leurs minarets resplendissants, ses quais et ses anses bordés de maisons, de bazars, de caïques, à l'ombre, sous des treilles ou sous des platanes, et la sombre et profonde forêt de cyprès qui couvre la ville; et, à travers leurs rameaux, brillaient, comme d'un éclat lugubre, les innombrables monuments

blancs des cimetières turcs. Au delà de la pointe de Scutari, terminée par un îlot qui porte une chapelle turque et qu'on appelle le *Tombeau de la Jeune Fille*, le Bosphore, comme un fleuve encaissé, s'entr'ouvrait, et semblait fuir entre des montagnes sombres, dont les flancs de rochers, les angles sortants et rentrants, les ravins, les forêts, se répondaient des deux bords, et au pied desquels on distinguait à perte de vue une suite non interrompue de villages, de flottes à l'ancre ou à la voile, de petits ports ombragés d'arbres, de maisons disséminées, et de vastes palais avec leurs jardins de roses sur la mer.

Quelques coups de rames nous portèrent en avant et au point précis de la Corne-d'Or, où l'on jouit à la fois de la vue du Bosphore, de la mer de Marmara, et enfin de la vue entière du port ou plutôt de la mer intérieure de Constantinople : là nous oubliâmes Marmara, la côte d'Asie et le Bosphore, pour contempler d'un seul regard le bassin même de la Corne-d'Or et les sept villes suspendues sur les sept collines de Constantinople, convergeant toutes vers le bras de mer qui forme la ville unique et incomparable, à la fois ville, campagnes, mer, port, rive de fleuves, jardins, montagnes boisées, vallées profondes, océan de maisons, fourmilière de navires et de rues, lacs tranquilles et solitudes enchantées, vue qu'aucun pinceau ne peut rendre que par détails, et où chaque coup de rame porte l'œil et l'âme à un aspect, à une impression opposés.

Nous faisons voile vers les collines de Galata et de Péra; le sérail s'éloignait de nous, et grandissait en s'éloignant à mesure que l'œil embrassait davantage les vastes contours de ses murailles et la multitude de ses pentes, de ses arbres, de ses kiosques et de ses palais. Il aurait à lui seul de quoi asseoir une grande ville. Le port se creusait de plus en plus devant nous; il circule comme un canal entre des flancs de montagnes recourbées, et se développe plus on avance. Ce port ne ressemble en rien à un port; c'est plutôt un large fleuve comme la Tamise, enceint des deux côtés de collines chargées de villes, et couvert sur l'une et l'autre rive d'une flotte interminable de vaisseaux groupés à l'ancre le long des maisons. Nous passions à travers cette multitude innombrable de bâtiments, les uns à l'ancre, les autres déjà à la voile, cinglant vers le Bosphore, vers la mer Noire ou vers la mer de Marmara; bâtiments de toutes formes, de toutes grandeurs, de tous les pavillons, depuis la barque arabe, dont la proue s'élance et s'élève comme le bec des galères antiques, jusqu'au vaisseau à trois ponts, avec ses murailles étincelantes de bronze. Des volées de caïques turcs conduits par un ou deux rameurs en manches de soie, petites barques qui servent de voitures dans les rues maritimes de cette ville amphibie, circulaient entre ces grandes masses, se croisant, se heurtant sans se renverser, se coudoyant comme la foule dans les places publiques; et des nuées d'alabastros, pareils à de

beaux pigeons blancs, se levaient de la mer à leur approche pour aller se poser plus loin et se faire bercer par la vague. Je n'essayerai pas de compter les vaisseaux, les navires, les bricks et les bâtiments et barques qui dorment ou voguent dans les eaux du port de Constantinople, depuis l'embouchure du Bosphore et la pointe du sérail, jusqu'au faubourg d'Eyoub et aux délicieux vallons des eaux douces. La Tamise, à Londres, n'offre rien de comparable. Qu'il suffise de dire qu'indépendamment de la flotte turque et des bâtiments de guerre européens à l'ancre dans le milieu du canal, les deux bords de la Corne-d'Or en sont couverts sur deux ou trois bâtiments de profondeur, et sur une longueur d'une lieue environ des deux côtés. Nous ne fîmes qu'entrevoir ces files prolongées de proue regardant la mer; et notre regard alla se perdre, au fond du golfe qui se rétrécissait en s'enfonçant dans les terres, parmi une véritable forêt de mâts. Nous abordâmes au pied de la ville de Péra, non loin d'une superbe caserne de bombardiers, dont les terrasses recouvertes étaient encombrées d'affûts et de canons. Une admirable fontaine moresque, construite en forme de pagode indienne, et dont le marbre ciselé et peint d'éclatantes couleurs se découpait comme de la dentelle sur un fond de soie, verse ses eaux sur une petite place. La place était encombrée de ballots, de marchandises, de chevaux, de chiens sans maître, et de Turcs accroupis qui fumaient à l'ombre; les bateliers

des caïques étaient assis en grand nombre sur les margelles du quai, attendant leurs maîtres ou sollicitant les passants : c'est une belle race d'hommes, dont le costume relève encore la beauté. Ils portent un caleçon blanc, à plis aussi larges que ceux d'un jupon ; une ceinture de soie cramoisie le retient au milieu du corps ; ils ont la tête coiffée d'un petit bonnet grec en laine rouge, surmonté d'un long gland de soie qui pend derrière la tête ; le cou et la poitrine nus ; une large chemise de soie écrue, à grandes manches pendantes, leur couvre les épaules et les bras. Leurs caïques sont d'étroits canots de vingt à trente pieds de long sur deux ou trois de large, en bois de noyer vernissé et luisant comme de l'acajou. La proue de ces barques est aussi aiguë que le fer d'une lance, et coupe la mer comme un couteau. La forme étroite de ces caïques les rend périlleux et incommodes pour les Francs, qui n'en ont pas l'habitude ; ils chavirent au moindre balancement qu'un pied maladroit leur imprime. Il faut être couché comme les Turcs au fond des caïques, et prendre garde que le poids du corps soit également partagé entre les deux côtés de la barque. Il y en a de différentes grandeurs, pouvant contenir depuis un jusqu'à quatre ou huit passagers ; mais tous ont la même forme. On en compte par milliers dans les ports de Constantinople ; et, indépendamment de ceux qui, comme les fiacres, sont au service du public à toute heure, chaque particulier aisé de la

ville en a un à son usage, dont les rameurs sont ses domestiques. Tout homme qui circule dans la ville pour ses affaires est obligé de traverser plusieurs fois la mer dans sa journée.

En sortant de cette petite place, nous entrâmes dans les rues sales et populeuses d'un bazar de Péra. Au costume près, elles présentent à peu près le même aspect que les environs des marchés de nos villes : des échoppes de bois, où l'on fait frire des pâtisseries ou des viandes pour le peuple; des boutiques de barbiers, de vendeurs de tabacs, de marchands de légumes et de fruits; une foule pressée et active dans les rues ; tous les costumes et toutes les langues de l'Orient se heurtant à l'œil et à l'oreille ; par-dessus tout cela, les aboiements des chiens nombreux qui remplissent les places et les bazars, et se disputent les restes qu'on jette aux portes. Nous entrâmes de là dans une longue rue, solitaire et étroite, qui monte par une pente escarpée au-dessus de la colline de Péra; les fenêtres grillées ne laissent rien voir de l'intérieur des maisons turques, qui semblent pauvres et abandonnées; de temps en temps la verte flèche d'un cyprès sort d'une enceinte de murailles grises et ruinées, et s'élance immobile dans un ciel transparent. Des colombes blanches et bleues sont éparses sur les fenêtres et les toits des maisons, et remplissent les rues silencieuses de leurs mélancoliques roucoulements. Au sommet de ces rues s'étend le beau quartier de Péra, habité par les Européens,

les ambassadeurs et les consuls : c'est un quartier tout à fait semblable à une pauvre petite ville de nos provinces. Il y avait quelques beaux palais d'ambassadeurs jetés sur les terrasses en pente de Galata ; on n'en voit plus que les colonnes couchées à terre, les pans de murs noircis, et les jardins écroulés : la flamme de l'incendie a tout dévoré. Péra n'a ni caractère, ni originalité, ni beauté ; on ne peut apercevoir, de ses rues, ni la mer, ni les collines, ni les jardins de Constantinople ; il faut monter au sommet de ses toits pour jouir du magnifique coup d'œil dont la nature et l'homme l'ont environné.

M. Truqui nous reçut comme ses enfants ; sa maison est vaste, élégante et admirablement située ; il l'a mise tout entière à notre disposition. Les ameublements les plus riches, la chère exquise de l'Europe, les soins les plus affectueux de l'amitié, la société la plus douce et la plus aimable trouvée en lui et autour de lui, remplacèrent pour nous le tapis ou la natte du désert, le pilau de l'Arabe, l'âpreté et la rudesse de la vie maritime. A peine installé chez lui, je reçois une lettre de M. l'amiral Roussin, ambassadeur de France à Constantinople, qui a la bonté de nous offrir l'hospitalité à Thérapia. Ces marques touchantes d'intérêt et d'obligeance, reçues de compatriotes inconnus, à mille lieues de la patrie et dans l'isolement et le malheur, laissent une trace profonde dans le souvenir du voyageur.

21, 22 et 23 mai 1833.

Débarquement des deux bricks. — Repos, visites reçues des principaux négociants de Péra. — Jours passés dans le charme et l'intimité de M. Truqui et de sa société. — Courses dans Constantinople. — Vue générale de la ville. — Visite à l'ambassadeur à Thérapia.

23 mai 1833.

Quand on a quitté tout à coup la scène changeante, orageuse, de la mer, la cabine obscure et mobile d'un brick, le roulis fatigant de la vague; qu'on se sent le pied ferme sur une terre amie, entouré d'hommes, de livres, de toutes les aisances de la vie; qu'on a devant soi des campagnes, des bois à parcourir, toute l'existence terrestre à reprendre après une longue déshabitude, on sent un plaisir instinctif et tout physique, dont on ne peut se lasser; une terre quelconque, même la plus sauvage, même la plus éloignée, est comme une patrie qu'on a retrouvée. J'ai éprouvé cela vingt fois en débarquant, même pour quelques heures, sur une côte inconnue et déserte: un rocher qui vous garantit du vent; un arbuste qui vous abrite de son tronc ou de son ombre; un rayon de soleil qui chauffe le sable où vous êtes assis; quelques lézards qui courent entre les pierres; des in-

sectes qui volent autour de vous; un oiseau inquiet qui s'approche, et qui jette un cri d'alarme; tout ce peu de choses, pour un homme qui habite la terre, est un monde tout entier pour le navigateur fatigué qui descend du flot. Mais le brick est là, qui se balance dans le golfe sur une mer houleuse, où il faudra remonter bientôt. Les matelots sont sur les vergues, occupés à sécher ou à raccommoder les grandes voiles déchirées; le canot, qui monte et disparaît dans les ravines écumantes formées par les lames, va et vient sans cesse du navire au rivage; il apporte des provisions à terre, ou de l'eau fraîche de l'aiguade au bâtiment; ses mousses lavent leurs chemises de toile peinte, et les suspendent aux lentisques du rivage; le capitaine étudie le ciel, attend le vent qui va tourner, pour rappeler, par un coup de canon, les passagers à leur vie de misère, de ténèbres et de mouvement. Bien qu'on soit pressé d'arriver, on fait en secret des vœux pour que le vent contraire ne tombe pas si vite, pour que la nécessité vous laisse un jour encore savourer cette volupté intime qui attache l'homme à la terre. On fait amitié avec la côte, avec la petite lisière de gazon ou d'arbustes qui s'étend entre la mer et les rochers; avec la fontaine cachée sous les racines d'un vieux chêne vert; avec ces lichens, avec ces petites fleurs sauvages que le vent secoue sans cesse entre les fentes des écueils, et qu'on ne reverra jamais. Quand le coup de canon du rappel part du navire; quand le

pavillon de signal se hisse au mât, et que la chaloupe se détache pour venir vous prendre, on pleurerait presque ce coin sans nom du monde, où l'on n'a fait qu'étendre quelques heures ses membres harassés. J'ai bien souvent éprouvé cet amour inné de l'homme pour un abri quelconque, solitaire, inconnu, sur un rivage désert.

Mais ici j'éprouve deux choses contraires : l'une douce, l'autre pénible. D'abord ce plaisir que je viens de peindre, d'avoir le pied ferme sur le sol, un lit qui ne tombe plus, un plancher qui ne vous jette plus sans cesse d'un mur à l'autre, des pas à faire librement devant vous, de grandes fenêtres fermées ou ouvertes à volonté, sans crainte que l'écume s'y engouffre ; les délices d'entendre le vent jouer dans les rideaux sans qu'il fasse pencher la maison, résonner les voiles, trembler les mâts, courir les matelots sur le pont, avec le bruit assourdissant de leurs pas. Bien plus, des communications amiables avec l'Europe, des voyageurs, des négociants, des journaux, des livres, tout ce qui remet l'homme en communion d'idées et de vie avec l'homme ; cette participation au mouvement général des choses et de la pensée, dont nous sommes depuis si longtemps privés. Et, plus que tout cela encore, l'hospitalité chaude, attentive, heureuse ; je dis plus, l'amitié de notre excellent hôte M. Truqui, qui semble aussi heureux de nous entourer de ses soins, de ses prévenances, de tous les soulagements qu'il peut nous pro-

curer, que nous sommes heureux de les recevoir nous-mêmes. Excellent homme, homme rare, dont je n'ai pas deux fois rencontré le pareil dans ma longue vie de voyageur! Sa mémoire me sera douce tant que je me souviendrai de ces années de pèlerinage, et ma pensée le suivra toujours sur les côtes d'Asie ou d'Afrique, où sa fortune le condamne à finir ses jours.

Même date.

Mais quand on a savouré, à l'insu de soi-même, ces premières voluptés du retour à terre, on est tenté de regretter souvent l'incertitude et l'agitation perpétuelles de la vie d'un vaisseau. Au moins là, la pensée n'a pas le loisir de se replier sur elle-même, et de sonder les abîmes de tristesse que la mort a creusés dans notre sein! La douleur est bien là toujours, mais elle est à chaque instant soulevée par quelque pensée qui empêche que son poids ne soit aussi écrasant : le bruit, le mouvement qui se font autour de vous; l'aspect sans cesse changeant du pont du navire et de la mer; les vagues qui se gonflent ou s'aplanissent; le vent qui tourne, monte ou baisse; les voiles du navire qu'il faut orienter vingt fois par jour; le spectacle des manœuvres auxquelles il faut quelquefois s'employer soi-même dans le gros temps; les mille accidents d'une journée ou d'une nuit de tempête; le roulis, les voiles emportées, les meubles brisés qui



roulent sous l'entre-pont; les coups sourds, irréguliers de la mer contre les flancs fragiles de la cabine où vous essayez de dormir; les pas précipités des hommes de quart, qui courent d'un bord à l'autre sur votre tête; le cri plaintif des poulets, que l'écume inonde dans leurs cages attachées au pied du mât; les chants des coqs qui aperçoivent les premiers l'aurore, à la fin d'une nuit de ténèbres et de bourrasques; le sifflement de la corde du loch, qu'on jette pour mesurer la route; l'aspect étrange, inconnu, bizarre, sauvage ou gracieux, d'une côte qu'on ne soupçonnait pas la veille, et qu'on longe au lever du jour en mesurant les hauteurs de ses montagnes, ou en montrant du doigt ses villes et ses villages, brillants comme des monceaux de neige entre des groupes de sapins; tout cela emporte plus ou moins à notre âme, soulage un peu le cœur, laisse évaporer de la douleur, assoupit le chagrin pendant que le voyage dure; toute cette douleur retombe de tout son poids sur l'âme aussitôt qu'on a touché le rivage, et que le sommeil, dans un lit tranquille, a rendu l'homme à l'intensité de ses impressions. Le cœur, qui n'est plus distrait par rien du dehors, se retrouve en face de ses sentiments mutilés, de ses pensées désespérées, de son avenir emporté : on ne sait comment on supportera la vie ancienne, la vie monotone, la vie vide des villes et de la société. C'est ce que j'éprouve, au point de désirer maintenant une éternelle navigation, un voyage sans fin,

avec toutes ses chances et ses distractions même les plus pénibles. Hélas! c'est ce que je lis dans les yeux de ma femme, bien plus encore que dans mon cœur. La souffrance d'un homme n'est rien auprès de celle d'une femme, d'une mère; une femme vit et meurt d'une seule pensée, d'un seul sentiment : la vie, pour une femme, c'est une chose possédée; la mort, c'est une chose perdue! Un homme vit de tout, bien ou mal; Dieu ne le tue pas d'un seul coup.

24 mai 1833.

Je me suis entouré de journaux et de brochures venus d'Europe récemment, et que l'obligeance des ambassadeurs de France et d'Autriche me prodigue. Après avoir lu tout le jour, je me confirme dans les idées que j'avais emportées d'Europe. Je vois que les faits marchent tout à fait dans le sens des prévisions politiques que l'analogie historique et philosophique permet d'assigner à la route des choses, dans ce beau siècle. La France émue s'apaise; l'Europe inquiète, mais timide, regarde avec jalousie et haine, mais n'ose empêcher; elle sent par instinct (et cet instinct est prophétique) qu'elle perdrait peut-être l'équilibre en faisant un mouvement. Je n'ai jamais cru à la guerre par suite de la révolution de Juillet; il eût fallu que la France fût livrée à des conseils insensés pour attaquer; et la France n'attaquant pas, l'Europe ne pouvait venir se jeter, de gaieté de cœur,

dans un foyer révolutionnaire où l'on se brûle, même en voulant l'étouffer. Le gouvernement de Juillet aura bien mérité de la France et de l'Europe par ce seul fait d'avoir contenu l'ardeur impatiente et aveugle de l'esprit belliqueux en France, après les trois journées. L'Europe et la France étaient également perdues. Nous n'avions point d'armées, point d'esprit public, car il n'y en a point sans unanimité; la guerre étrangère eût entraîné immédiatement la guerre civile au midi et à l'ouest de la France, la persécution et la spoliation partout. Nul gouvernement n'eût pu tenir à Paris sous l'élan révolutionnaire du centre : pendant que des lambeaux d'armées, improvisées par un patriotisme sans guide et sans frein, auraient été se faire dévorer sur nos frontières de l'est, le Midi, jusqu'à Lyon, aurait arboré le drapeau blanc; l'Ouest, jusqu'à la Loire, eût reconstitué les guérillas vendéennes; les populations manufacturières de Lyon, Rouen, Paris, exaspérées par la misère où la cessation de travail les aurait plongées, auraient fait explosion au centre, et débordé en masses indisciplinées sur Paris et les frontières, se choisissant des chefs d'un jour, et leur imposant leurs caprices pour plans de campagne. La propriété, le commerce, l'industrie, le crédit, tout eût péri à la fois; il eût fallu de la violence pour des emprunts et des impôts. L'or caché, le crédit mort, le désespoir eût poussé à la résistance, et la résistance à la spoliation, au meurtre et aux supplices populaires; une fois entré dans la

voie du sang, il n'y avait plus d'issue que l'anarchie, la dictature ou le démembrement. Mais tout cela aurait été compliqué encore des mouvements inattendus et spontanés de quelques parties de l'Europe : Espagne, Italie, Pologne, lisières du Rhin, Belgique, tout eût pris feu ensemble ou tour à tour; l'Europe tout entière eût été entraînée dans une fluctuation d'insurrections, de compressions, qui auraient changé à chaque instant la face des choses. Nous entrions, mal préparés, dans une autre guerre de trente ans. Le génie de la civilisation ne l'a pas voulu; ce qui devait être a été. On ne combattra qu'après s'être préparé au combat, après qu'on se sera reconnu, compté, passé en revue, rangé en ordre de bataille; la lutte sera régulière, et aura un résultat prévu et certain : ce ne sera plus un combat de nuit.

De loin on voit mieux les choses, parce que les détails n'obstruent pas le regard, et que les objets se présentent par grandes masses principales. Voilà pourquoi les prophètes et les oracles vivaient seuls et éloignés du monde; c'étaient des sages, étudiant les choses dans leur ensemble, et dont les petites passions du jour ne troublaient pas le jugement. Il faut qu'un homme politique s'éloigne souvent de la scène où se joue le drame de son temps, s'il veut le juger et en prévoir le dénoûment. Prédire est impossible : la prévision n'est qu'à Dieu; mais prévoir est possible : la prévoyance est à l'homme.

Je me demande souvent où aboutira ce grand

mouvement des esprits et des faits, qui, parti de France, remue le monde, et entraîne, de gré ou de force, toutes choses dans son tourbillon. Je ne suis pas de ceux qui ne voient dans ce mouvement que le mouvement même, c'est-à-dire le tumulte et le désordre des idées; qui croient le monde moral et politique dans ces convulsions finales qui précèdent la mort et la décomposition. Ceci est évidemment un mouvement double de décomposition et d'organisation à la fois; l'esprit créateur travaille, à mesure que l'esprit destructeur détruit; une foi en tout remplace l'autre; une forme se substitue à une autre forme; partout où le passé s'écroule, l'avenir, tout préparé, paraît derrière les ruines; la transition est lente et rude, comme toute transition où les passions et les intérêts des hommes ont à combattre en marchant, où les classes sociales, où les nations diverses marchent d'un pas inégal; où quelques-uns veulent reculer obstinément, pendant que la masse avance. Il y a confusion, poussière, ruines, obscurité par moments; mais, de temps en temps aussi, le vent soulève ce nuage de poudre qui cache la route et le but, et ceux qui sont sur la hauteur distinguent la marche des colonnes, reconnaissent le terrain de l'avenir, et voient le jour, à peine levé, éclairer de vastes horizons. J'entends dire sans cesse autour de moi, et même ici : « Les hommes n'ont plus de croyances; tout est livré à la raison individuelle; il n'y a plus de foi commune en rien, ni en religion, ni en poli-

tique, ni en sociabilité. Des croyances, une foi commune, c'est le ressort des nations; ce ressort brisé, tout se décompose; il n'y a qu'un moyen de sauver les peuples : c'est de leur rendre leurs croyances. » Rendre des croyances, ressusciter des dogmes populaires morts dans la conscience des peuples, refaire ce que le temps a défait, c'est un mot insensé; c'est tenter de lutter contre la nature et contre l'esprit des choses; c'est marcher en sens inverse de la Providence et des faits, qui sont la trace de ses pas; on ne peut arriver à un but qu'en marchant dans le sens où Dieu conduit les événements et les idées; le cours du temps ne remonte jamais; on peut se diriger et diriger le monde sur son courant indomptable : on ne peut ni s'arrêter ni le faire rebrousser. Mais est-il donc vrai qu'il n'y ait plus ni lumière dans l'intelligence de l'homme, ni croyance commune dans l'esprit des peuples, ni foi intime et insignifiante dans la conscience du genre humain? C'est un mot qu'on respecte sans l'avoir sondé; il n'a aucun sens. Si le monde n'avait plus ni idée commune, ni foi, ni croyance, le monde ne s'agiterait pas tant : rien ne produit rien, *mens agitat molem*. Il y a, au contraire, une immense conviction, une foi fanatique, une espérance confuse, mais indéfinie, un ardent amour, un symbole commun, quoique non encore rédigé, qui pousse, presse, remue, attire, condense, fait graviter ensemble toutes les intelligences, toutes les consciences, toutes les forces mo-

rales de cette époque : ces révolutions, ces secousses, ces chutes d'empire, ces mouvements répétés et gigantesques de tous ces membres de la vieille Europe, ces retentissements en Amérique et en Asie, cette impulsion irréfléchie et irrésistible qui imprime, en dépit des volontés individuelles, tant d'agitation et d'ensemble aux forces collectives ; tout cela n'est pas un effet sans cause ; tout cela a un sens, un sens profond et caché, mais un sens évident pour l'œil du philosophe. Ce sens, c'est précisément ce que vous vous plaignez d'avoir perdu, ce que vous niez dans le monde d'aujourd'hui ; c'est une idée commune ; c'est une conviction ; c'est une loi sociale ; c'est une vérité qui, entrée involontairement dans tous les esprits, et même, à leur insu, dans l'esprit des masses, travaille à se produire dans les faits avec la force d'une vérité divine, c'est-à-dire avec une force invincible. Cette foi, c'est la raison générale ; la parole est son organe, la presse est son apôtre : elle se répand sur le monde avec l'infaillibilité et l'intensité d'une religion nouvelle ; elle veut refaire à son image les religions, les civilisations, les sociétés, les législations imparfaites, ou altérées par les erreurs et les ignorances des âges ténébreux qu'elles ont traversés ; elle veut reposer en religion, — Dieu un et parfait pour dogme, la morale éternelle pour symbole, l'adoration et la charité pour culte ; — en politique, l'humanité au-dessus des nationalités ; en législation, l'homme égal à l'homme,

l'homme frère de l'homme; la société comme un fraternel échange de services et de devoirs réciproques, régularisés et garantis par la loi; le christianisme législaté!

Elle le veut et elle le fait. Dites encore qu'il n'y a pas de croyances, qu'il n'y a pas de foi commune dans les hommes de ce temps-ci! Depuis le christianisme, jamais si grande œuvre ne s'accomplit dans le monde avec de si faibles moyens. Une croix et une presse, voilà les deux instruments des deux plus grands mouvements civilisateurs du monde.

25 mai 1833.

Ce soir, par un clair de lune splendide qui se réverbérait sur la mer de Marmara et jusque sur les lignes violettes des neiges éternelles du mont Olympe, je me suis assis seul sous les cyprès de l'échelle des morts, ces cyprès qui ombragent les innombrables tombeaux des musulmans, et qui descendent des hauteurs de Péra jusqu'aux bords de la mer; ils sont entrecoupés de quelques sentiers plus ou moins rapides, qui montent du port de Constantinople à la mosquée des derviches tourneurs. Personne n'y passait à cette heure, et l'on se serait cru à cent lieues d'une grande ville, si les mille bruits du soir, apportés par le vent, n'étaient venus mourir dans les rameaux frémissants des cyprès. Tous ces bruits, affaiblis déjà par l'heure avancée; chants de mate-

lots sur les navires, coups de rames des caïques dans les eaux, sons des instruments sauvages des Bulgares, tambours des casernes et des arsenaux; voix de femmes qui chantent, pour endormir leurs enfants, à leurs fenêtres grillées; longs murmures des rues populeuses et des bazars de Galata; de temps en temps le cri des muezzins du haut des minarets, ou un coup de canon, signal de la retraite, qui partait de la flotte mouillée à l'entrée du Bosphore, et venait, répercuté par les mosquées sonores et par les collines, s'engouffrer dans le bassin de la Corne-d'Or, et retentir sous les saules paisibles des eaux douces d'Europe; tous ces bruits, dis-je, se fondaient par instants dans un seul bourdonnement sourd et indécis, et formaient comme une harmonieuse musique où les bruits humains, la respiration étouffée d'une grande ville qui s'endort, se mêlaient, sans qu'on pût les distinguer, avec les bruits de la nature, le retentissement lointain des vagues, et les bouffées du vent qui courbaient les cimes aiguës des cyprès. C'est une de ces impressions les plus infinies et les plus pesantes qu'une âme poétique puisse supporter. Tout s'y mêle, l'homme et Dieu, la nature et la société, l'agitation intérieure et le repos mélancolique de la pensée. On ne sait si on participe davantage de ce grand mouvement d'êtres animés qui jouissent ou qui souffrent dans ce tumulte de voix qui s'élèvent, ou de cette paix nocturne des éléments qui murmurent aussi, et enlèvent l'âme au-dessus

des villes et des empires, dans la sympathie de la nature et de Dieu.

Le sérail, vaste presqu'île, noire de ses platanes et de ses cyprès, s'avançait comme un cap de forêts entre les deux mers, sous mes yeux. La lune blanchissait les nombreux kiosques, et les vieilles murailles du palais d'Amurath sortaient, comme un rocher, du vert obscur des platanes. J'avais sous les yeux et dans la pensée toute la scène où tant de drames sinistres ou glorieux s'étaient déroulés depuis des siècles. Tous ces drames apparaissaient devant moi avec leurs personnages et leurs traces de sang ou de gloire.

Je voyais une horde sortir du Caucase, chassée par cet instinct de pérégrination que Dieu donna aux peuples conquérants comme il l'a donné aux abeilles, qui sortent du tronc d'arbre pour jeter de nouveaux essaims. La grande figure patriarcale d'Othman, au milieu de ses tentes et de ses troupeaux, répandant son peuple dans l'Asie Mineure, s'avançant successivement jusqu'à Brousse, mourant entre les bras de ses fils devenus ses lieutenants, et disant à Orchan :

« Je meurs sans regret, puisque je laisse un suc-« cesseur tel que toi! Va propager la loi divine, la « pensée de Dieu, qui est venu nous chercher de la « Mecque au Caucase; sois charitable et clément « comme elle : c'est ainsi que les princes attirent sur « leur nation la bénédiction de Dieu! Ne laisse pas

« mon corps dans cette terre, qui n'est pour nous « qu'une route; mais dépose ma dépouille mortelle « dans Constantinople, à la place que je m'assigne « moi-même en mourant. »

Quelques années plus tard, Orchan, fils d'Othman, était campé à Scutari, sur ces mêmes collines que tache de noir le bois de cyprès. L'empereur grec Cantacuzène, vaincu par la nécessité, lui donnait la belle Théodora, sa fille, pour cinquième épouse dans son sérail. La jeune princesse traversait, au son des instruments, ce bras de mer où je vois flotter aujourd'hui les vaisseaux russes, et allait, comme une victime, s'immoler inutilement, pour prolonger de peu de jours la vie de l'empire. Bientôt les fils d'Orchan s'approchent du rivage, suivis de quelques vaillants soldats; ils construisent, en une nuit, trois radeaux soutenus par des vessies de bœuf gonflées d'air; ils passent le détroit, à la faveur des ténèbres; les sentinelles grecques sont endormies. Un jeune paysan, sortant à la pointe du jour pour aller au travail, rencontre les Ottomans égarés, et leur indique l'entrée d'un souterrain qui conduit dans l'intérieur du château, et les Turcs ont le pied et une forteresse en Europe.

A quatre règnes de là, Mahomet II répondait aux ambassadeurs grecs : « Je ne forme pas d'entreprises « contre vous; l'empire de Constantinople est borné « par ses murailles. » Mais Constantinople même, ainsi bornée, empêche le sultan de dormir; il envoie

éveiller son vizir, et lui dit : « Je te demande Cons-« tantinople; je ne puis plus trouver le sommeil « sur cet oreiller; Dieu veut me donner les Ro-« mains. » Dans son impatience brutale, il lance son cheval dans les flots, qui menacent de l'engloutir. — « Allons, dit-il à ses soldats, le jour du « dernier assaut, je ne me réserve que la ville; l'or « et les femmes sont à vous. Le gouvernement de « ma plus vaste province à celui qui arrivera le pre-« mier sur les remparts! » Toute la nuit, la terre et les eaux sont éclairées de feux innombrables qui remplacent le jour, tant il tardait aux Ottomans, ce jour qui devait leur livrer leur proie.

Pendant ce temps-là, sous cette coupole sombre de Sainte-Sophie, le brave et infortuné Constantin venait, dans sa dernière nuit, prier le Dieu de l'empire et communier, les larmes aux yeux; au lever de l'aurore, il en sortait à cheval, accompagné des cris et des gémissements de sa famille, et il allait mourir en héros sur la brèche de sa capitale : c'était le 29 mai 1453.

Quelques heures plus tard, la hache enfonçait les portes de Sainte-Sophie; les vieillards, les femmes, les jeunes filles, les moines, les religieuses, encombraient cette vaste basilique, dont les parvis, les chapelles, les galeries, les souterrains, les tribunes immenses, les dômes et plates-formes, peuvent contenir la population d'une ville entière; un dernier cri s'éleva vers le ciel, comme la voix du christianisme

agonisant; en peu d'instants soixante mille vieillards, femmes ou enfants, sans distinction de rang, d'âge ni de sexe, furent liés par couple, les hommes avec des cordes, les femmes avec leurs voiles ou leurs ceintures. Ces couples d'esclaves furent jetés sur les vaisseaux, emportés au camp des Ottomans, insultés, échangés, vendus, troqués, comme un vil bétail. Jamais lamentations pareilles ne furent entendues sur les deux rives d'Europe et d'Asie; les femmes se séparaient pour jamais de leurs époux, les enfants de leurs mères; et les Turcs chassaient, par des routes différentes, ce butin vivant de Constantinople vers l'intérieur de l'Asie. Constantinople fut saccagée pendant huit heures; puis Mahomet II entra par la porte Saint-Romain, entouré de ses vizirs, de ses pachas et de sa garde. Il mit pied à terre devant le portail de Sainte-Sophie, et frappa de son yatagan un soldat qui brisait les autels. Il ne voulut rien détruire. Il transforma l'église en mosquée, et un muezzin monta pour la première fois sur cette même tour, d'où je l'entends chanter à cette heure pour appeler les musulmans à la prière, et glorifier, sous une autre forme, le Dieu qu'on y adorait la veille. De là, Mahomet II se rendit au palais désert des empereurs grecs, et récita, en y entrant, ces vers persans :

« L'araignée file sa toile dans le palais des empe-
« reurs, et la chouette entonne son chant nocturne
« sur les tours d'Érasiab! »

Le corps de Constantin fut retrouvé ce jour-là sous des monceaux de morts; des janissaires avaient entendu un Grec magnifiquement vêtu, et luttant avec l'agonie, s'écrier : « Ne se trouvera-t-il pas un chré-« tien qui veuille m'ôter la vie? » Ils lui avaient coupé la tête. Deux aigles brodés en or sur ses brodequins, et les larmes de quelques Grecs fidèles, ne permirent pas de douter que ce soldat inconnu ne fût le brave et malheureux Constantin. Sa tête fut exposée, pour que les vaincus ne conservassent ni doute sur sa mort ni espérance de le voir reparaître; puis il fut enseveli avec les honneurs dus au trône, à l'héroïsme et à la mort.

Mahomet n'abusa pas de la victoire. La tolérance religieuse des Turcs se révéla dans ses premiers actes. Il laissa aux chrétiens leurs églises et la liberté de leur culte public. Il maintint le patriarche grec dans ses fonctions. Lui-même, assis sur son trône, remit la crosse et le bâton pastoral au moine Gennadius, et lui donna un cheval richement caparaçonné. Les Grecs fugitifs se sauvèrent en Italie, et y portèrent le goût des disputes théologiques, de la philosophie et des lettres. Le flambeau éteint à Constantinople jeta ses étincelles au delà de la Méditerranée, et se ralluma à Florence et à Rome. Pendant trente ans d'un règne qui ne fut qu'une conquête, Mahomet II ajouta à l'empire deux cents villes et douze royaumes. Il meurt au milieu de ses triomphes, et reçoit le nom de Mahomet le Grand. Sa mémoire plane encore sur

les dernières années du peuple qu'il a jeté en Europe, et qui bientôt remportera son tombeau en Asie. Ce prince avait le teint d'un Tartare, le visage poli, les yeux enfoncés, le regard profond et perçant. Il eut toujours toutes les vertus et tous les crimes que la politique lui commanda.

Bajazet II, ce Louis XI des Ottomans, fait jeter ses fils dans la mer; et lui-même, chassé du trône par Sélim, s'enfuit avec ses femmes et ses trésors, et meurt du poison préparé par son fils. Ce Sélim, pour toute réponse au vizir qui lui demandait où il fallait placer ses tentes, fait étrangler le vizir; le successeur du vizir fait la même question et éprouve le même sort; un troisième fait placer les tentes, sans rien demander, vers les quatre points de l'univers; et quand Sélim demande où est son camp : « Partout, « lui répond le vizir. Tes soldats te suivront, de quel- « que côté que tu tournes tes armes. — Voilà, dit le « terrible sultan, comment on doit me servir. » C'est lui qui conquiert l'Égypte, et qui, monté sur un trône magnifique élevé au bord du Nil, se fait amener la race entière des oppresseurs de ce beau pays, et fait massacrer vingt mille mameluks sous ses yeux : leurs corps sont jetés dans le fleuve. Tout cela sans cruauté personnelle, mais par ce sentiment de fatalisme qui croit à sa mission, et qui, pour accomplir la volonté de Dieu, dont il se sent l'instrument, regarde le monde comme sa conquête et les hommes comme la poussière de ses pieds. Cette même main, teinte du



sang de tant de milliers d'hommes, écrivait des vers pleins de résignation, de douceur et de philosophie. Le morceau de marbre blanc subsiste encore où il écrivit ces sentences :

« Tout vient de Dieu; il nous donne à son gré ou « nous refuse ce que nous lui demandons. Si quel« qu'un sur la terre pouvait quelque chose par soi« même, il serait égal à Dieu. » On lit plus bas : « Sélim, le serviteur des pauvres, a composé et écrit « ces vers. » Conquérant de la Perse, il meurt en commandant à son vizir de pieuses restitutions aux familles persanes que la guerre a ruinées. Son tombeau est placé à côté de celui de Mahomet II, avec cette orgueilleuse épitaphe : « En ce jour, sultan « Sélim a passé au royaume éternel, laissant l'em« pire du monde à Soliman. »

J'aperçois d'ici briller entre le dôme des mosquées la resplendissante coupole de la mosquée de Soliman, une des plus magnifiques de Constantinople. Il venait de perdre son premier fils, Mahomet, qu'il avait eu de la célèbre Roxclane. Cette mosquée rappelle un touchant témoignage de la douleur de ce prince. Pour honorer la mémoire de son enfant, il délivra une foule d'esclaves des deux sexes, et voulut associer ainsi des sympathies à sa douleur.

Bientôt, hélas! les environs de cette même mosquée furent la scène d'un drame terrible. Soliman, excité contre un fils d'une autre femme, Mustapha, fait venir le muphti, et lui demande : « Quelle peine

« mérite Zaïr, esclave d'un marchand de cette ville,
« qui lui a confié, pendant un voyage, son épouse,
« ses enfants, ses trésors? Zaïr a mis le trouble dans
« les affaires de son maître, il a tenté de séduire sa
« femme, il a dressé des embûches contre les enfants.
« Quelle peine mérite l'esclave Zaïr?

« — L'esclave Zaïr mérite la mort, écrit le muphti.
« Dieu soit le meilleur! »

Soliman, armé de cette réponse, mande Mustapha dans son camp. Il arrive accompagné de Zéangir, un fils de Roxelane, mais qui, loin de partager la haine de sa mère, portait à Mustapha, son frère, la plus tendre amitié. Arrivé devant la tente de Soliman, Mustapha est désarmé. Il s'avance seul dans la première enceinte, où régnait une solitude complète et un morne silence. Quatre muets s'élancent sur lui et s'efforcent de l'étrangler; il les terrasse, et est prêt à s'échapper et à appeler à son secours l'armée qui l'adore, quand Soliman lui-même, qui suivait de l'œil la lutte des muets contre son fils, soulève un des coins du rideau de la tente, et leur lance un regard étincelant de fureur. A cet aspect, les muets se relèvent, et parviennent à étrangler le jeune prince. Son corps est exposé sur un tapis devant la tente du sultan. Zéangir expire de désespoir sur le corps de son frère, et l'armée contemple d'un œil terrifié l'implacable vengeance d'une femme à qui l'amour a soumis l'infortuné Soliman. Mustapha avait un fils de dix ans; l'ordre de sa mort est surpris au sultan par Roxelane.

Un envoyé secret est chargé de tromper la vigilance de la mère de cet enfant. On imagine un prétexte pour la conduire à une maison de plaisance peu éloignée de Brousse. Le jeune sultan était à cheval, et précédait la litière de la princesse. La litière se brise; le jeune prince prend les devants, suivi de l'eunuque chargé de l'ordre secret de sa mort. A peine entré dans la maison, l'eunuque, l'arrêtant sur le seuil de la porte, lui présente le lacet : « Le sultan veut que vous « mouriez sur l'heure, » lui dit-il. — « Cet ordre m'est « aussi sacré que celui de Dieu même, » répond l'enfant; et il présente sa tête au bourreau. La mère arrive, et trouve le corps palpitant de son fils sur le seuil de la porte. La passion insensée de Soliman pour Roxelane remplit le sérail de plus de crimes que n'en vit le palais d'Argos.

Les Sept-Tours me rappellent la mort du premier sultan immolé par les janissaires. Othman, traîné par eux dans ce château, tombe deux jours après sous les coups de Daoud, vizir. Ce vizir, peu de temps après, est conduit lui-même aux Sept-Tours. On lui arrache son turban, on le fait boire à la même fontaine où s'était désaltéré l'infortuné Othman, on l'étrangle dans la même chambre où il avait étranglé son maître. L'ada des janissaires, dont un soldat avait porté la main sur Othman, est cassée; et, jusqu'à l'abolition de ce corps, lorsqu'un officier appelait la soixante-cinquième ada, un autre officier répondait :

« Que la voix de cette ada périsse! que la voix de « cette ada s'anéantisse à jamais! »

Les janissaires, repentants du meurtre d'Othman, déposent Mustapha, et vont demander à genoux au sérail un enfant de douze ans pour lui donner l'empire. Vêtu d'une robe de toile d'argent, le turban impérial sur la tête, assis sur un trône portatif, quatre officiers des janissaires l'enlèvent sur leurs épaules, et promènent le jeune empereur au milieu de son peuple. Ce fut Amurath IV, digne du trône où la révolte et le repentir l'avaient fait monter avant l'âge.

Là finissent les jours de gloire de l'empire ottoman. — La loi de Soliman, qui ordonnait que les enfants des sultans fussent prisonniers dans le sérail, parmi des eunuques et des femmes, énerva le sang d'Othman, et jeta l'empire en proie aux intrigues des eunuques et aux révoltes des janissaires. De loin en loin brillent quelques beaux caractères; mais ils sont sans puissance, parce qu'ils ont été habitués de bonne heure à être sans volonté. Quoi qu'on en dise en Europe, il est évident que l'empire est mort, et qu'un héros même ne pourrait lui rendre qu'une apparence de vie.

Le sérail, déjà abandonné par Mahmoud, n'est plus qu'un brillant tombeau. Mais que son histoire secrète serait dramatique et touchante, si les murs pouvaient la raconter!

Une des plus graves et des plus douces figures de ce drame mystérieux est celle de l'infortuné Sélim,

qui, déposé et emprisonné dans le sérail pour n'avoir pas voulu verser le sang de ses neveux, y devint l'instituteur du sultan actuel, Mahmoud. Sélim était philosophe et poëte. Le précepteur avait été roi, l'élève devait l'être un jour. Pendant cette longue captivité des deux princes, Mahmoud, irrité par la négligence d'un esclave, s'emporta, et le frappa au visage. « Ah! Mahmoud, dit Sélim, lorsque vous « aurez passé par la fournaise du monde, vous ne « vous emporterez pas ainsi. Quand vous aurez souf- « fert comme moi, vous saurez compatir aux souf- « frances, même à celles d'un esclave. »

Le sort de Sélim fut malheureux jusqu'au bout. Mustapha Baraictar, un de ses fidèles pachas, armé pour sa cause, arrive jusqu'à Constantinople, et se présente aux portes du sérail. Le sultan Mustapha s'endormait dans les voluptés, et était en ce moment même dans un de ses kiosques, sur le Bosphore. Les bostangis défendent les portes; Mustapha rentre au sérail; et tandis que Baraictar enfonçait les portes avec de l'artillerie, en demandant qu'on lui rendît son maître Sélim, ce malheureux prince tombe sous le poignard du kislar-aga et de ses eunuques. Le sultan Mustapha fait jeter son corps à Baraictar; celui-ci se précipite sur le cadavre de Sélim, le couvre de baisers et de larmes. On cherche Mahmoud, caché dans le sérail; on craint que Mustapha n'ait versé en lui la dernière goutte du sang d'Othman; on le trouve enfin, caché sous des rouleaux de tapis, dans

un coin obscur du sérail. Il croit qu'on le cherche pour l'immoler. On le place sur le trône; Baraictar se prosterne devant lui. Les têtes des partisans de Mustapha sont exposées sur les murs; ses femmes sont cousues dans des sacs de cuir et jetées à la mer. Mais, peu de jours après, Constantinople devient un champ de bataille. Les janissaires se révoltent contre Baraictar, et redemandent pour sultan Mustapha, que la clémence de Mahmoud avait laissé vivre. Le sérail est assiégé; l'incendie dévore la moitié de Stamboul. Les amis de Mahmoud lui demandent la mort de son père Mustapha, qui peut seule sauver la vie du sultan et la leur : la sentence expire sur ses lèvres; il se couvre la tête d'un châle et se roule sur un sopha. On profite de son silence, et Mustapha est étranglé. Mahmoud, devenu ainsi le dernier et unique rejeton d'Othman, était un être inviolable et sacré pour tous les partis. Baraictar avait trouvé la mort dans les flammes en combattant autour du sérail, et Mahmoud commença son règne.

La place de l'Atméidan, qui se dessine d'ici en noir derrière les murs blancs du sérail, témoigne du plus grand acte du règne de ce prince, l'extinction de la race des janissaires. Cette mesure, qui pouvait seule rajeunir et revivifier l'empire, n'a rien produit qu'une des scènes les plus sanglantes et les plus lugubres qu'aucun empire ait dans ses annales. Elle est encore écrite sur tous les monuments de l'Atméidan

en ruines, et en traces de boulets et d'incendie. Mahmoud la prépara en profond politique et l'exécuta en héros. Un accident détermina la dernière révolte.

Un officier égyptien frappa un soldat turc; les janissaires renversent leurs marmites. Le sultan, instruit et prêt à tout, était avec ses principaux conseillers dans un de ses jardins, à Beschiktasch, sur le Bosphore. Il accourt au sérail, prend l'étendard sacré de Mahomet. Le muphti et les ulémas, réunis autour de l'étendard sacré, prononcent l'abolition des janissaires. Les troupes régulières et les fidèles musulmans s'arment et se rassemblent à la voix du sultan; lui-même s'avance à cheval à la tête des troupes du sérail. Les janissaires, réunis sur l'Atméidan, le respectent; il traverse plusieurs fois leur foule mutinée, seul, à cheval, risquant mille morts, mais animé de ce courage surnaturel qu'inspire une résolution décisive. Ce jour-là doit être le dernier de sa vie, ou le premier de son affranchissement et de sa puissance. Les janissaires, sourds à sa voix, se refusent à reprendre leurs agas; ils accourent de tous les points de la capitale, au nombre de quarante mille hommes. Les troupes fidèles du sultan, les canonniers et les bostangis, occupent les débouchés des rues voisines de l'hippodrome. Le sultan ordonne le feu : les canonniers hésitent; un officier déterminé, Kara-Djehennem, court à un des canons, tire son pistolet sur l'amorce de la pièce, et couche

à terre, sous la mitraille, les premiers groupes des janissaires : les janissaires reculent; le canon laboure en tout sens la place; l'incendie dévore les casernes; prisonniers dans cet étroit espace, des milliers d'hommes périssent sous les pans de murs écroulés, sous la mitraille et dans les flammes : l'exécution commence, et ne s'arrête qu'au dernier des janissaires. Cent vingt mille hommes, dans la capitale seulement, enrôlés dans ce corps, sont la proie de la fureur du peuple et du sultan. Les eaux du Bosphore roulent leurs cadavres à la mer de Marmara : le reste est relégué dans l'Asie Mineure, et périt en route. L'empire est délivré; le sultan, plus absolu qu'aucun prince ne le fut jamais, n'a plus que des esclaves obéissants; il peut à son gré régénérer l'empire.

Le plus beau point de vue de Constantinople est au-dessus de notre appartement, du haut d'un belvédère bâti par M. Truqui, sur le toit en terrasse de sa maison. Ce belvédère domine le groupe entier des collines de Péra, de Galata, et des coteaux qui environnent le port du côté des eaux douces. C'est le vol de l'aigle au-dessus de Constantinople et de la mer. L'Europe, l'Asie, l'entrée du Bosphore et la mer de Marmara sont sous le regard à la fois. La ville est à vos pieds. Si l'on n'avait qu'un coup d'œil à donner sur la terre, c'est de là qu'il faudrait la contempler. Je ne puis comprendre, chaque fois que j'y monte, et j'y monte plusieurs fois par jour, et j'y passe les soirées entières; je ne puis comprendre

comment, de tant de voyageurs qui ont visité Constantinople, si peu ont senti l'éblouissement que cette scène donne à mes yeux et à mon âme; comment aucun ne l'a décrite. Serait-ce que la parole n'a ni espace, ni horizon, ni couleurs, et que le seul langage de l'œil c'est la peinture? Mais la peinture elle-même n'a rien rendu de tout ceci. Des lignes mortes, des scènes tronquées, des couleurs sans vie. Mais l'innombrable gradation et variété de ces teintes selon le ciel et l'heure; mais l'ensemble harmonieux et la colossale grandeur de ces lignes; mais les mouvements, les fuites, les enlacements de ces divers horizons; mais le mouvement de ces voiles sur les trois mers; mais le murmure de vie de ces populations entre ces rivages; mais ces coups de canon qui tonnent et montent des vaisseaux, ces pavillons qui glissent ou s'élèvent du haut des mâts, la foule des caïques, la réverbération vaporeuse des dômes, des mosquées, des flèches, des minarets dans la mer : tout cela, où est-il? Essayons encore.

Les collines de Galata, de Péra, et trois ou quatre autres collines, glissent de mes pieds à la mer, couvertes de villes de différentes couleurs; les unes ont leurs maisons peintes en rouge de sang, les autres en noir, avec une foule de coupoles bleues qui entrecoupent ces sombres teintes; entre chaque coupole s'élancent des groupes de verdure formés par les platanes, les figuiers, les cyprès des petits jardins attenant à chaque maison. De grands espaces

vides, entre les maisons, sont des champs cultivés et des jardins où l'on aperçoit les femmes turques, couvertes de leurs voiles noirs, et jouant avec leurs enfants et leurs esclaves à l'ombre des arbres. Des nuées de tourterelles et de pigeons blancs nagent dans l'air bleu au-dessus de ces jardins et de ces toits, et se détachent, comme des fleurs blanches balancées par le vent, du bleu de la mer, qui fait le fond de l'horizon. — On distingue les rues qui serpentent en descendant vers la mer comme des ravines, et, plus bas, le mouvement de la population dans les bazars, qu'enveloppe un voile de fumée légère et transparente. Ces villes ou ces quartiers de ville sont séparés les uns des autres par des promontoires de verdure couronnés de palais de bois peints et de kiosques de toutes les nuances, ou par des gorges profondes où le regard se perd entre les racines des coteaux, et d'où l'on voit s'élever seulement les têtes de cyprès et les flèches aiguës et brillantes des minarets. Arrivé à la mer, l'œil s'égare sur sa surface bleue au milieu d'un dédale de bâtiments à l'ancre ou à la voile. Les caïques, comme des oiseaux d'eau qui nagent tantôt en groupe, tantôt isolément sur le canal, se croisent en tout sens, allant de l'Europe à l'Asie, ou de Péra à la pointe du sérail. Quelques grands vaisseaux de guerre passent à pleines voiles, débouchent du Bosphore, saluent le sérail de leurs bordées, dont la fumée les enveloppe un instant comme des ailes grises; puis en sortent res-

plendissant de la blancheur de leur toile, et doublent, en paraissant les toucher, les hauts cyprès et les larges platanes du jardin du Grand Seigneur, pour entrer dans la mer de Marmara. D'autres bâtiments de guerre (c'est la flotte entière du sultan) sont mouillés, au nombre de trente ou quarante, à l'entrée du Bosphore; leurs masses immenses jettent une ombre sur les eaux du côté de terre; on n'en aperçoit en entier que cinq ou six; la colline et les arbres cachent une partie des autres, dont les flancs élevés, les mâts et les vergues, qui semblent entrelacés avec les cyprès, forment une avenue circulaire qui fuit vers le fond du Bosphore. Là, les montagnes de la côte opposée ou de la rive d'Asie forment le fond du tableau : elles s'élèvent plus hautes et plus vertes que celles de la rive d'Europe; des forêts épaisses les couronnent, et glissent dans les gorges qui les échancrent; leurs croupes, cultivées en jardins, portent des kiosques solitaires, des galeries, des villages, de petites mosquées toutes cernées de rideaux de grands arbres; leurs anses sont pleines de bâtiments mouillés, de caïques à rames, de petites barques à voiles. La grande ville de Scutari s'étend à leurs pieds sur une large marge, dominée par leurs cimes ombragées, et enceinte de sa noire forêt de cyprès. Une file non interrompue de caïques et de barques chargées de soldats asiatiques, de chevaux ou de Grecs cultivateurs apportant leurs légumes à Constantinople, règne entre Scutari et Galata, et

s'ouvre sans cesse pour donner passage à une autre file de grands navires qui débouchent de la mer de Marmara.

En revenant à la côte d'Europe, mais de l'autre côté du canal de la Corne-d'Or, le premier objet que l'œil rencontre, après avoir franchi le bassin bleu du canal, c'est la pointe du sérail. C'est le site le plus majestueux, le plus varié, le plus magnifique et le plus sauvage à la fois que le regard d'un peintre puisse chercher. La pointe du sérail s'avance comme un promontoire ou comme un cap aplati entre ces trois mers, en face de l'Asie : ce promontoire, à partir de la porte du sérail, sur la mer de Marmara, en finissant au grand kiosque du sultan, vis-à-vis l'échelle de Péra, peut avoir trois quarts de lieue de circonférence; — c'est un triangle dont la base est le palais ou le sérail lui-même, dont la pointe plonge dans la mer, dont le côté le plus étendu donne sur le port intérieur ou canal de Constantinople. Du point où je suis, on le domine en entier : c'est une forêt d'arbres gigantesques dont les troncs sortent, comme des colonnes, des murs et des terrasses de l'enceinte, et étendent leurs rameaux sur les kiosques, sur les batteries et les vaisseaux de la mer. Ces forêts, d'un vert sombre et vernissé, sont entrecoupées de pelouses vertes, de parterres de fleurs, de balustrades, de gradins de marbre, de coupoles d'or ou de plomb, de minarets aussi minces que des mâts de vaisseaux, et des larges dômes des palais, des mos-

quées et des kiosques qui entourent ces jardins : vue à peu près semblable à celle qu'offrent les terrasses, les pentes et le palais de Saint-Cloud, quand on les regarde des bords opposés de la Seine ou des collines de Meudon; mais ces sites champêtres sont entourés de trois côtés par la mer, et dominés du quatrième côté par les coupoles des nombreuses mosquées, et par un océan de maisons et de rues qui forment la véritable Constantinople ou la ville de Stamboul. La mosquée de Sainte-Sophie, le Saint-Pierre de la Rome d'Orient, élève son dôme massif et gigantesque au-dessus et tout près des murs d'enceinte du sérail. Sainte-Sophie est une colline informe de pierres accumulées et surmontées d'un dôme, qui brille au soleil comme une mer de plomb. Plus loin, les mosquées plus modernes d'Achmet, de Bajazet, de Soliman, de Sultanié, s'élancent dans le ciel avec leurs minarets entrecoupés de galeries moresques; des cyprès aussi gros que le fût des minarets les accompagnent, et contrastent partout, par leur noir feuillage, avec l'éclat resplendissant des édifices. Au sommet de la colline aplatie de Stamboul, on aperçoit, parmi les murs des maisons et les tiges des minarets, une ou deux collines antiques noircies par les incendies et bronzées par le temps : ce sont quelques débris de l'antique Byzance debout sur la place de l'Hippodrome ou de l'Atméidan. Là aussi s'étendent les vastes lignes de plusieurs palais du sultan ou de ses vizirs; le Divan, avec sa porte qui a

donné le nom à l'empire, est dans ce groupe d'édifices; plus haut, et se détachant à cru sur l'horizon azuré du ciel, une splendide mosquée couronne la colline et regarde les deux mers : sa coupole d'or, frappée des rayons du soleil, semble réverbérer l'incendie, et la transparence de son dôme et de ses murailles, surmontées de galeries aériennes, lui donne l'apparence d'un monument d'argent ou de porcelaine bleuâtre. L'horizon de ce côté finit là, et l'œil redescend sur deux autres larges collines, couvertes sans interruption de mosquées, de palais, de maisons peintes jusqu'au fond du port, où la mer diminue insensiblement de largeur, et se perd à l'œil sous les arbres dans le vallon arcadien des eaux douces d'Europe. Si le regard remonte le canal, il flotte sur des mâts groupés au bord de l'échelle des Morts de l'arsenal, et sous les forêts de cyprès qui couvrent les flancs de Constantinople; il voit la tour de Galata, bâtie par les Génois, sortir, comme le mât d'un navire, d'un océan de toits de maisons, et blanchir entre Galata et Péra, semblable à une borne colossale entre deux villes; et il revient se reposer enfin sur le tranquille bassin du Bosphore, incertain entre l'Europe et l'Asie. Voilà le matériel du tableau. Mais si vous ajoutez à ces principaux traits dont il se compose le cadre immense qui l'enveloppe et le fait ressortir du ciel et de la mer, les lignes noires des montagnes d'Asie, les horizons bas et vaporeux du golfe de Nicomédie, les crêtes

des montagnes de l'Olympe de Brousse qui apparaissent derrière le sérail, au delà de la mer de Marmara, et qui étendent leurs vastes neiges comme des nuées blanches dans le firmament; si vous joignez à ce majestueux ensemble la grâce et la couleur infinie de ces innombrables détails; si vous vous figurez par la pensée les effets variés du ciel, du vent, des heures du jour sur la mer et sur la ville; si vous voyez les flottes de vaisseaux marchands se détacher, comme des volées d'oiseaux de mer, de la pointe des forêts noires du sérail, prendre le milieu du canal, et s'enfoncer lentement dans le Bosphore en formant des groupes toujours nouveaux; si les rayons du soleil couchant viennent à raser les cimes des arbres et des minarets, et à enflammer, comme des réverbérations d'incendie, les murs rouges de Scutari et de Stamboul; si le vent qui fraîchit ou qui tombe aplatit la mer de Marmara comme un lac de plomb fondu, ou, ridant légèrement les eaux du Bosphore, semble étendre sur elles les mailles resplendissantes d'un vaste filet d'argent; si la fumée des bateaux à vapeur s'élève et tournoie au milieu des grandes voiles frissonnantes des vaisseaux ou des frégates du sultan; si le canon de la prière retentit, en échos prolongés, du pont des bâtiments de la flotte jusque sous les cyprès du champ des Morts; si les innombrables bruits des sept villes et des milliers de bâtiments s'élèvent par bouffées de la ville et de la mer, et vous arrivent, portés par la

brise, jusque sur la colonne d'où vous planez; si vous pensez que ce ciel est presque toujours aussi profond et aussi pur, que ces mers et ces ports naturels sont toujours tranquilles et sûrs, que chaque maison de ces longs rivages est une anse où le navire peut mouiller en tout temps sous les fenêtres, où l'on construit et on lance à la mer des vaisseaux à trois ponts sous l'ombre même des platanes du rivage; si vous vous souvenez que vous êtes à Constantinople, dans cette ville reine de l'Europe et de l'Asie, au point précis où ces deux parties du monde sont venues, de temps en temps, ou s'embrasser ou se combattre; si la nuit vous surprend dans cette contemplation dont jamais l'œil ne se lasse; si les phares de Galata, du sérail, de Scutari, et les lumières des hautes poupes de vaisseaux, s'allument; si les étoiles se détachent peu à peu, une à une ou par groupes, du bleu firmament, et enveloppent les noires cimes de la côte d'Asie, les cimes de neige de l'Olympe, les îles des Princes dans la mer de Marmara, le sombre plateau du sérail, les collines de Stamboul et les trois mers, comme d'un réseau bleu semé de perles, où toute cette nature semble nager; si la lueur plus douce du firmament où monte la lune naissante laisse assez de lumière pour voir les grandes masses de ce tableau, en effaçant ou en adoucissant les détails; — vous avez à toutes les heures du jour et de la nuit le plus magnifique et le plus délicieux spectacle dont puisse s'emparer un regard humain;

c'est une ivresse des yeux qui se communique à la pensée, un éblouissement du regard et de l'âme. C'est le spectacle dont je jouis tous les jours et toutes les nuits depuis un mois.

L'ambassadeur de France m'ayant proposé de l'accompagner dans la visite que tous les ambassadeurs nouvellement arrivés ont le droit de faire à Sainte-Sophie, je me suis trouvé ce matin, à huit heures, à une porte de Stamboul qui donne sur la mer, derrière les murs du sérail. Un des principaux officiers de Sa Hautesse nous attendait sur le rivage, et nous a conduits d'abord dans sa maison, où il avait fait préparer une collation. Les appartements étaient nombreux et élégamment décorés, mais sans autres meubles que des divans et des pipes. Les divans sont adossés aux fenêtres qui donnent sur la mer de Marmara. Le déjeuner était servi à l'européenne; les mets seuls étaient nationaux; ils étaient nombreux et recherchés, mais tous nouveaux pour nous. Après le déjeuner, les dames sont allées voir les femmes du colonel turc, renfermées pour ce jour-là dans un appartement inférieur. Le harem ou appartement des femmes était celui même où nous avions été reçus. Nous étions munis tous de babouches de maroquin jaune pour nous chausser dans la mosquée; sans cela il aurait fallu ôter nos bottes et y marcher pieds nus. Nous sommes entrés dans l'avant-cour de la mosquée de Sainte-Sophie, au milieu d'un certain nom-



bre de gardes qui écartaient la foule réunie pour nous voir. Les visages des osmanlis avaient l'air soucieux et mécontent. Les zélés musulmans regardent l'introduction des chrétiens comme une profanation de leurs sanctuaires. Après nous, on a fermé la porte de la mosquée.

La grande basilique de Sainte-Sophie, bâtie par Constantin, est un des plus vastes édifices que le génie de la religion chrétienne ait fait sortir de la terre; mais on sent, à la barbarie de l'art qui a présidé à cette masse de pierre, qu'elle fut l'œuvre d'un temps de corruption et de décadence. C'est le souvenir confus et grossier d'un goût qui n'est plus; c'est l'ébauche informe d'un art qui s'essaye. Le temple est précédé d'un long et large péristyle couvert et fermé comme celui de Saint-Pierre de Rome. Des colonnes de granit d'une prodigieuse élévation, mais encaissées dans les murailles et faisant massif avec elles, séparent ce vestibule du parvis. Une grande porte ouvre sur l'intérieur. L'enceinte de l'église est décorée sur ses flancs de superbes colonnes de porphyre, de granit égyptien et de marbres précieux; mais ces colonnes, de grosseur, de proportion et d'ordres divers, sont évidemment des débris empruntés à d'autres temples, et placés là sans symétrie et sans goût, comme des barbares font supporter une masure par les fragments mutilés d'un palais. Des piliers gigantesques, en maçonnerie vulgaire, portent un dôme aérien comme celui de Saint-Pierre, et dont l'effet

est au moins aussi majestueux. Ce dôme, revêtu jadis de mosaïques qui formaient des tableaux sur la voûte, a été badigeonné quand Mahomet II s'empara de Sainte-Sophie pour en faire une mosquée. Quelques parties de l'enduit sont tombées, et laissent réapparaître l'ancienne décoration chrétienne. Des galeries circulaires, adossées à de vastes tribunes, règnent autour de la basilique, à la hauteur de la naissance de la voûte. L'aspect de l'édifice est beau de là : vaste, sombre, sans ornement, avec ses voûtes déchirées et ses colonnes bronzées, il ressemble à l'intérieur d'un tombeau colossal dont les reliques ont été dispersées. Il inspire l'effroi, le silence, la méditation sur l'instabilité des œuvres de l'homme, qui bâtit pour des idées qu'il croit éternelles, et dont les idées successives, un livre ou un sabre à la main, viennent tour à tour habiter ou ruiner les monuments. Dans son état présent, Sainte-Sophie ressemble à un grand caravansérai de Dieu. Voilà les colonnes du temple d'Éphèse, voilà les images des apôtres avec leurs auréoles d'or sur la voûte, qui regardent les lampes suspendues de l'iman. En sortant de Sainte-Sophie, nous allâmes visiter les sept mosquées principales de Constantinople; elles sont moins vastes, mais infiniment plus belles. On sent que le mahométisme avait son art à lui, son art tout fait, et conforme à la lumineuse simplicité de son idée, quand il éleva ces temples simples, réguliers, splendides, sans ombres pour ses mystères, sans autels

pour ses victimes. Ces mosquées se ressemblent toutes, à la grandeur et à la couleur près; elles sont précédées de grandes cours entourées de cloîtres, où sont les écoles et les logements des imans. Des arbres superbes ombragent ces cours, et de nombreuses fontaines y répandent le bruit et la fraîcheur voluptueuse de leurs eaux. Des minarets d'un travail admirable s'élèvent, comme quatre bornes aériennes, aux quatre coins de la mosquée; ils s'élancent au-dessus de leurs dômes; de petites galeries circulaires, avec un parapet de pierre sculptée à jour comme de la dentelle, environnent à diverses hauteurs le fût léger du minaret : là se place, aux différentes heures du jour, le muezzin qui crie l'heure, et appelle la ville à la pensée constante du mahométan, la pensée de Dieu. Un portique à jour sur les jardins et les cours, et élevé de quelques marches, conduit à la porte du temple. Le temple est un parvis carré ou rond, surmonté d'une coupole portée par d'élégants piliers ou de belles colonnes cannelées. Une chaire est adossée à un des piliers. La frise est formée par des versets du Coran, écrits en caractères ornés sur le mur. Les murs sont peints en arabesques. Des fils de fer traversent la mosquée d'un pilier à l'autre, et portent une multitude de lampes, des œufs d'autruche suspendus, des bouquets d'épis ou de fleurs. Des nattes de jonc et de riches tapis couvrent les dalles du parvis. L'effet est simple et grandiose. Ce n'est point un temple où ha-

bite un Dieu; c'est une maison de prière et de contemplation, où les hommes se rassemblent pour adorer le Dieu unique et universel. Ce qu'on appelle culte n'existe pas dans la religion. Mahomet a prêché à des peuplades barbares chez qui les cultes cachaient le Dieu. Les rites sont simples : une fête annuelle, des ablutions et la prière aux cinq divisions du jour, voilà tout. Point de dogmes, que la croyance en un Dieu créateur et rémunérateur; les images supprimées, de peur qu'elles ne tentent la faible imagination humaine, et ne convertissent le souvenir en coupable adoration. Point de prêtres, ou du moins tout fidèle pouvant faire les fonctions de prêtre. Le corps sacerdotal ne s'est formé que plus tard, et par corruption. Toutes les fois que je suis entré dans les mosquées, ce jour-là ou d'autres jours, j'y ai trouvé un petit nombre de Turcs accroupis ou couchés sur les tapis, et priant avec tous les signes extérieurs de la ferveur et de la complète absorption d'esprit.

Dans la cour de la mosquée de Bajazet, je vois le tombeau vide de Constantin. C'est un vase de porphyre d'une prodigieuse grandeur; il y tiendrait vingt héros. Le morceau de porphyre est évidemment de l'époque grecque. C'est quelque débris arraché aussi des temples de Diane à Éphèse. Les siècles se prêtent leurs temples comme leurs tombeaux, et se les rendent vides. Où sont les os de Constantin? Les Turcs ont enfermé son sépulcre dans un kiosque, et ne le

laissent point profaner. Les tombeaux des sultans et de leurs familles sont dans les jardins des mosquées qu'ils ont construites, sous des kiosques de marbre ombragés d'arbres et parfumés de fleurs; des jets d'eau murmurent auprès, ou dans le kiosque même; et le culte du souvenir est si immortel parmi les musulmans, que je n'ai jamais passé devant un de ces tombeaux sans trouver des bouquets de fleurs fraîchement cueillies déposés sur la porte ou sur les fenêtres de ces nombreux monuments.

Je viens de descendre et de remonter le canal du Bosphore de Constantinople à l'embouchure de la mer Noire. Je veux esquisser pour moi quelques traits de cette nature enchantée. Je ne croyais pas que le ciel, la terre, la mer et l'homme pussent enfanter de concert d'aussi ravissants paysages. Le miroir transparent du ciel ou de la mer peut seul les voir et les réfléchir tout entiers : mon imagination les voit et les conserve ainsi; mais mon souvenir ne peut les garder et les peindre que par quelques détails successifs. Écrivons donc vue par vue, cap par cap, anse par anse, coup de rame par coup de rame. Il faudrait des années à un peintre pour rendre une seule des rives du Bosphore. Le pays change à chaque regard, et toujours il se renouvelle aussi beau en se variant. Que puis-je dire en quelques paroles?

Conduit, par quatre rameurs arnautes, dans un

de ces longs caïques qui fendent la mer comme un poisson, je me suis embarqué seul, à sept heures du matin, par un ciel pur et par un soleil éclatant. Un interprète couché dans la barque, entre les rameurs et moi, me disait les noms et les choses. Nous avons longé d'abord les quais de Tophana, avec sa caserne d'artillerie. La ville de Tophana s'élevant en gradins de maisons peintes, comme des bouquets de fleurs groupés autour de la mosquée de marbre, allait mourir sous les hauts cyprès du grand champ des Morts de Péra. Ce rideau de bois sombre termine les collines de ce côté. Nous glissions à travers une oule de bâtiments à l'ancre, et de caïques innombrables qui ramenaient à Constantinople les officiers du sérail, les ministres et leurs kiaias, et les familles des Arméniens que l'heure du travail rappelle à leurs comptoirs. Ces Arméniens sont une race d'hommes superbes, vêtus noblement et simplement d'un turban noir et d'une longue robe bleue, nouée au corps par un châle de cachemire blanc; leurs formes sont athlétiques; leurs physionomies intelligentes, mais communes; le teint coloré, l'œil bleu, la barbe blonde; ce sont les Suisses de l'Orient : laborieux, paisibles, réguliers comme eux, mais comme eux calculateurs et cupides : ils mettent leur génie trafiquant aux gages du sultan ou des Turcs; rien d'héroïque ni de belliqueux dans cette race d'hommes : le commerce est leur génie; ils le feront sous tous les maîtres. Ce sont les chrétiens qui sym-

pathisent le mieux avec les Turcs. Ils prospèrent, et accumulent les richesses que les Turcs négligent, et qui échappent aux Grecs et aux Juifs : tout est ici entre leurs mains ; ils sont les drogmans de tous les pachas et de tous les vizirs. Leurs femmes, dont les traits aussi purs, mais plus délicats, rappellent la beauté calme des Anglaises ou des paysannes des montagnes de l'Helvétie, sont admirables ; les enfants de même. Les caïques en sont pleins. Ils rapportent de leurs maisons de campagne des corbeilles de fleurs étalées sur la proue.

Nous commençons à tourner la pointe de Tophana, et à glisser à l'ombre des grands vaisseaux de guerre de la flotte ottomane, mouillée sur la côte d'Europe. Ces énormes masses dorment là comme sur un lac. Les matelots, vêtus, comme les soldats turcs, de vestes rouges ou bleues, sont nonchalamment accoudés sur les haubans, ou se baignent autour de la quille. De grandes chaloupes chargées de troupes vont et viennent de la terre aux vaisseaux ; et les canots élégants du capitan-pacha, conduits par vingt rameurs, passent comme la flèche à côté de nous. L'amiral Tahir-Pacha et ses officiers sont vêtus de redingotes brunes et coiffés du fez, grand bonnet de laine rouge qu'ils enfoncent sur leurs fronts et sur leurs yeux, comme honteux d'avoir dépouillé le noble et gracieux turban. Ces hommes ont l'air mélancolique et résigné ; ils fument leurs longues pipes à bout d'ambre. Il y a là une trentaine de bâtiments

de guerre d'une belle construction, et qui semblent prêts à mettre à la voile; mais il n'y a ni officiers ni matelots, et cette flotte magnifique n'est qu'une décoration du Bosphore. Pendant que le sultan la contemple de son kiosque de Beglierbeg, situé vis-à-vis, sur la côte d'Asie, les deux ou trois frégates d'Ibrahim-Pacha possèdent en paix la Méditerranée, et les barques de Samos dominent l'Archipel. A quelques pas de ces vaisseaux, sur la rive d'Europe que je suis, je glisse sous les fenêtres d'un long et magnifique palais du sultan, inhabité maintenant. Il ressemble à un palais d'amphibies : les flots du Bosphore, pour peu qu'ils s'élèvent sous le vent, rasent les fenêtres, et jettent leur écume dans les appartements du rez-de-chaussée; les marches des perrons trempent dans l'eau; des portes grillées donnent entrée à la mer jusque dans les cours et les jardins. Là sont des remises pour les caïques et des bains pour les sultanes, qui peuvent nager dans la mer à l'abri des persiennes de leurs salons. Derrière ces cours maritimes, les jardins d'arbustes, de lilas et de roses s'élèvent en gradins successifs, portant des terrasses et des kiosques grillés et dorés. Ces pelouses de fleurs vont se perdre dans de grands bois de chênes, de lauriers et de platanes qui couvrent les pentes, et s'élèvent avec les rochers jusqu'au sommet de la colline. Les appartements du sultan sont ouverts, et je vois à travers les fenêtres les riches moulures dorées des plafonds, les lustres de cristal,

les divans et les rideaux de soie. Ceux du harem sont fermés par d'épais grillages de bois élégamment sculptés. Immédiatement après ce palais commence une série non interrompue de palais, de maisons et de jardins des principaux favoris, ministres ou pachas du Grand Seigneur. Tous dorment sur la mer, comme pour en aspirer la fraîcheur. Leurs fenêtres sont ouvertes; les maîtres sont assis sur des divans, dans de vastes salles toutes brillantes d'or et de soie; ils fument, causent, boivent des sorbets en nous regardant passer. Leurs appartements donnent aussi sur des terrasses en gradins chargées de treillis, d'arbustes et de fleurs. Les nombreux esclaves, en riches costumes, sont en général assis sur les marches d'escaliers que baigne la mer; et les caïques, armés de rameurs, sont au bord de ces escaliers, prêts à recevoir et à emporter les maîtres de ces demeures. Partout les harems forment une aile un peu séparée par des jardins ou des cours de l'appartement des hommes. Ils sont grillés. Je vois seulement de temps en temps la tête d'un joli enfant qui se colle aux ouvertures du treillis enlacé de fleurs grimpantes, pour regarder la mer, et le bras blanc d'une femme qui entr'ouvre ou referme une persienne.

Ces palais, ces maisons sont tout en bois, mais très-richement travaillé, avec des avant-toits, des galeries, des balustrades sans nombre, et tout noyés dans l'ombre des grands arbres, dans les plantes grimpantes, dans les bosquets de jasmins et de

roses. Tous sont baignés par le courant du Bosphore, et ont des cours intérieures où l'eau de la mer pénètre et se renouvelle, et où les caïques sont à l'abri.

Le Bosphore est si profond partout, que nous passons assez près du bord pour respirer l'air embaumé des fleurs, et reposer nos rameurs à l'ombre des arbres. Les plus grands bâtiments passent aussi près de nous; et souvent une vergue d'un brick ou d'un vaisseau s'engage dans les branches d'un arbre, dans les treillis d'une vigne, ou même dans les persiennes d'une croisée, et fuit en emportant des lambeaux du feuillage ou de la maison. Ces maisons ne sont séparées les unes des autres que par des groupes d'arbres sur quelques petits corps avancés, ou par quelques angles de rochers couverts de lierre et de mousse, qui descendent des arêtes des collines et se prolongent de quelques pieds dans les flots. De temps en temps seulement, une anse plus profonde et plus creuse entre deux collines séparées, et fendues par le lit creux d'un torrent ou d'un ruisseau. Un village s'étend alors sur les bords aplanis de ces golfes, avec ses belles fontaines moresques, sa mosquée à coupole d'or ou d'azur, et son léger minaret qui confond sa cime dans celle des grands platanes. Les maisonnettes peintes s'élèvent en amphithéâtre des deux côtés et au fond de ces petits golfes, avec leurs façades et leurs kiosques à mille couleurs; sur la cime des collines, de grandes villas s'éten-

dent, flanquées de jardins suspendus et de groupes de sapins à larges têtes, et terminent les horizons. Au pied de ces villages, est une grève ou un quai de granit de quelques pieds seulement de large; ces grèves sont plantées de sycomores, de vignes, de jasmins, et forment des berceaux jusque sur la mer, où les caïques s'abritent. Là sont à l'ancre des multitudes d'embarcations et de bricks de commerce de toutes les nations. Ils mouillent en face de la maison ou des magasins de l'armateur, et souvent un pont jeté du pont du brick à la fenêtre de la villa sert à transporter les marchandises. Une foule d'enfants, de marchands de légumes, de dattes, de fruits, circulent sur ces quais; c'est le bazar du village et du Bosphore. Des matelots de tous les costumes et de toutes les langues y sont groupés au milieu des osmanlis, qui fument accroupis sur leurs tapis, auprès de la fontaine, autour du tronc des platanes. Aucune vue des villages de Lucerne ou d'Interlaken ne peut donner une idée de la grâce et du pittoresque exquis de ces petites anses du Bosphore. Il est impossible de ne pas s'arrêter un moment sur ses rames pour les contempler. On trouve de ces villes, ports ou villages, à peu près toutes les cinq minutes, sur la première moitié de la côte d'Europe, c'est-à-dire pendant deux ou trois lieues. Elles deviennent ensuite un peu plus rares, et le paysage prend un caractère plus agreste par l'élévation croissante des collines et la profondeur des

forêts. Je ne parle ici que de la côte d'Europe, parce que je décrirai au retour la côte d'Asie, bien plus belle encore; mais il ne faut pas oublier, pour se faire une image exacte, que cette côte d'Asie n'est qu'à quelques coups de rames de moi; que souvent on est aussi rapproché de l'une que de l'autre, en tenant le milieu du courant dans les endroits où le canal se rétrécit et se coude, et que les mêmes scènes que je peins en Europe ravissent le regard chaque fois qu'il tombe sur la côte d'Asie. Mais je reviens à la rive que je touche de plus près. Il y a un endroit, après le dernier de ces ports naturels, où le Bosphore s'encaisse, comme un large et rapide fleuve, entre deux caps de rochers qui descendent à pic du haut de ses doubles montagnes; le canal, qui serpente, semble à l'œil fermé là tout à fait; ce n'est qu'à mesure qu'on avance, qu'on le voit se déplier et tourner derrière le cap de l'Europe, puis s'élargir et se creuser en lac, pour porter les deux villes de Thérapia et de Buyukdéré. Du pied au sommet de ces deux caps de rochers revêtus d'arbres et de touffes épaisses de végétation, montent des fortifications à demi ruinées, et s'élancent d'énormes tours blanches, crénelées, avec des ponts-levis et des donjons, de la forme des belles constructions du moyen âge. Ce sont les fameux châteaux d'Europe et d'Asie, d'où Mahomet II assiégea et menaça si longtemps Constantinople avant d'y pénétrer. Ils s'élèvent, comme deux fantômes blancs, du sein

noir des pins et des cyprès, comme pour fermer l'accès de ces deux mers. Leurs tours et leurs tourelles suspendues sur les vaisseaux à pleines voiles; les longs rameaux de lierre qui pendent, comme des manteaux de guerriers, sur leurs murs à demi ruinés; les rochers gris qui les portent, et dont les angles sortent de la forêt qui les enveloppe; les grandes ombres qu'ils jettent sur les eaux, en font un des points les plus caractérisés du Bosphore. C'est là qu'il perd de son aspect exclusivement gracieux, pour prendre un aspect tour à tour gracieux et sublime. Des cimetières turcs s'étendent à leurs pieds, et les turbans sculptés en marbre blanc sortent çà et là des touffes de feuillage, baignés par le flot. Heureux les Turcs! ils reposent toujours dans le site de leur prédilection, à l'ombre de l'arbuste qu'ils ont aimé, au bord du courant dont le murmure les a charmés, visités par les colombes qu'ils nourrissaient de leur vivant, embaumés par les fleurs qu'ils ont plantées : s'ils ne possèdent pas la terre pendant leur vie, ils la possèdent après leur mort, et on ne relègue pas les restes de ceux qu'on a aimés dans ces voiries humaines d'où l'horreur repousse le culte et la piété des souvenirs.

Au delà des châteaux, le Bosphore s'élargit; les montagnes de l'Europe et de l'Asie s'élèvent plus âpres et plus désertes. Les bords seuls de la mer sont encore semés çà et là de maisonnettes blanches, et de petites mosquées rustiques assises sur un mame-

lon auprès d'une fontaine, et sous le dôme d'un platane. Le village de Thérapia, séjour des ambassadeurs de France et d'Angleterre, borde la rive un peu plus loin; les hautes forêts qui le dominent jettent leurs ombres sur les terrasses et les pelouses des deux palais; de petites vallées serpentent, encaissées entre les rochers, et forment les limites des deux puissances. Deux frégates, anglaise et française, à l'ancre dans le canal en face de chaque palais, sont là pour attendre le signal des ambassadeurs, et porter aux flottes de la Méditerranée les messages de guerre ou de paix. Buyukdéré, charmante ville au fond du golfe que forme le Bosphore au moment où il se coude pour aller se perdre dans la mer Noire, s'étend comme un rideau de palais et de villas sur les flancs de deux sombres montagnes. Un beau quai sépare les jardins et les maisons de la mer. La flotte russe, composée de cinq vaisseaux, de trois frégates et de deux bâtiments à vapeur, est mouillée devant les terrasses des palais de Russie, et forme une ville sur les eaux, en face de la ville et des délicieux ombrages de Buyukdéré. Les canots qui portent des ordres d'un vaisseau à l'autre; les embarcations qui vont chercher l'eau aux fontaines ou promener les malades sur le rivage; les yachts des jeunes officiers, qui luttent comme des chevaux de course, et dont les voiles, penchées sous le vent, trempent dans la vague; les coups de canon qui résonnent dans les profondeurs des vallées d'Asie, et

qui annoncent de nouveaux vaisseaux débouchant de la mer Noire; un camp russe assis sur les flancs brûlés de la montagne du Géant, vis-à-vis la flotte; la belle prairie de Buyukdéré sur la gauche, avec son groupe de merveilleux platanes, dont un seul ombrage un régiment tout entier; les magnifiques forêts des palais de Russie et d'Autriche, qui dentellent la cime des collines; une foule de maisons élégantes et décorées de balcons qui bordent les quais, et dont les roses et les lilas pendent en festons du bord des terrasses; des Arméniens avec leurs enfants, arrivant ou partant sans cesse dans leurs caïques pleins de branchages et de fleurs; le bras du Bosphore plus sombre et plus étroit que l'on commence à découvrir, étendu vers l'horizon brumeux de la mer Noire; d'autres chaînes de montagnes, entièrement dégarnies de villages et de maisons, et s'élevant dans les nues avec leurs noires forêts, comme des limites redoutables, entre les orages de la mer, des tempêtes, et la magnifique sérénité des mers de Constantinople; deux châteaux forts, en face l'un de l'autre, sur chaque rive, couronnant de leurs batteries, de leurs tours et de leurs créneaux les hauteurs avancées de deux sombres caps; puis, enfin, une double ligne de rochers tachés de forêts, allant mourir dans les flots bleus de la mer Noire : voilà le coup d'œil de Buyukdéré. Ajoutez-y le passage perpétuel d'une file de navires venant à Constantinople ou sortant du canal, selon que le vent souffle du

nord ou du midi. Ces navires sont si nombreux quelquefois, qu'un jour, en revenant dans mon caïque, j'en comptai près de deux cents en moins d'une heure. Ils voguent par groupes, comme des oiseaux qui changent de climats; si le vent varie, ils courent des bordées d'un rivage à l'autre, allant virer de bord sous les fenêtres ou sous les arbres de l'Asie ou de l'Europe; si la brise fraîchit, ils mouillent dans une des innombrables anses ou à la pointe des petits caps du Bosphore; ils se couvrent de nouveau de voiles un moment après. A chaque minute, le paysage, vivifié et modifié par ces groupes de bâtiments à la voile ou à l'ancre, et par les diverses positions qu'ils prennent le long des terres, change l'aspect du paysage, et fait du Bosphore un kaléidoscope merveilleux.

Arrivé à Buyukdéré, je pris possession de la charmante maison sur le quai, où M. Truqui avait bien voulu m'offrir sa double hospitalité; nous y passerons l'été.

Même date.

Il semble, après la description de cette côte du Bosphore, que la nature ne pourra se surpasser elle-même, et qu'aucun paysage ne peut l'emporter sur celui dont mes yeux sont pleins. Je viens de longer la côte d'Asie en rentrant ce soir à Constantinople, et je la trouve mille fois plus belle encore que la côte d'Europe. La côte d'Asie ne doit presque rien à

l'homme, la nature y a tout fait. Il n'y a plus là ni Buyukdéré, ni Thérapia, ni palais d'ambassadeurs, ni ville d'Arméniens ou de Francs; il n'y a que des montagnes, des gorges qui les séparent, des petits vallons tapissés de prairies qui se creusent entre les racines de rochers, des ruisseaux qui y serpentent, des torrents qui les blanchissent de leur écume, des forêts qui se suspendent à leurs flancs, qui glissent dans leurs ravines, qui descendent jusqu'aux bords des golfes nombreux de la côte; une variété de formes, et de teintes, et de feuillage, et de verdure, que le pinceau du peintre de paysage ne pourrait même inventer; quelques maisons isolées de matelots ou de jardiniers turcs, répandues de loin en loin sur la grève, ou jetées sur la plate-forme d'une colline boisée, ou groupées sur la pointe des rochers où le courant vous porte, et se brise en vagues bleues comme le ciel de nuit; quelques voiles blanches de pêcheurs qui se traînent dans les anses profondes, et qu'on voit glisser d'un platane à l'autre, comme une toile sèche que les laveuses replient; d'innombrables volées d'oiseaux blancs qui s'essuient sur le bord des prés, des aigles qui planent du haut des montagnes sur la mer; les criques les plus mystérieuses, entièrement fermées de rochers et de troncs d'arbres gigantesques, dont les rameaux, chargés de nuages de feuilles, se courbent sur les flots, et forment sur la mer des berceaux où les caïques s'enfoncent; un ou deux villages cachés dans l'ombre de ces criques,

avec leurs jardins jetés derrière eux sur des pentes vertes, et leurs groupes d'arbres au pied des rochers, avec leurs barques bercées par la douce vague à leur porte, leurs nuées de colombes sur leur toit, leurs femmes et leurs enfants aux fenêtres, leurs vieillards assis sous le platane au pied du minaret; des laboureurs qui rentrent des champs dans leurs caïques; d'autres qui remplissent leurs barques de fagots verts, de myrte ou de bruyère en fleurs pour les sécher et les brûler l'hiver. Cachés derrière ces monceaux de verdure pendante, qui débordent et trempent dans l'eau, on n'aperçoit ni la barque ni le rameur, et l'on croit voir un morceau de la rive, détaché de terre par le courant, flotter au hasard sur la mer, avec ses feuillages verts et ses fleurs encore parfumées. Le rivage offre cet aspect jusqu'au château de Mahomet II, qui, de son côté aussi, semble fermer le Bosphore comme un lac de Suisse. Là il change de caractère : les collines moins âpres affaissent leurs croupes et creusent plus mollement leurs étroites vallées; des villages asiatiques s'y étendent plus riches et plus pressés; les eaux douces d'Asie, charmante petite plaine ombragée d'arbres et semée de kiosques et de fontaines moresques, s'ouvrent à l'œil; un grand nombre de voitures de Constantinople, espèces de cages de bois doré, portées sur quatre roues et traînées par deux bœufs, sont éparses sur les pelouses; des femmes turques en sortent voilées, et se groupent assises au pied des arbres ou sur le bord de la

mer, avec leurs enfants et leurs esclaves noires; des groupes d'hommes sont assis plus loin, prennent le café ou fument la pipe. La variété des couleurs des vêtements des hommes et des enfants, la couleur brune du voile monotone des femmes, forment sous tous ces arbres la mosaïque la plus bizare de teintes qui enchantent l'œil. Les bœufs et les buffles d'étables ruminent dans les prairies; les chevaux arabes, couverts d'équipements de velours, de soie et d'or, piaffent auprès des caïques qui abordent en foule, pleins d'Arméniennes ou de femmes juives: celles-ci s'asseyent dévoilées sur l'herbe, au bord du ruisseau; elles forment une chaîne de femmes, de jeunes filles, dans des costumes et des attitudes divers: il y en a d'une beauté ravissante, que l'étrange variété des coiffures et des costumes relève encore. J'ai vu là souvent une grande quantité de femmes turques des harems dévoilées; elles sont presque toutes d'une petite taille, très-pâles, l'œil triste et l'aspect grêle et maladif. En général, le climat de Constantinople, malgré toutes ses conditions apparentes de salubrité, me paraît malsain; les femmes du moins sont loin d'y mériter la réputation de beauté dont elles jouissent; les Arméniennes et les Juives seules m'ont paru belles. Mais quelle différence encore avec la beauté des Juives et des Arméniennes de l'Arabie, et surtout avec l'indescriptible charme des femmes grecques de la Syrie et de l'Asie Mineure! Un peu au delà, tout à fait sur le

bord des flots du Bosphore, s'élève le magnifique palais nouveau, habité maintenant par le Grand Seigneur. Beglierbeg est un édifice dans le goût italien, mêlé de souvenirs indiens et moresques; immenses corps de logis à plusieurs étages, avec des ailes et des jardins intérieurs; de grands parterres plantés de roses et arrosés de jets d'eau s'étendent derrière les bâtiments, entre la montagne et le palais; un quai étroit en granit sépare les fenêtres de la mer. Je passai lentement sous ce palais, où veillent, sous le marbre et l'or, tant de soucis et tant de terreurs; j'aperçus le Grand Seigneur, assis sur un divan, dans un des kiosques sur la mer; Achmet-Pacha, un de ses jeunes favoris, était debout près de lui. Le sultan, frappé de l'habit européen, nous montra du doigt à Achmet-Pacha, comme pour lui demander qui nous étions. Je saluai le maître de l'Asie à la manière orientale; il me rendit gracieusement mon salut. Toutes les persiennes du palais étaient ouvertes, et l'on voyait étinceler les riches décorations de cette magnifique et délicieuse demeure. L'aile habitée par les femmes, ou le harem, était fermée; elle est immense, mais on ignore le nombre des femmes qui l'habitent. Deux caïques, entièrement dorés et montés de vingt-quatre rameurs chacun, étaient à la porte du palais, sur la mer. Ces caïques sont dignes du goût le plus exquis du dessin de l'Europe et de la magnificence de l'Orient : la proue de l'un d'eux, qui s'avançait d'au moins vingt-cinq pieds, était

formée par un cygne d'or, les ailes étendues, qui semblait emporter la barque d'or sur les flots; un pavillon de soie monté sur des colonnes d'or, formait la poupe, et de riches châles de cachemire servaient de siége pour le sultan; la proue du second caïque était une flèche d'or empennée qui semblait voler, détachée de l'arc, sur la mer. Je m'arrêtai longtemps, hors de la vue du sultan, à admirer ce palais et ces jardins : tout y semble disposé avec un goût parfait; je ne connais rien en Europe qui présente à l'œil plus de magnificence et de féerie dans des demeures royales : tout semblait sortir des mains de l'artiste, pur, rayonnant d'éclat et de peinture; les toits du palais sont masqués par des balustrades dorées, et les cheminées même, qui défigurent en Europe les lignes de tous nos édifices publics, étaient des colonnes dorées et cannelées, dont les élégants chapiteaux ajoutaient à la décoration de ce séjour. J'aime ce prince, qui a passé son enfance dans l'ombre des cachots du sérail; menacé tous les jours de la mort; instruit dans l'infortune par le sage et malheureux Sélim; jeté sur le trône par la mort de son frère; couvant pendant quinze ans, dans le silence de sa pensée, l'affranchissement de l'empire et la restauration de l'islamisme par la destruction des janissaires; l'exécutant avec l'héroïsme et le calme de la fatalité; bravant sans cesse son peuple pour le régénérer; hardi et impassible dans le péril; doux et miséricordieux quand il peut consulter son cœur, mais

manquant d'appui autour de lui; sans instruments pour exécuter le bien qu'il médite; méconnu de son peuple; trahi par ses pachas; ruiné par ses voisins; abandonné par la fortune, sans laquelle l'homme ne peut rien; assistant debout à la ruine de son trône et de son empire; s'abandonnant à la fin à lui-même; se hâtant d'user dans les voluptés du Bosphore sa part d'existence et son ombre de souveraineté. Homme de bon désir et de volonté droite, mais homme de génie insuffisant et de volonté trop faible: semblable à ce dernier des empereurs grecs dont il occupe la place, et dont il semble représenter le destin; digne d'un autre peuple et d'un meilleur temps, et capable de mourir au moins en héros. Il fut un jour grand homme. L'histoire n'a pas de pages comparables à celles de la destruction des janissaires; c'est la révolution la plus fortement méditée et la plus héroïquement accomplie dont je connaisse un exemple. Mahmoud emportera cette page; mais pourquoi est-elle la seule? Le plus difficile était fait; les tyrans de l'empire abattus, il ne fallait que de la volonté et de la suite pour vivifier cet empire en le civilisant. Mahmoud s'est arrêté. Serait-ce que le génie est plus rare encore que l'héroïsme?

Après le palais de Beglierbeg, la côte d'Asie redevient boisée et solitaire jusqu'à Scutari, qui brille, comme un jardin de roses à l'extrémité d'un cap, à l'entrée de la mer de Marmara. Vis-à-vis, la pointe verdoyante du sérail se présente à l'œil; et entre la

côte d'Europe, couronnée de ses trois villes peintes, et la côte de Stamboul, tout éclatante de ses coupoles et de ses minarets, s'ouvre l'immense port de Constantinople, où les navires, mouillés sur les deux rives, ne laissent qu'une large rue aux caïques. Je glisse, à travers ce dédale de bâtiments, comme la gondole vénitienne sous l'ombre des palais, et je débarque à l'échelle des Morts, sous une avenue de cyprès.

29 mai.

J'ai été conduit ce matin, par un jeune homme de Constantinople, au marché des esclaves.

Après avoir traversé les longues rues de Stamboul qui longent les murs du vieux sérail, et passé par plusieurs magnifiques bazars encombrés d'une foule innombrable de marchands et d'acheteurs, nous sommes montés, par de petites rues étroites, jusqu'à une place fangeuse sur laquelle s'ouvre la porte d'un autre bazar. Grâce au costume turc dont nous étions revêtus, et à la perfection d'idiome de mon guide, on nous a laissés entrer dans ce marché d'hommes. Combien il a fallu de temps et de révélations successives à la raison de l'homme, pour que la force ait cessé d'être un droit à ses yeux, et pour que l'esclavage soit devenu un crime et un blasphème à son intelligence! Quel progrès! et combien n'en promet-il pas? Qu'il y a de choses dont nous ne sommes pas

choqués, et qui seront des crimes incompréhensibles aux yeux de nos descendants! Je pensais à cela en entrant dans ce bazar, où l'on vend la vie, l'âme, le corps, la liberté d'autrui, comme nous vendons le bœuf ou le cheval, et où l'on se croit légitime possesseur de ce qu'on a acheté ainsi. Que de légitimités de ce genre dont nous ne nous rendons pas compte! Elles le sont cependant, car on ne peut pas demander à l'homme plus qu'il ne sait. Ses convictions sont ses vérités; il n'en possède pas d'autres. Dieu seul les a toutes à lui, et nous les distribue à proportion et à mesure de nos intelligences progressives.

Le marché d'esclaves est une vaste cour découverte, et environnée d'un portique surmonté d'un toit. Sous ce portique, environné du côté de la cour d'un mur à hauteur d'appui, s'ouvrent des portes qui donnent dans les chambres où les marchands tiennent les esclaves. Ces portes restent ouvertes pour que les acheteurs, en se promenant, puissent voir les esclaves. Les hommes et les femmes sont tenus dans des chambres séparées; les femmes ne sont pas voilées. Outre les esclaves renfermés dans ces chambres basses, il y en a un grand nombre groupés dans la galerie, sous le portique et dans la cour. Nous commençâmes par parcourir ces différents groupes. Le plus remarquable était une troupe de jeunes filles d'Abyssinie, au nombre de douze ou quinze; adossées les unes aux autres comme ces figures antiques de cariatides qui soutiennent un vase sur leurs têtes,

elles formaient un cercle dont tous les visages étaient tournés vers les spectateurs. Ces visages étaient en général d'une grande beauté : les yeux en amande, le nez aquilin, les lèvres minces, le contour ovale et délicat des joues, les longs cheveux noirs luisants comme des ailes de corbeaux. L'expression pensive, triste et languissante de la physionomie fait des Abyssiniennes, malgré la couleur cuivrée de leur teint, une race de femmes des plus admirables; elles sont grandes, minces de taille, élancées comme les tiges de palmier de leur beau pays. Leurs bras ont des attitudes ravissantes. Ces jeunes filles n'avaient pour vêtements qu'une longue chemise de toile grossière et jaunâtre. Elles avaient aux jambes des bracelets de perles de verre bleu. Assises sur leurs talons, immobiles, la tête appuyée sur le revers de leur main ou sur le genou, elles nous regardaient d'un œil aussi doux et aussi triste que l'œil de la chèvre ou de l'agneau que la paysanne tient par la corde et marchande à la foire de nos villages; quelquefois l'une disait un mot à l'autre, et elles souriaient. Il y en avait une qui tenait un petit enfant dans ses bras et qui pleurait, parce que le marchand voulait le vendre sans elle à un revendeur d'enfants. Il y avait, non loin de ce groupe, sept ou huit petits nègres de l'âge de huit à douze ans assez bien vêtus, avec l'apparence de la santé et du bien-être; ils jouaient ensemble à un jeu de l'Orient dont les instruments sont de petits cailloux que l'on combine de

différentes manières dans de petits trous qu'on fait dans le sable : pendant ce temps-là, les marchands et revendeurs circulaient autour d'eux, prenaient tantôt l'un, tantôt l'autre, par le bras, l'examinaient avec attention de la tête aux pieds, le palpaient, lui faisaient montrer ses dents, pour juger de son âge et de sa santé; puis l'enfant, un moment distrait de ses jeux, y retournait avec empressement. Je passai ensuite sous les portiques couverts, remplis d'une foule d'esclaves et d'acheteurs. Les Turcs qui font ce commerce se promenaient, superbement vêtus de pelisses fourrées, une longue pipe à la main, parmi les groupes, le visage inquiet et préoccupé, et épiant d'un œil jaloux le moindre regard jeté dans l'intérieur de leurs magasins d'hommes et de femmes; mais, nous prenant pour des Arabes ou des Égyptiens, ils n'osèrent cependant nous interdire l'accès d'aucune chambre. Des marchands ambulants de petits gâteaux et de fruits secs parcouraient la galerie, vendant aux esclaves quelque nourriture. Je glissai plusieurs piastres dans la main de l'un d'eux pour qu'il distribuât sa corbeille à un groupe de petits enfants nègres, qui dévorèrent ces pâtisseries.

Je remarquai là une pauvre négresse de dix-huit ou vingt ans, remarquablement belle, mais d'une beauté dure et chagrine. Elle était assise sur un banc de la galerie, le visage découvert et richement vêtue, au milieu d'une douzaine d'autres négresses en haillons exposées en vente à très-bas prix; elle tenait sur

ses genoux un superbe petit garçon de trois ou quatre ans, magnifiquement habillé aussi. Cet enfant, qui était mulâtre, avait les traits les plus nobles, la bouche la plus gracieuse et les yeux les plus intelligents et les plus fiers qu'il soit possible de se figurer. Je jouai avec lui, et je lui donnai des gâteaux et des dragées que j'achetai d'une échoppe voisine; mais sa mère lui arrachant des mains ce que je lui avais donné, le rejeta avec colère et fierté sur le pavé. Elle tenait le visage baissé et pleurait; je crus que c'était par crainte d'être vendue séparément de son fils, et, touché de son infortune, je priai M. Morlach, mon obligeant conducteur, de l'acheter avec l'enfant pour mon compte. Je les aurais emmenés ensemble, et j'aurais élevé le bel enfant en le laissant auprès de la mère. Nous nous adressâmes à un courtier de la connaissance de M. Morlach, qui entra en pourparler avec le propriétaire de la belle esclave et de l'enfant. Le propriétaire fit d'abord semblant de vouloir effectivement la vendre, et la pauvre femme se mit à sangloter plus fort, et le petit garçon se prit à pleurer aussi en passant ses bras autour du cou de sa mère. Mais ce marché n'était qu'un jeu de la part du marchand; et quand il vit que nous donnions tout de suite le prix élevé qu'il avait mis à ce couple, il prit le courtier à l'écart, et lui avoua que l'esclave n'était pas à vendre; qu'elle était l'esclave d'un riche Turc dont cet enfant était fils; qu'elle était d'une humeur trop fière et trop indomptable dans le harem, et que,

pour la corriger et l'humilier, son maître l'avait envoyée au bazar comme pour s'en défaire, mais avec l'ordre secret de ne pas la vendre. Cette correction a souvent lieu; et quand un Turc est mécontent, sa menace la plus ordinaire est d'envoyer au bazar. Nous passâmes donc. Nous suivîmes un grand nombre de chambres contenant chacune quatre ou cinq femmes presque toutes noires et laides, mais avec les apparences de la santé. La plupart semblaient indifférentes à leur situation, et même sollicitaient les acheteurs; elles causaient, riaient entre elles, et faisaient elles-mêmes des observations critiques sur la figure de ceux qui les marchandaient. Une ou deux pleuraient et se cachaient dans le fond de la chambre, et ne revenaient qu'en résistant se placer en évidence sur l'estrade où elles étaient assises. Nous en vîmes emmener plusieurs qui s'en allaient gaiement avec le Turc qui venait de les acheter, prenant leur petit paquet plié dans un mouchoir, et recouvrant leurs visages de leurs voiles blancs. Nous fûmes témoins de deux ou trois actes de miséricorde que la charité chrétienne envierait à celle des bons musulmans. Des Turcs vinrent acheter de vieilles esclaves rejetées de la maison de leurs maîtres pour leur vieillesse et leurs infirmités, et les emmenèrent. Nous demandâmes à quoi ces pauvres femmes pouvaient leur être utiles? « A plaire à Dieu, » nous répondit le courtier. Et M. Morlach m'apprit que plusieurs musulmans envoyaient ainsi dans les marchés acheter de

pauvres esclaves infirmes des deux sexes, pour les nourrir par charité dans leurs maisons. L'esprit de Dieu n'abandonne jamais tout à fait les hommes.

Les dernières chambres que nous visitâmes étaient à demi fermées, et on nous disputa quelque temps l'entrée; il n'y avait qu'une seule esclave dans chacune, sous la garde d'une femme. C'étaient de jeunes et belles Circassiennes nouvellement arrivées de leur pays. Elles étaient vêtues de blanc, et avec une élégance et une coquetterie remarquables. Leurs beaux traits ne témoignaient ni chagrin ni étonnement, mais une dédaigneuse indifférence. Ces belles esclaves blanches de Géorgie ou de Circassie sont devenues extrêmement rares, depuis que les Grecques ne peuplent plus les sérails, et que la Russie a interdit le commerce des femmes. Cependant les familles géorgiennes élèvent toujours leurs filles pour ce honteux commerce, et des courtiers de contrebande parviennent à en emmener de temps en temps des cargaisons. Le prix de ces belles créatures va jusqu'à douze ou vingt mille piastres (de trois à cinq mille francs), tandis que les esclaves noires d'une beauté ordinaire ne se vendent que cinq ou six cents francs, et les plus belles mille à douze cents. En Arabie et en Syrie, on en aurait pour cinq à six cents piastres (de cent cinquante à deux cents francs). Une de ces Géorgiennes était d'une beauté accomplie : les traits délicats et sensibles, l'œil doux et pensif, la peau d'une blancheur et d'un éclat admirables. Mais la physionomie des

femmes de ce pays est loin du charme et de la pureté de celles des Arabes : on sent le Nord dans ces figures. Elle fut vendue sous nos yeux pour le harem du jeune pacha de Constantinople. Nous sortîmes le cœur flétri et les yeux humides de cette scène, qui se renouvelle tous les jours et à toutes les heures dans les villes de l'Orient, et nous revînmes pensifs au bazar de Stamboul. Voilà ce que c'est que les législations immobiles! Elles consacrent les barbaries séculaires, et donnent le droit d'antiquité et de légitimité à tous les crimes. Les fanatiques du passé sont aussi coupables et aussi funestes à l'humanité que les fanatiques de l'avenir. Les uns immolent l'homme à leurs ignorances et à leurs souvenirs; les autres à leurs espérances et à leur précipitation. Si l'homme faisait, pensait, croyait ce que faisaient et croyaient ses pères, le genre humain tout entier en serait au fétichisme et à l'esclavage. La raison est le soleil de l'humanité : c'est l'infaillible et perpétuelle révélation des lois divines, applicable aux sociétés. Il faut marcher pour la suivre, sous peine de demeurer dans le mal et dans les ténèbres; mais il ne faut pas la devancer, sous peine de tomber dans des précipices. Comprendre le passé sans le regretter; tolérer le présent en l'améliorant; espérer l'avenir en le préparant : voilà la loi des hommes sages et des institutions bienfaisantes. Le péché contre l'Esprit-Saint, c'est ce combat de certains hommes contre l'amélioration des choses; c'est cet effort égoïste et stupide pour rappeler tou-

jours en arrière le monde moral et social, que Dieu et la nature poussent toujours en avant : le passé est le sépulcre de l'humanité écroulée; il faut le respecter, mais il ne faut pas s'y enfermer et vouloir y vivre.

Les grands bazars de différentes marchandises, et celui des épiceries surtout, sont de longues et larges galeries voûtées, bordées de trottoirs et de boutiques pleines de toutes sortes d'objets de commerce. Armures, harnachement de chevaux, bijouterie, comestibles, maroquinerie, châles des Indes et de Perse; étoffes de l'Europe, tapis de Damas et de Caramanie, essences et parfums de Constantinople, narghilés et pipes de toutes formes et de toute magnificence; ambre et corail taillés à l'usage des Orientaux pour fumer le toumbac; étalage de tabac haché ou plié comme des rames de papier jaune; boutiques de pâtisseries appétissantes par leur forme et leur variété; beaux magasins de confiseurs, avec l'innombrable variété de leurs dragées, de leurs fruits confits, de leurs sucreries de tout genre; drogueries d'où s'exhale un parfum qui embaume tous les bazars; manteaux arabes tissés d'or et de poil de chèvre; voiles de femmes brodés de paillettes d'argent et d'or : au milieu de tout cela une foule immense et sans cesse renouvelée de Turcs à pied, la pipe à la bouche ou à la main, suivis d'esclaves, de femmes voilées, accompagnées de négresses portant de beaux enfants; de pachas à cheval, traversant au petit pas cette foule pressée et silencieuse, et de

voitures turques, fermées de leur treillis doré, conduites au pas par des cochers à longues barbes blanches, et pleines de femmes qui s'arrêtent de temps en temps pour marchander aux portes des bijoutiers : voilà le coup d'œil de tous ces bazars. Il y en aurait plusieurs lieues de longueur, s'ils étaient réunis en une seule galerie. Ces bazars, où l'on est obligé de se coudoyer sans cesse, et où les Juifs étalent et vendent les vêtements des pestiférés, sont les véhicules les plus actifs de la contagion. La peste vient d'éclater ces jours-ci à Péra par cinq ou six accidents mortels, et nous passâmes avec inquiétude dans cette foule qu'elle peut décimer demain.

18 juin.

Jours passés dans notre solitude de Buyukdéré, avec le Bosphore et la mer Noire sous nos yeux; étude, lecture. Le soir, courses en caïques à Constantinople, à Belgrade et dans ses forêts incomparables; à la côte d'Asie, à l'embouchure de l'Euxin, à la vallée des Roses, située derrière les montagnes de Buyukdéré. J'y vais souvent. Cette délicieuse vallée est arrosée d'une source où les Turcs viennent s'enivrer d'eau, de fraîcheur, de l'odeur des roses, et des chants du bulbul ou rossignol; sur la fontaine cinq arbres immenses; un café en feuillage sous leur ombre : au delà, la vallée rétrécie conduit à une

pente de la montagne où deux petits lacs artificiels, recueillis de l'eau qui tombe d'une source, dorment sous les vastes voûtes des platanes. Les Arméniennes viennent le soir avec leurs familles s'asseoir sur leurs bords et prendre leur souper. Groupes ravissants autour des troncs d'arbres; jeunes filles qui dansent ensemble; plaisirs décents et silencieux des Orientaux. On voit que la pensée intime jouit en elle-même. Ils sentent la nature mieux que nous. Nulle part l'arbre et la source n'ont de plus sincères adorateurs. Il y a sympathie profonde entre leurs âmes et les beautés de la terre, de la mer et du ciel. Quand je reviens le soir de Constantinople en caïque, et que je longe les bords de la côte d'Europe au clair de la lune, il y a une chaîne, d'une lieue, de femmes et de jeunes filles et d'enfants, assises en silence, par groupes, sur les bords du quai de granit, ou sur les parapets des terrasses des jardins : elles passent là des heures délicieuses à contempler la mer, les bois, la lune, à respirer le calme de la nuit. Notre peuple ne sent plus rien de ces voluptés naturelles : il a usé ses sensations; il lui faut des plaisirs factices, et il n'y a que des vices pour l'émouvoir. Ceux chez qui la nature parle encore assez haut pour être comprise et adorée sont les rêveurs et les poëtes : misérables à qui la voix de Dieu dans ses œuvres, la nature, l'amour, et la contemplation silencieuse, suffisent.

Je retrouve à Buyukdéré et à Thérapia plusieurs personnes de ma connaissance; parmi les Russes et

les diplomates, le comte Orloff, M. de Boutenieff, ambassadeur de Russie à Constantinople, homme charmant et moral, philosophe et homme d'État. Le baron de Sturmer, internonce d'Autriche, me comble de bontés. Nouvelles politiques de l'Europe. C'est ici le point important maintenant. Les Russes, campés en Asie et à l'ancre sous nos fenêtres, se retireront-ils? Pour moi, je n'en doute pas. On n'est pas pressé de saisir une proie qui ne peut échapper. Le comte Orloff me faisait lire hier une lettre admirable que l'empereur Nicolas lui écrit. Voici le sens : « Mon cher Orloff, quand la Providence a placé un homme à la tête de quarante millions d'hommes, c'est pour qu'il donne de plus haut au monde l'exemple de la probité et de la fidélité à sa parole. Je suis cet homme. Je veux être digne de la mission que j'ai reçue de Dieu. Aussitôt les difficultés aplanies entre Ibrahim et le Grand Seigneur, n'attendez pas un jour; ramenez ma flotte et mon armée. »

Voilà un noble langage, une situation bien saisie, une générosité féconde. Constantinople ne s'envolera pas, et la nécessité y ramènera les Russes, que leur probité politique en éloigne un moment.

20 juin.

J'ai connu ici un homme aimable et distingué, un de ces hommes plus forts que leur mauvaise fortune,

et qui se servent du flot qui devait les noyer pour aborder au rivage. M. Calosso, officier piémontais, compromis, comme beaucoup de ses camarades, dans la velléité de révolution militaire du Piémont en 1820, proscrit comme les autres, sans asile et sans sympathie nulle part, est venu en Turquie. Il s'est présenté au sultan pour former sa cavalerie; il est devenu son favori et son inspirateur militaire. Probe, habile et réservé, il a modéré lui-même une faveur périlleuse qui pouvait le mettre trop en vue de l'envie. Sa modestie et sa cordialité ont plu aux pachas de sa cour et aux ministres du divan. Il s'est fait des amis partout, et a su les conserver par le mérite qui les lui avait acquis. Le sultan l'a élevé en dignité, sans lui demander d'abjurer sa nationalité ni son culte. Il est maintenant pour tous les Turcs Rustem-Bey, et pour les Francs, un Franc obligeant et aimable. Il m'a recherché ici, et offert tout ce que sa familiarité au divan et au sérail pouvait lui procurer pour moi : accès partout, amitié de quelques principaux officiers de la cour, facilités pour tout voir et tout connaître, qu'aucun voyageur chrétien n'a jamais pu obtenir, pas même les ambassadeurs. J'ai préparé avec son assistance une visite complète du sérail, où personne n'a pénétré depuis lady Worthley Montagu. Nous essayerons demain de parcourir ensemble ce mystérieux séjour, qu'il ne connaît pas lui-même, mais où il a des intelligences dans les premiers officiers du palais.

Nous commençâmes par rendre visite à Namuk-Pacha, un des jeunes favoris du Grand Seigneur, qui m'avait invité à un déjeuner à sa caserne de Scutari, et qui avait mis ses chevaux à ma disposition pour visiter les montagnes d'Asie. Namuk-Pacha était ce jour-là de service au palais du sultan, à Beglierbeg, sur les rives du Bosphore. Nous allâmes y débarquer. Grâce au grade et à la faveur de Rustem-Bey, on nous laissa franchir les portes et examiner les alentours de la demeure du Grand Seigneur. Le sultan se disposait à se rendre à une petite mosquée d'un village d'Europe, de l'autre côté du Bosphore, en face de Beglierbeg. Ses caïques, superbement équipés, étaient amarrés le long du quai qui borde le palais, et ses chevaux arabes de toute beauté étaient tenus prêts dans les cours par des saïs, pour que le sultan les montât en traversant ses jardins. Nous entrâmes dans une aile du palais, séparée du corps de logis principal, et où se tiennent les pachas, les officiers de service et l'état-major du palais. Nous traversâmes de vastes salles où circulaient une foule de militaires, d'employés et d'esclaves. Tout était en mouvement, comme dans un ministère ou dans un palais d'Europe un jour de cérémonie. L'intérieur de ce palais n'était pas magnifiquement meublé : des divans et des tapis, des murs peints à fresque et des lustres de cristal étaient toute sa décoration. Les costumes orientaux, le turban, la pelisse, le pantalon large, la ceinture, le cafetan d'or, abandonnés par

les Turcs pour un misérable costume européen, mal coupé et ridiculement porté, a changé l'aspect grave et solennel de ce peuple en une pauvre parodie des Francs. L'étoile de diamants qui brille sur la poitrine des pachas et des vizirs est la seule décoration qui les distingue et qui rappelle leur ancienne magnificence. On nous conduisit, à travers plusieurs salons encombrés de monde, jusqu'à un petit salon qui donne sur les jardins extérieurs du palais du Grand Seigneur. Là, Namuk-Pacha vint nous joindre, s'assit avec nous, nous fit apporter la pipe et les sorbets, et nous présenta plusieurs des jeunes pachas qui possèdent avec lui la faveur du maître. Des colonels du nisam, ou des troupes régulières de la garde, vinrent se joindre à nous et prendre part à la conversation. Namuk-Pacha, récemment de retour de son ambassade à Pétersbourg, parlait français avec goût et facilité; ses manières, étudiées des Russes, étaient celles d'un élégant diplomate européen; il me parut spirituel et fin. Kalil-Pacha, alors capitan-pacha, et qui depuis a épousé la fille du sultan, parle également très-bien français. Achmet-Pacha est aussi un jeune élégant osmanli, qui a toutes les formes d'un Européen. Rien dans ce palais ne rappelait une cour asiatique, excepté les esclaves noirs, les eunuques, les fenêtres grillées des harems, les beaux ombrages et les eaux bleues du Bosphore, sur lesquelles tombaient nos regards quand ils s'égaraient sur les jardins. Nous parlâmes avec discrétion, mais

avec franchise, de l'état des négociations entre l'Égypte, l'Europe et la Turquie; des progrès faits et à faire par les Turcs dans la tactique, dans la législation et dans la politique des diverses puissances, relativement à la Turquie. Rien n'eût annoncé dans nos entretiens que nous causions de ce qu'on appelle des barbares avec des barbares, et que l'oreille du Grand Seigneur lui-même, de cette ombre d'Allah, pouvait être frappée par le murmure de notre conversation. Elle n'eût été ni moins intime, ni moins profonde, ni moins élégamment soutenue, dans un salon de Londres ou de Vienne. Ces jeunes hommes, avides de lumières et de progrès, parlaient de leur situation et d'eux-mêmes avec une noble et touchante modestie. L'heure de la prière approchant, nous prîmes congé de nos hôtes; nous ajournâmes à un autre moment la demande de notre présentation directe au sultan. Namuk-Pacha nous confia à un colonel de la garde impériale, qu'il chargea de nous diriger, et de nous introduire dans l'avant-cour de la mosquée où le sultan allait se rendre. Nous franchîmes le Bosphore; nous fûmes placés à la porte même de la petite mosquée, sur les degrés qui y conduisent. Peu de minutes après, nous entendîmes retentir les coups de canon de la flotte et des forts, qui annoncent tous les vendredis à la capitale que le sultan se rend à la mosquée; et nous vîmes les deux caïques impériaux se détacher de la côte d'Asie, et traverser le Bosphore comme une

flèche. Aucun luxe de chevaux et de voitures ne peut approcher du luxe oriental de ces caïques dorés, dont les proues s'élancent, comme des aigles d'or, à vingt pieds en avant du corps du caïque, dont les vingt-quatre rameurs, relevant et abaissant simultanément leurs longs avirons, imitent le battement de deux vastes ailes, et soulèvent chaque fois un voile d'écume qui enveloppe les flancs du caïque; et enfin de ce pavillon de soie, d'or et de plumes, dont les rideaux repliés laissent voir le Grand Seigneur assis sur un trône de cachemire, avec ses pachas et ses amiraux à ses pieds. En touchant au bord, il s'élança légèrement, appuyant ses mains sur l'épaule d'Achmet et de Namuk-Pacha. La musique de sa garde, rangée vis-à-vis de nous sur la place de la mosquée, éclata en fanfares; et il s'avança rapidement entre deux lignes d'officiers et de spectateurs. Le sultan Mahmoud est un homme de quarante-cinq ans, d'une taille moyenne, d'une tournure élégante et noble; son œil est bleu et doux, son teint coloré et brun, sa bouche gracieuse et intelligente; sa barbe, noire et brillante comme le jais, descend à flots épais sur sa poitrine : c'est le seul reste du costume national qu'il ait conservé; on le prendrait, du reste, au chapeau près, pour un Européen. Il portait des pantalons et des bottes, une redingote brune avec un collet brodé de diamants, un petit bonnet de laine rouge, surmonté d'un gland de pierres précieuses. Sa démarche était saccadée,

et son regard inquiet; quelque chose l'avait choqué, ou le préoccupait fortement : il parlait avec énergie et trouble aux pachas qui l'accompagnaient; il ralentit son pas quand il fut près de nous sur les degrés de la porte, nous jeta un coup d'œil bienveillant, inclina légèrement la tête, commanda du geste à Namuk-Pacha de prendre le placet qu'une femme turque voilée lui tendait, et entra dans la mosquée. Il n'y resta que vingt minutes. La musique militaire joua pendant tout ce temps des morceaux d'opéra de Mozart et de Rossini. Il ressortit ensuite avec le visage plus ouvert et plus serein, salua à droite et à gauche, marcha lentement vers la mer, et s'élança, en riant, dans sa barque. En un clin d'œil nous le vîmes toucher à la côte d'Asie, et rentrer dans ses jardins de Beglierbeg. Il est impossible de n'être pas frappé de la physionomie de Mahmoud, et de ne pas faire des vœux secrets pour un prince dont les traits révèlent une mâle énergie et une profonde sensibilité. Mais, hélas! ces vœux retombent sur le cœur, quand on pense au sombre avenir qui l'attend. S'il était un véritable grand homme, il changerait sa destinée, et vaincrait la fatalité qui l'enveloppe. Il est temps encore : tant qu'un peuple n'est pas mort, il y a en lui, il y a dans sa religion et dans sa nationalité, un principe d'énergie et de résurrection qu'un génie habile et fort peut féconder, remuer, régénérer, et conduire à une glorieuse transformation; mais Mahmoud n'est un grand homme que par le cœur. — Intrépide pour

combattre et mourir, le ressort de sa volonté faiblit quand il faut agir et régner. Quel que soit son sort, l'histoire le plaindra et l'honorera. Il a tenté de grandes choses; il a compris que son peuple était mort, s'il ne le transformait pas; il a porté la cognée aux branches mortes de l'arbre : il ne sait pas donner la séve et la vie à ce qui reste debout de ce tronc sain et vigoureux. Est-ce sa faute? Je le pense. Ce qui restait à faire n'était rien, comparé à la destruction des janissaires.

21 juin 1833.

A onze heures nous abordâmes à l'échelle du vieux sérail, et nous entrâmes dans les rues qui l'enveloppent. Je visitai en passant le divan de la Porte, vaste palais où se tient le grand vizir et où se discute la politique de l'empire : cela n'a rien de remarquable que l'impression des scènes dont ce lieu fut le théâtre; rien dans le caractère de l'édifice ne rappelle tant de drames sanglants. C'est un grand palais de bois peint, avec un escalier extérieur, convert d'un avant-toit découpé en festons à la manière des Indes ou de la Chine. Les salles sont nues, et recouvertes de nattes. Nous descendîmes de là dans la place où la redoutable porte du sérail s'ouvrit si souvent pour vomir les têtes sanglantes des vizirs ou même des sultans. Nous franchîmes cette

porte sans obstacle. Le public entre dans la première cour du sérail. Cette vaste cour, plantée de groupes de beaux arbres, descend sur la gauche vers un magnifique hôtel des monnaies, bâtiment moderne, sans aucun caractère oriental. Les Arméniens, directeurs de la monnaie, nous reçurent, et nous ouvrirent les cassettes où les bijoux qu'ils font fabriquer pour le sérail étaient renfermés. Pluie de perles et de diamants, richesses pauvres, qui ruinent un empire! Dès qu'un État se civilise, ces représentations idéales de la richesse s'échangent contre la richesse réelle et productive, la terre et le crédit. J'y reste peu : nous entrons dans la dernière cour du sérail, inaccessible à tout le monde, excepté aux employés du sérail et aux ambassadeurs, les jours de leur réception : elle est bordée de plusieurs ailes de palais, de kiosques, séparés les uns des autres; logements des eunuques, des gardes, des esclaves; les fontaines et les arbres y répandent la fraîcheur et l'ombre. Arrivés à la troisième porte, les soldats de garde sous la voûte refusèrent obstinément de nous laisser entrer. En vain Rustem-Bey se fit reconnaître de l'officier turc qui commandait : il lui opposa sa cousigne, et lui dit qu'il compromettrait sa tête, s'il me laissait pénétrer. Nous rebroussions chemin tristement, lorsque nous fûmes abordés par le kesnedar ou grand trésorier, qui revenait de la monnaie, et rentrait dans l'intérieur du sérail, où il est logé. Ami de Rustem-Bey, il l'aborda, et, s'étant informé de la cause de notre

embarras, il nous dit de le suivre, et nous introduisit sans aucune difficulté dans la cour des Icoglans. Cette cour, moins vaste que les premières, est formée par plusieurs petits palais en forme de kiosques, avec des toits très-bas, qui débordent de sept ou huit pieds au delà des murs, et sont supportés par de petites colonnes ou de petits piliers moresques, de bois peint. Les colonnes, les piliers, les murs et les toits, sont aussi de bois sculpté et peint de couleurs variées. Les cours et jardins, formés par les vides que laissent entre eux les kiosques, irrégulièrement disséminés dans l'espace, sont plantés irrégulièrement aussi d'arbres de toute beauté et de toute vieillesse : leurs branches retombent sur les édifices, et enveloppent les toits et les terrasses. L'aile droite de ces bâtiments est formée par les cuisines, immenses corps de logis dont les nombreuses cheminées et les murs extérieurs, noircis par la fumée, annoncent la destination. On aura une idée de la grandeur de cet édifice, quand on saura que le sultan nourrit toutes les personnes attachées à la cour et au palais, et que ce nombre de commensaux s'élève au moins à dix mille par jour. Un peu en avant du corps de logis des cuisines, est un charmant petit palais, entouré d'une galerie ou portique au rez-de-chaussée : c'est celui des pages ou icoglans du sérail : c'est là que le Grand Seigneur fait élever et instruire les fils des familles de sa cour, ou de jeunes esclaves destinés aux emplois du sérail ou de l'em-

pire. Ce palais, qui a servi jadis de demeure aux sultans eux-mêmes, est décoré au dehors et au dedans avec une profusion de ciselures, de sculptures et de moulures dorées qui n'en exclut pas le bon goût. Les plafonds sont aussi riches que ceux des plus beaux palais de France ou d'Italie; les planchers sont en mosaïques. Il est divisé en plusieurs salles, à peu près d'égale grandeur : ces salles sont obstruées à droite et à gauche par des niches et des stalles en bois sculpté, à peu près semblables aux stalles du plus beau travail, dans les chœurs de nos anciennes cathédrales. Chacune d'elles forme la chambre d'un icoglan : il y a au fond une estrade, où il replie ses coussins et ses tapis, et où ses vêtements sont suspendus ou serrés dans son coffre de bois doré : au-dessus de ces stalles règne une espèce de tribune également avancée, divisée, ornée et décorée, qui renferme autant de stalles que la salle inférieure. Le tout est éclairé par des coupoles ou par de petites fenêtres au sommet de l'édifice. Les jeunes icoglans, qui étaient tous d'anciens élèves de Rustem-Bey, le reçurent avec une joie et des démonstrations d'attachement touchantes. Un père, longtemps attendu, ne serait pas plus tendrement accueilli. L'excellent cœur de ces enfants le toucha jusqu'aux larmes; j'étais ému moi-même de ces marques si spontanées et si franches d'affection et de reconnaissance : ils lui prenaient les mains, ils baisaient les pans de sa redingote.

« Rustem-Bey ! Rustem-Bey ! » s'écriaient-ils les uns aux autres; et tous accouraient au-devant de leur ami, palpitant et rougissant d'émotion et de plaisir. Il ne pouvait se débarrasser de leurs caresses : ils lui disaient des paroles charmantes : « Rustem-Bey, pourquoi nous abandonnez-vous depuis si longtemps? Vous étiez notre père, nous languissons sans vous. Tout ce que nous savons, c'est à vous que nous le devons. Allah et le sultan vous ont envoyé pour faire de nous des hommes; nous n'étions que des esclaves, des fils d'esclaves. Le nom des Osmanlis était une injure, une moquerie en Europe; maintenant nous saurons le défendre et l'honorer. Mais dites au sultan qu'il vous renvoie vers nous; nous n'étudions plus, nous séchons d'ennui et de tristesse. » Cinq ou six de ces jeunes gens, de figure douce, franche, intelligente, admirable, nous prirent par la main, et nous conduisirent partout. Ils nous ramenèrent ensuite dans leur salon de récréation : c'est un kiosque entouré de fontaines ruisselantes qui s'échappent des murs dans des coupes de marbre : des divans règnent tout autour; un escalier, caché dans l'épaisseur des murs, conduit aux offices, où de nombreux esclaves, aux ordres des icoglans, tiennent sans cesse le feu pour les pipes, le café, les sorbets, l'eau et la glace, prêts pour eux. Il y a toutes sortes de jeux dans ce salon; plusieurs jouaient aux échecs. Ils nous firent servir des sorbets et des glaces; et, couchés sur le divan,

nous causâmes longtemps de leurs études et de leurs progrès, de la politique de l'Europe, de la destinée de l'empire : ils en parlaient à merveille; ils frémissaient d'indignation de leur état actuel, et faisaient des vœux pour le succès du sultan dans ses entreprises d'innovations. Je n'ai jamais vu une ardeur plus vive pour la régénération d'un pays, que celle qui enflammait les yeux et les paroles de ces jeunes gens. Les jeunes Italiens à qui on parle d'indépendance et de lumières ne palpitent pas de plus d'élan. Leurs figures rayonnaient pendant que nous leur parlions. Les plus âgés pouvaient avoir de vingt à vingt-deux ans; les plus jeunes, de douze à treize. Excepté à l'hospice militaire des orphelins de la marine, à Greenwich, je n'ai jamais vu de plus admirables figures que celles de quelques-uns de ces enfants. Ils ne voulaient plus nous laisser partir, et nous accompagnèrent jusqu'où il leur est permis d'aller, dans tous les jardins, cours et kiosques d'alentour. Un ou deux avaient les yeux mouillés en quittant Rustem-Bey. Le kesuedar était allé, pendant ce temps-là, donner ordre aux eunuques et gardiens des jardins et des palais de nous laisser circuler, et de nous introduire partout où nous le désirerions. Au fond de la cour, un peu plus loin que le palais des icoglans, un large palais nous fermait la vue et le passage, c'est celui qu'habitent les sultans eux-mêmes : il est entouré, comme les kiosques et les palais que nous venions de visiter, d'une

galerie formée par une prolongation des toits. Sur cette galerie ouvrent les portes et les fenêtres sans nombre des appartements. Le palais n'a qu'un rez-de-chaussée. Nous entrâmes dans les grandes salles qui servent de vestibule et donnent accès aux différentes pièces. Ce vestibule est régulier; c'est un labyrinthe formé par les piliers qui supportent les toits et les plafonds, et donnent naissance à de vastes corridors circulaires pour le service des appartements. Les piliers, les plafonds, les murs, tout est de bois peint et sculpté en ornements moresques. Les portes des chambres impériales étaient ouvertes; nous en vîmes un grand nombre, toutes à peu près semblables pour la disposition et la décoration des plafonds moulés et dorés. Des coupoles de bois ou de marbre, percées de découpures arabesques, d'où le jour glisse doux et voilé sur les murs; des divans larges et bas autour de ces murs; aucuns meubles, aucuns siéges, que les tapis, les nattes et les coussins; des fenêtres qui prennent naissance à un demi-pied du plancher, et qui donnent sur les cours, les galeries, les terrasses et les jardins, voilà tout. Du côté du palais opposé à celui par lequel nous étions entrés règne une plate-forme en terrasse, bâtie en pierre et pavée en dalles de marbre. Un beau kiosque, où le sultan s'assied quand il reçoit les ambassadeurs, est séparé du palais de quelques toises, et élevé de quelques pieds sur cette plate-forme; il ressemble à une petite cha-

pelle moresque. Un divan le remplit; des fenêtres circulaires l'entourent : la vue de Constantinople, du port, de la mer de Marmara et du Bosphore y est libre et admirable. Des fontaines de marbre coulent et jaillissent en jets d'eau sur la galerie ouverte entre ce kiosque et le palais. C'est une promenade délicieuse. Les branches des arbustes et des rosiers des petits jardins qui couvrent les petites terrasses inférieures viennent ramper sur les balustrades et les taillis, et embaumer le palais. Quelques tableaux en marbre et en bois sont suspendus aux murailles : ce sont des vues de la Mecque et de Médine. Je les examinai curieusement. Ces vues sont comme des plans sans perspective : elles sont parfaitement conformes à ce qu'Ali-Bey rapporte de la Mecque, de la Kaaba, et de la disposition de ces divers monuments sacrés de la ville sainte. Elles prouvent que ce voyageur est allé réellement les visiter. Ce qu'il dit de la galerie circulaire qui entoure l'aire des différentes mosquées est attesté par ces peintures. On y voit ce portique, qui rappelle celui de Saint-Pierre de Rome.

En suivant la plate-forme du palais à gauche, on arrive, par un étroit balcon supporté par de hautes terrasses, au harem ou palais des sultanes. Il était fermé; il n'y restait qu'un petit nombre d'odalisques. Nous n'approchâmes pas plus près de ce séjour interdit à l'œil. Nous vîmes seulement les fenêtres grillées et les délicieux balcons, entourés aussi de treillis et de persiennes entrelacées de fleurs, où les femmes



passent leurs jours à contempler les jardins, la ville et la mer. Nous plongions de l'œil sur une multitude de parterres entourés de murs de marbre, arrosés de jets d'eau, et plantés, avec soin et symétrie, de toutes sortes de fleurs et d'arbustes embaumés. Ces jardins, auxquels on descend par des escaliers, et qui communiquent de l'un à l'autre, ont quelquefois aussi d'élégants kiosques; c'est là que les femmes et les enfants du harem se promènent et jouissent de la nature.

Nous étions arrivés à la pente du sérail, qui commence à redescendre de là vers le port et vers la mer de Marmara. C'est le sol le plus élevé de ce site unique dans le monde, et d'où le regard possède toutes les collines et toutes les mers de Constantinople. Nous nous arrêtâmes longtemps pour en jouir. C'est l'inverse de la vue que j'ai décrite du haut du belvédère de Péra. Pendant que nous étions sur cette terrasse du palais, l'heure du repas sonna, et nous vîmes passer un grand nombre d'esclaves, portant sur leurs têtes de grands plateaux d'étain qui contenaient les dîners des officiers, des employés, des eunuques et des femmes du sérail. Nous assistâmes à plusieurs de ces dîners. Ils se composaient de pilaus, de volailles, de koubés, petites boulettes de riz et de viandes hachées, rôties dans une feuille de vigne; de galettes de pain semblables à des oublies, et d'un vase d'eau. Partout où l'esclave rencontrait son maître, là se déposait le dîner, tantôt dans le

coin d'une salle du palais, tantôt sur la terrasse, à l'ombre du toit; tantôt dans les jardins, sous un arbre, auprès d'un jet d'eau.

Le kesnedar vint nous chercher, et nous conduisit dans le kiosque où il loge, en face du trésor du sérail. Ce trésor, où sont enfouies tant de richesses incalculables depuis la création de l'empire, est un grand bâtiment en pierre, précédé d'un portique couvert. Le bâtiment est très-peu élevé au-dessus de terre; les portes sont basses et les chambres souterraines. De grands coffres de bois peints en rouge contiennent les monnaies d'or et d'argent. On en tire un certain nombre chaque semaine pour le service de l'empire. Il y en avait plusieurs sous le portique. Nous ne demandâmes point à y entrer; mais on dit qu'indépendamment des espèces d'or et d'argent, ce kesné renferme des monceaux de perles et de diamants. Cela est vraisemblable, d'après l'usage des sultans d'y déposer toujours, et de n'en tirer qu'aux dernières extrémités de l'État. Mais comme ces valeurs en pierres précieuses ne sont que conventionnelles, si le Grand Seigneur voulait en faire usage en les vendant, il en diminuerait le prix par la profusion qu'il répandrait dans le commerce; et cette ressource, qui semble immense pour ses finances, n'en est peut-être pas une.

Le kesnedar, homme ouvert, gai et spirituel, m'introduisit dans l'appartement qu'il occupe. J'y trouvai, pour la première fois en Turquie, un peu de

luxe d'ameublement et des commodités d'Europe : les divans étaient hauts, et couverts de coussins de soie ; il y avait des tables, des rayons de bois autour de la chambre ; sur ces rayons, des registres, des livres, des cartes de géographie et un globe terrestre. On nous apporta des confitures et des sorbets. Nous causâmes des arts, des sciences de l'Europe comparés à l'état des connaissances humaines dans l'empire ottoman. Le kesnedar me parut aussi instruit et aussi libre de préjugés qu'un Européen. Il comprenait tout ; il désirait le succès de Mahmoud dans ses tentatives d'améliorations ; mais vieux, et ayant passé sa vie dans les emplois de confiance du sérail sous quatre sultans, il semblait espérer peu, et se résigner philosophiquement à l'avenir. Il menait une vie paisible et solitaire dans le fond de ce sérail abandonné. Il m'interrogea longuement sur toutes choses : philosophie, religion, poésie, croyances populaires de l'Europe, régime des divers États, soit monarchies, soit républiques ; politique, tactique ; tout fut passé en revue par lui, avec une rectitude d'esprit, un à-propos et un bon sens de réflexions qui me montrèrent assez que j'avais affaire à un des hommes les plus distingués de l'empire. — Il m'apporta une sphère et son globe terrestre, et voulut que je lui expliquasse les mouvements des astres et les divisions de la terre. Il prit note de tout, et parut enchanté. Il me supplia d'accepter à souper chez lui, et d'y passer la nuit. Nous eûmes beaucoup de peine à résister à ses ins-

tances, et nous ne pûmes les vaincre qu'en lui disant que ma femme et mes amis, qui me savaient au sérail, seraient dans une mortelle inquiétude s'ils ne me voyaient pas reparaître. « Vous êtes en effet, me dit-il, le premier Franc qui y soit jamais entré, et c'est une raison pour que vous y soyez traité en ami. Le sultan est grand, et Allah est pour tous! » Il nous accompagna jusqu'aux escaliers intérieurs qui descendent, de la plate-forme du palais du sultan, dans le dédale de petits jardins du harem, dont j'ai parlé, et nous confia aux soins d'un chef de bostangis, qui nous fit passer, de kiosques en kiosques, de parterres en parterres, tous plantés de fleurs, tous arrosés de fontaines jaillisantes, jusqu'à la porte d'une haute muraille qui sépare les palais intérieurs du sérail des grandes pelouses extérieures. Là nous nous trouvâmes au pied des platanes énormes qui s'élèvent à plus de cent pieds de haut contre les murailles et les balcons élevés du harem. Ces arbres forment là une forêt et des groupes entrecoupés de pelouses vertes; plus loin sont des arbres fruitiers, et de grands jardins potagers cultivés par des eclaves nègres qui ont leurs cabanes sous les arbres. Des ruisseaux arrosent ces plantations irrégulières. Non loin du harem est un vieux et magnifique palais de Bajazet, abandonné aux lierres et aux oiseaux de nuit. Il est en pierre, et d'une admirable architecture arabe. On le restaurerait aisément, et il vaudrait à lui seul le sérail tout entier; mais la tradition porte qu'il est peuplé par les

mauvais esprits, et jamais aucun Osmanli n'y pénètre. Comme nous étions seuls, j'entrai dans une ou deux arches souterraines de ce beau palais, encombrées de débris et de pierres; les murs et les escaliers que j'eus le temps d'entrevoir me parurent du plus élégant travail. Arrivés là, près d'une des portes des murs du sérail, nous rétrogradâmes, toujours sous une forêt de platanes, de sycomores, et de cyprès les plus grands que j'aie jamais vus, et nous fîmes le tour des jardins extérieurs. Ils nous ramenèrent jusque sur les bords de la mer de Marmara, où sont deux ou trois palais magnifiques que les sultans habitent pendant l'été. Les appartements ouvrent sur le courant du canal, et sont sans cesse rafraîchis par la brise. Plus loin, des collines de gazon portent de petites mosquées, des kiosques, et des pièces d'eau entourées de parapets de marbre, et ombragées d'arbres gigantesques. Nous nous assîmes là, parmi les fleurs et les jets d'eau murmurante. Les hautes murailles du sérail derrière nous, et devant une pente de gazon finissant à la mer; entre la mer et nous un rideau de cyprès et de platanes qui bordent le mur d'enceinte; à travers ce rideau de cimes d'arbres, les flots de la mer de Marmara, les îles des Princes, les vaisseaux à la voile, dont les mâts glissaient d'un arbre à l'autre, Scutari rougi des rayons du soleil couchant : les cimes dorées du mont des Géants, et les cimes de neige des monts de Phrygie encadrant ce divin tableau.

Voilà donc l'intérieur de ce séjour mystérieux, le plus beau des séjours de la terre; scène de tant de drames sanglants, où l'empire ottoman est né et a grandi, mais où il ne veut pas mourir; car, depuis le massacre des janissaires, le sultan Mahmoud ne l'habite plus. Homme de mœurs douces et de volupté, ces taches de sang de son règne lui répugnent. Peut-être aussi ne s'y trouve-t-il pas en sûreté au milieu de la population fanatique de Stamboul, et préfère-t-il avoir un pied sur l'Asie et un pied sur sa flotte, dans ses trente palais des bords du Bosphore. Le caractère général de cette admirable demeure n'est ni la grandeur, ni la commodité, ni la magnificence; ce sont des tentes de bois doré et percées à jour. Le caractère de ces palais, c'est le caractère du peuple turc : l'intelligence et l'amour de la nature. Cet instinct des beaux sites, des mers éclatantes, des ombrages, des sources, des horizons immenses encadrés par les cimes de neige des montagnes, est l'instinct prédominant de ce peuple. On y sent le souvenir d'un peuple pasteur et cultivateur qui aime à se rappeler son origine, et dont tous les goûts sont simples et instinctifs. Ce peuple a placé le palais de ses maîtres, la capitale de sa ville impériale, sur le penchant de la plus belle colline qu'il y ait dans son empire et peut-être dans le monde entier. Ce palais n'a ni le luxe intérieur ni les mystérieuses voluptés d'un palais d'Europe; il n'a que de vastes jardins, où les arbres croissent libres et éternels comme dans une

forêt vierge, où les eaux murmurent, où les colombes roucoulent; des chambres percées de fenêtres nombreuses toujours ouvertes; des terrasses planant sur les jardins et sur la mer, et des kiosques grillés où les sultans, assis derrière leurs persiennes, peuvent jouir à la fois de la solitude et de l'aspect enchanté du Bosphore. C'est partout de même en Turquie; maître et peuple, grands et petits, n'ont qu'un besoin, qu'un sentiment, dans le choix et l'arrangement de leurs demeures : jouir de l'œil, de la vue d'un bel horizon; ou si la situation et la pauvreté de leur maison s'y refuse, avoir au moins un arbre, des oiseaux, un mouton, des colombes, dans un coin de terre autour de leur masure. Aussi, partout où il y a un site élevé, sublime, gracieux dans le paysage, une mosquée, un santon, une cabane turque s'y placent. Il n'y a pas un site du Bosphore, un mamelon, un golfe riant de la côte d'Asie et d'Europe, où un pacha ou un vizir n'ait bâti une villa et un jardin. S'asseoir à l'ombre, en face d'un magnifique horizon, avec de belles branches de feuillage sur la tête, une fontaine auprès, la campagne ou la mer sous les yeux, et là passer les heures et les jours à s'ennuyer de contemplation vague et inarticulée, voilà la vie du musulman : elle explique le choix et l'arrangement de ses demeures; elle explique aussi pourquoi ce peuple reste inactif et silencieux, jusqu'à ce que des passions le soulèvent et lui rendent son énergie native, qu'il laisse dormir

en lui, mais qu'il ne perd jamais. Il n'est pas loquace comme l'Arabe; il fait peu de cas des plaisirs de l'amour-propre et de la société; ceux de la nature lui suffisent : il rêve, il médite et il prie. C'est un peuple de philosophes; il tire tout de la nature, il rapporte tout à Dieu. *Dieu* est sans cesse dans sa pensée et dans sa bouche; il n'y est pas comme une idée stérile, mais comme une réalité palpable, évidente, pratique. Sa vertu est l'adoration perpétuelle de la volonté divine; son dogme, la fatalité. Avec cette foi on conquiert le monde, et on le perd avec la même facilité, avec le même calme. — Nous sortons par la porte qui donne sur le port, et j'entre dans le beau kiosque, sur le quai, où le sultan vient s'asseoir quand ses flottes partent ou rentrent d'une expédition, et saluent leur maître.

22 juin.

Deux de mes amis me quittent, et partent pour l'Europe; je reste seul à Buyukdéré avec ma femme et M. de Capmas.

25 juin.

Passé deux jours à Belgrade, village au milieu de la forêt de ce nom, à quatre lieues de Constantinople : forêt immense de chênes, qui couvre des

collines situées entre le Bosphore et la mer de Marmara, à égale distance des deux, et qui se prolonge presque sans interruption jusqu'aux Balkans. Site aussi sauvage et aussi gracieux qu'aucune des forêts d'Angleterre, avec un beau village grec, construit dans un large vallon au milieu de la forêt; des prairies arcadiennes; une rivière qui coule sous les troncs des chênes; magnifiques lacs artificiels formés dans le bassin des collines élevées, pour retenir les eaux et alimenter les fontaines de Constantinople. Hospitalité reçue là chez monsieur et madame Aléon, banquiers français établis de père en fils à Constantinople, qui possèdent une délicieuse villa à Buyukdéré et une maison de chasse dans le village de Belgrade; famille charmante, où l'élégance des mœurs, l'élévation des sentiments, la culture de l'esprit, sont associés à la grâce et à la simplicité affectueuse de l'Orient. Je trouve à Constantinople une autre société tout à fait française dans M. Salzani, frère de mon banquier à Smyrne, homme de bien, homme de cœur et d'esprit, qui nous traite en compatriotes et en amis. En général, la société franque de Constantinople, composée des officiers des ambassades, des consulats, des familles des drogmans et des négociants des diverses nations européennes, est très-au-dessus de sa réputation. Constituée en petite ville, elle a les défauts des petites villes, le commérage et les jalousies tracassières; mais il y a de la probité, de l'instruction,

de l'élégance, une hospitalité gracieuse et cordiale pour les étrangers. On y est au courant de l'Europe, comme à Vienne ou à Paris ; on y participe fortement au mouvement de vie qui remue l'Occident. Il y a des hommes de mérite, et des femmes de grâce et de hautes vertus. J'ai vu tel salon de Péra, de Thérapia et de Buyukdéré, où l'on se serait cru dans un des salons les plus distingués de nos grandes villes d'Europe, si l'on n'avait jeté les yeux sur le Bosphore, ou sur la Corne-d'Or qui étincelait, au pied des jardins, entre les feuilles des arbres.

29 juin 1833.

Courses aux eaux douces d'Europe. Au fond du port de Constantinople, les collines d'Eyoub et celles qui portent Péra et Galata se rapprochent insensiblement, et ne laissent qu'un bras de mer étroit entre leurs rives; à gauche, s'étend le faubourg d'Eyoub avec sa mosquée, où les sultans, à leur avénement au trône, vont ceindre le sabre de Mahomet; sacre de sang, consécration de la force, religion du despotisme musulman. Cette mosquée pyramide gracieusement au-dessus des maisons peintes du faubourg, et la cime de ses minarets va se confondre à l'horizon avec les hautes murailles grecques ruinées de Constantinople. Au bord du canal, un beau palais des sultanes s'étend le long des flots. Les fenêtres sont au niveau de l'eau ; les cimes larges

et touffues des arbres du jardin dominent le toit et se réfléchissent dans la mer. Au delà, la mer n'est plus qu'un fleuve qui passe entre deux pelouses. Des collines, des jardins et des bois couvrent ces belles croupes. Quelques pasteurs bulgares y jouent de la musette, assis sur les rochers, en gardant des troupeaux de chevaux et de chèvres. Enfin, le fleuve n'est plus qu'un ruisseau dont les rames des caïques touchent les deux bords, et où les racines d'ormes superbes, croissant sur les bords, embarrassent la navigation. Une vaste prairie, ombragée de groupes de platanes, s'étend à droite; à gauche, montent les croupes boisées et verdoyantes; au fond, le regard se perd entre les colonnades vertes et irrégulières des arbres qui ombragent le ruisseau et serpentent avec lui. Ainsi finit le beau port de Constantinople, ainsi finit la vaste, belle et orageuse Méditerranée. Vous échouez dans une anse ombragée, au fond d'un golfe de verdure, sur un banc de gazon et de fleurs, loin du bruit et du mouvement de la mer et de la ville. Oh! qu'une vie d'homme qui finirait ainsi finirait bien! Dieu donne une telle fin à la vie de mes amis, qui s'agitent et brillent aujourd'hui dans la mêlée humaine! Du silence après le bruit, de l'obscurité douce après le grand jour, du repos après l'agitation. Un nid d'ombre et de solitude pour réfléchir à la vie passée, et mourir en paix et en amitié avec la nature et les hommes. Pour moi-même, je ne fais plus de vœu, je ne demande même pas,

cela : ma solitude ne sera ni si belle ni si douce.

Descendu du caïque, je suis les bords du ruisseau jusqu'à un kiosque que je vois blanchir entre les arbres. A chaque tronc j'aperçois un groupe de femmes turques et arméniennes qui, entourées de beaux enfants jouant sur la pelouse, prennent leur repas à l'ombre. Des chevaux de selle superbement enharnachés, et des arabas, voitures de Constantinople, attelés de bœufs, sont épars sur la prairie. Le kiosque est précédé et entouré d'un canal et de pièces d'eau, où nagent des cygnes. Les jardins sont petits, mais la prairie entière est un jardin. Là venait souvent, jadis, le sultan actuel passer les saisons de chaleur. Il aimait ce délicieux séjour, parce que ce séjour plaisait à une odalisque favorite. L'amour avait trouvé place dans ce cœur après les massacres de l'Atméidan; et, au milieu des sensualités du harem, la belle odalisque mourut ici. Depuis ce temps, Mahmoud a abandonné ce beau lieu. Le tombeau de l'odalisque est souvent, dit-on, visité par lui, et consacre seul les jardins de ce palais abandonné. Journée passée au fond de la vallée, à l'ombre des arbres. Vers écrits à V...

3 juillet.

Je me suis embarqué ce matin pour Constantinople. J'ai remonté le Bosphore; je suis entré dans la mer de Marmara; et, après avoir suivi environ

deux heures les murs extérieurs qui séparent Stamboul de cette mer, je suis descendu au pied du château des Sept-Tours. Nous n'avions ni teskéré ni guide. Les soldats turcs, après beaucoup de difficultés, nous ont laissé entrer dans la première cour de ce château de sang, où les sultans détrônés étaient traînés par la populace, et allaient attendre la mort, qui ne tarde jamais quand le peuple est à la fois juge et bourreau. Six ou sept têtes d'empereurs décapités ont roulé sur les marches de cet escalier. Des milliers de têtes plus vulgaires ont couvert les créneaux de cette tour. Le gardien refuse de nous laisser entrer plus avant. Pendant qu'il va demander des ordres au commandant du château, s'entr'ouvre la porte d'une salle basse et voûtée dans la tour orientale. Je fais quelques pas, j'entends un rugissement qui fait vibrer la voûte, et je me trouve face à face avec un superbe lion enchaîné. Le lion s'élance sur un beau lévrier qui me suivait. Le lévrier s'échappe, et se réfugie entre mes jambes. Le lion se dressait sur ses pattes de derrière; mais sa chaîne le retenait contre la muraille. Je sortis, et fermai la porte. Le gardien vint me dire qu'il risquerait sa tête s'il m'introduisait plus avant. Je me retirai, et je sortis de l'enceinte de la ville par une porte des anciens murs qui descend dans la campagne. Les murs de Constantinople prennent naissance au château des Sept-Tours, sur la mer de Marmara, et s'étendent jusqu'aux sommités des collines qui couvrent le faubourg

d'Eyoub, vers l'extrémité du port, aux eaux douces d'Europe, — enceignant ainsi toute la ville ancienne des empereurs grecs, et la ville de Stamboul des empereurs turcs, par le seul côté du triangle qui ne soit pas protégé par la mer. De ce côté, rien ne défendrait Constantinople que les pentes insensibles de ses collines, qui vont mourir dans une belle plaine cultivée. Là, on construisit ce triple rang de murs où tant d'assauts échouèrent, et derrière lesquels le misérable empire grec se crut si longtemps impérissable. Ces murs admirables existent toujours; et ce sont, après le Parthénon et Balbek, les plus majestueuses ruines qui attestent la place d'un empire. J'en ai suivi le pied du côté extérieur, ce matin. Ce sont des terrasses de pierre, de cinquante à soixante pieds d'élévation, et quelquefois de quinze à vingt pieds de large, revêtues de pierres de taille d'une belle couleur gris blanc, souvent même entièrement blanches, et comme sortant du ciseau de l'ouvrier. On en est séparé par d'anciens fossés, comblés de débris et de terre végétale luxuriante, où les arbres et les plantes pariétaires ont pris racine depuis des siècles, et forment un impénétrable glacis. C'est une forêt vierge de trente ou quarante pas de large, remplie de nids d'oiseaux et peuplée de reptiles. Quelquefois cette forêt cache entièrement les flancs des murs et des tours carrées dont elle est flanquée, ou n'en laisse apercevoir que les créneaux élevés. Souvent la muraille reparaît dans toute sa hauteur, et réver-

bère, avec un éclat doré, les rayons du soleil. Elle est échancrée du haut par des brèches de toutes les formes, d'où la verdure descend comme dans des ravines de montagnes, et vient se confondre avec celle des fossés. Presque partout son sommet est couronné de végétation qui déborde, et forme un bourrelet de plantes, des chapiteaux et des volutes de lianes et de lierres. Çà et là, du sein des tours comblées par les pierres et la poussière, s'élance un platane ou un cyprès qui entrelace ses racines à travers les fentes de ce piédestal. Le poids des branches et des feuilles, et les coups de vent dont ces arbres aériens sont sans cesse battus, font incliner leurs troncs vers le midi, et ils pendent comme des arbres déracinés avec leurs vastes branchages chargés de nids d'une multitude d'oiseaux. Tous les trois ou quatre cents pas, on rencontre une des tours accouplées, d'une magnifique construction, avec les énormes voûtes d'une porte ou d'un arc antique entre ces tours. La plupart de ces portes sont murées aujourd'hui, et la végétation, qui a tout envahi, murs, portes, créneaux, tourelles, forme dans ces endroits ses plus bizarres et ses plus beaux accouplements avec les ruines et les œuvres de l'homme. Il y a des pans de lierre qui descendent du sommet des tours, comme des plis d'immenses manteaux; il y a des lianes formant des ponts de verdure de cinquante pieds d'arche d'une brèche à l'autre; il y a des parterres de giroflées, semés sur des murs perpendiculaires, que

le vent balance sans cesse comme des vagues de fleurs; des milliers d'arbustes forment des créneaux dentelés de feuillages et de couleurs divers. Il sort de tout cela des nuées d'oiseaux, quand on jette une pierre contre les flancs des murs tapissés, ou dans les abîmes des fourrés qu'on a à ses pieds. Nous vîmes surtout un grand nombre d'aigles qui habitent les tours, et qui planent tout le jour au soleil, au-dessus des aires où ils nourrissent leurs petits, etc.

Juillet.

Même vie solitaire à Buyukdéré. Le soir, sur la mer ou dans la vallée des Roses. Visites de M. Truqui toutes les semaines. Les bons cœurs ont seuls en eux une vertu qui console. Dieu leur a donné l'unique dictame qu'il y ait pour les blessures incurables du cœur, la sympathie.

Hier, le comte Orloff, commandant de la flotte et de l'armée russes, et ambassadeur extraordinaire de l'empereur de Russie auprès de la Porte, a célébré son succès et son départ par une fête militaire donnée au sultan sur le Bosphore. Les jardins de l'ambassade de Russie à Buyukdéré couvrent les flancs boisés d'une montagne qui ferme le golfe et dont la mer baigne le pied. On a, des terrasses des palais, la vue du Bosphore dans son double cours vers Constantinople et vers la mer Noire. Tout le jour, le canon de la flotte russe, mouillée au pied des

jardins devant nos fenêtres, a retenti de minute en minute, et ses mâts pavoisés se sont confondus avec la verdure des grands arbres des deux rives. La mer a été couverte dès le matin de petits navires et de caïques apportant de Constantinople quinze ou vingt mille spectateurs qui se sont répandus dans les kiosques, dans les prairies, sur les rochers des environs. Un grand nombre est resté dans les caïques, qui, remplis de femmes juives, turques, arméniennes, vêtues de couleurs éclatantes, flottent, comme des bouquets de fleurs, çà et là sur la mer. Le camp des Russes sur les flancs de la montagne du Géant, à une demi-lieue de la flotte, se détache, avec ses tentes blanches et bleues, de la sombre verdure et des pentes brûlées de la montagne. Le soir, les jardins de l'ambassade russe étaient illuminés par des milliers de lampions suspendus à toutes les branches de ses forêts. Les vaisseaux, illuminés aussi sur tous les mâts, sur toutes les vergues, sur tous les cordages, ressemblaient à des navires de feu dont l'incendie fait partir les batteries. Leurs flancs vomissaient des torrents d'éclairs, et le camp des troupes de débarquement, éclairé par de grands feux sur les caps et sur les mamelons des montagnes d'Asie, se réfléchissait en traînées lumineuses dans la mer, et jetait les lueurs d'un incendie dans tout l'immense lit du Bosphore. Le Grand Seigneur arrivait, au milieu de cette nuit étincelante, sur un bâtiment à vapeur qui venait se ranger sous les terrasses du palais de

Russie, pour jouir du spectacle qui lui était offert. On le voyait sur le pont du bâtiment, entouré de son vizir et de ses pachas favoris. Il est resté à bord, et a envoyé le grand vizir assister au souper du comte Orloff. Des tables immenses dressées sous les longues avenues des platanes, et d'autres tables cachées dans tous les bosquets des jardins, étaient couvertes d'or et d'argent qui répercutait les clartés des arbres illuminés. A l'heure la plus sombre de la nuit, un peu avant le lever de la lune, un feu d'artifice, porté sur les flots dans des radeaux, au milieu du Bosphore, à égale distance des trois rivages, s'est élancé dans les airs, a couru sur les flots, et répandu une clarté sanglante sur les montagnes, sur la flotte, et sur cette foule innombrable de spectateurs dont les caïques couvraient la mer. Jamais plus beau spectacle ne peut frapper un regard d'homme : on eût dit que la voûte des nuits se déchirait, et laissait voir un coin d'un monde enchanté, avec des éléments, des montagnes, des mers et des cieux, d'une forme et d'une couleur inconnues, et des milliers d'ombres vaporeuses et fugitives flottant sur des flots de lumière et de feu. Puis tout est rentré dans le silence et dans la nuit. Les lampions, éteints comme au souffle du vent, ont disparu de toutes les vergues, de tous les sabords des vaisseaux; et la lune, sortant d'un vallon élevé entre les crêtes de deux montagnes, est venue répandre sa lumière plus douce sur la mer, et détacher, sur

un fond de perles, les énormes masses noires et les spectres disséqués des mâts, des vergues et des haubans des navires. Le sultan est reparti sur son léger brick à vapeur, dont la colonne de fumée traînait sur la mer, et s'est évanoui en silence, comme une ombre qui serait venue assister à la ruine d'un empire.

Ce n'était pas Sardanapale éclairant des lueurs de son bûcher les débris de son trône écroulé. C'était le meurtre d'un empire chancelant, obligé de demander à ses ennemis appui et protection contre un esclave révolté, et assistant à leur gloire et à sa propre humiliation. Que pouvaient penser les vieux Osmanlis qui voyaient les lueurs du camp des barbares chrétiens et les étoiles de leurs feux de joie éclater sur les montagnes sacrées de l'Asie, retomber sur le dôme des mosquées, et aller se réverbérer jusque sur les murailles des vieux sérails? Que pensait Mahmoud lui-même, sous le sourire affecté de ses lèvres? Quel serpent lui dévorait le cœur? — Ah! il y avait là-dedans quelque chose de profondément triste, quelque chose qui brisait le cœur pour lui, et qui aurait dû suffire, selon moi, pour lui rendre l'héroïsme par le remords.

Juillet.

J'ai dîné aujourd'hui chez le baron de Sturmer avec le prince royal de Bavière, qui revient de Grèce

et s'arrête quelques jours à Constantinople. Ce jeune prince, avide d'instruction, et ayant le bon esprit d'oublier en apparence le trône qui l'attend, recherche l'entretien des hommes qui n'ont pas intérêt à le flatter, et se forme en les écoutant. Il cause à merveille lui-même. « Le roi mon frère, m'a-t-il dit, hésite encore sur le choix de sa capitale. Je désire avoir votre avis. — La capitale de la Grèce, lui ai-je répondu, est donnée par la nature même de l'événement qui a reconstitué la Grèce. La Grèce est une résurrection. Quand on ressuscite, il faut renaître avec sa forme et son nom, avec son individualité complète. Athènes avec ses ruines et ses souvenirs est le signe de reconnaissance de la Grèce. Il faut qu'elle renaisse à Athènes, ou elle ne sera plus que ce qu'elle est aujourd'hui, — une pauvre peuplade disséminée sur les rochers du Péloponèse et des îles. »

Juillet.

Départ de la flotte et de l'armée russes. Ils savent maintenant le chemin; ils ont accoutumé les yeux des Turcs à les voir. Le Bosphore reste désert et inanimé.

Mes chevaux arabes arrivent par l'Asie Mineure. Tedmor, le plus beau et le plus animé de tous, a péri à Magnésie, presque au terme de la route. Les saïs l'ont pleuré, et pleurent encore en me racon-

tant sa fin. Il avait fait l'admiration de toutes les villes de la Caramanie où il avait passé. Les autres sont si maigres et si fatigués, qu'il leur faudrait un mois de repos pour être en état de faire le voyage de la Turquie d'Europe et de l'Allemagne. Je vends les deux plus beaux à M. de Boutenieff pour les haras de l'empereur de Russie, et les trois autres à différentes personnes de Constantinople. Je regretterai toujours Tedmor et Saïde.

Je viens de faire un marché avec des Turcs de Stamboul et du faubourg d'Eyoub, possesseurs de ces voitures qui portent les femmes dans les rues de Constantinople; ils me louent cinq arabas, attelés chacun de quatre chevaux, pour conduire, en vingt-cinq jours de marche, à Belgrade ma femme et moi, M. de Capmas, mes domestiques et nos bagages. Je loue deux Tartares pour diriger la caravane; des moukres, conducteurs de mulets, pour porter les lits, la cuisine, les caisses de livres, etc.; et enfin six chevaux de selle pour nous, si les chemins ne permettent pas de se servir des arabas. — Le prix de tous ces chevaux et voitures est d'environ quatre mille francs. Un excellent interprète à cheval nous accompagne. Le départ est fixé au 23 juillet.

Juillet.

Parti cette nuit à deux heures de Constantinople; les chevaux et les équipages nous attendaient dans

le faubourg d'Eyoub, sur une petite place non loin d'une fontaine ombragée de platanes. Un café turc est auprès. La foule s'assemble pour nous voir partir; mais nous n'éprouvons ni insulte ni perte d'aucun objet. La probité est la vertu des rues, en Turquie; elle est moins commune aux palais. Les Turcs qui sont assis sous les arbres devant le café, les enfants qui passent, nous aident à charger nos arabas et nos chevaux, ramassent et nous rapportent eux-mêmes les objets qui tombent ou que nous oublions.

Nous nous mettons en marche au soleil levé, tous à cheval, et gravissant les longues rues solitaires et montueuses qui vont du faubourg d'Eyoub aux murailles grecques de Stamboul. Nous sortons des murs sur un coteau nu et désert dominé par une superbe caserne. Deux bataillons du nysam Djédid, troupes régulières, font l'exercice devant la caserne. M. Truqui et les jeunes Grecs de son consulat ont voulu nous accompagner. Nous nous séparons là. Nous embrassons cet excellent homme, qui a été pour nous une providence dans ces jours d'isolement. Dans le désespoir, une amitié de deux mois est pour nous une amitié de longues années. Que Dieu récompense et console les dernières années de cet homme de consolation! Qui sait si nous nous reverrons ici-bas? Nous partons pour une longue et chanceuse pérégrination. Il reste triste et malade, loin de sa femme et de sa patrie. Il veut en vain

nous cacher ses larmes, et les nôtres mouillent sa main tremblante. — Nous faisons halte à trois lieues de Constantinople pour laisser passer la chaleur du jour. Nous avons traversé un pays onduleux de coteaux qui dominent la mer de Marmara. Peu de maisons, disséminées dans les champs; point de villages. Nous nous remettons en route à quatre heures; et, suivant toujours les collines basses, larges et nues, nous arrivons à une petite ville où nos Tartares, qui nous devancent, nous ont fait préparer une maison. Cette maison appartient à une famille grecque, famille charmante : trois femmes gracieuses; enfants d'une beauté admirable. Ils étendent des tapis et des coussins sur le plancher de bois de sapin pour la nuit. Mon cuisinier trouve à se procurer du riz, des poules et des légumes en abondance. — Notre caravane est sur pied à trois heures du matin. Un de mes Tartares marche pendant quelques heures à la tête de la troupe. Après le repos du milieu du jour, que nous prenons au bord d'une fontaine ou sous quelque masure de caravansérai, il prend mes ordres, et va au galop dans la ville ou dans le village où nous devons coucher. Il porte mes lettres du grand vizir au pacha, à l'aga, à l'ayam ou seigneur du village. Ceux-ci choisissent la meilleure maison grecque, arménienne ou juive du pays, avertissent le propriétaire de la préparer pour des étrangers. Ils y font porter des fourrages pour les trente-deux chevaux dont se com-

pose notre suite, et souvent un souper pour nous. L'ayam, accompagné des principaux habitants et de quelques cavaliers, s'il y a des troupes dans la ville, vient au-devant de nous à une certaine distance sur la route, et nous accompagne à notre logement. Ils descendent de cheval avec nous, nous introduisent, font apporter la pipe et le café, et, après quelques instants, se retirent chez eux, où je vais bientôt après leur rendre visite.

De Constantinople à Andrinople, rien de remarquable, rien de pittoresque, que l'immense étendue des plaines sans habitations et sans arbres, traversées de loin en loin par un fleuve encaissé et à demi tari qui passe sous des arches de pont ruiné. Le soir, on trouve à peine un mauvais village au fond d'un vallon entouré de vergers. Les habitants sont tous Grecs, Arméniens ou Bulgares. Les kans de ces villages sont des masures presque sans toits, où l'on entasse les hommes et les chevaux. La route continue ainsi pendant cinq jours. Nous ne rencontrons personne; cela ressemble au désert de Syrie. Une fois seulement nous nous trouvons au milieu de trente ou quarante paysans bulgares, vêtus comme des Européens, coiffés d'un bonnet de poil de mouton noir. Ils marchent vers Constantinople aux sons de deux cornemuses. Ils poussent de grands cris en nous voyant, et s'élancent vers nous en nous demandant quelques piastres. Ce sont les Savoyards de la Turquie d'Europe. Ils vont garder les chevaux du Grand

Seigneur et des pachas dans les prairies des eaux douces d'Asie et de Buyukdéré. Ils sont les jardiniers de Stamboul.

Le sixième jour au matin, nous apercevons Andrinople à l'issue de ces plaines, dans un beau bassin, entre des montagnes. La ville paraît immense, et sa belle mosquée la domine. C'est le plus beau monument religieux de la Turquie après Sainte-Sophie, construit par Bajazet dans le temps où la capitale de l'empire était Andrinople. Les champs, deux lieues avant la ville, sont cultivés en blé, en vignes, en arbres fruitiers de toute espèce. L'aspect du pays rappelle les environs de Dijon ou de Lyon. De nombreux ruisseaux serpentent dans la plaine. Nous entrons dans un long faubourg; nous traversons la ville au milieu d'une foule de Turcs, de femmes et d'enfants qui se pressent pour nous voir, mais qui, loin de nous importuner, nous donnent toutes sortes de marques de politesse et de respect. Les personnes qui sont venues au-devant de nous nous conduisent à la porte d'une belle maison appartenant à M. Vernazza, consul de Sardaigne à Andrinople.

Deux jours passés à Andrinople dans la délicieuse maison de ce consul. Sa famille est à quelques lieues de là, aux bords de la rivière Maritza (l'Hèbre des anciens); vue ravissante d'Andrinople, le soir, du haut de la terrasse de M. Vernazza. La ville, grande à peu près comme Lyon, est arrosée par trois fleuves : l'Hèbre, l'Arda et le Tundicha; elle est en-

veloppée de toutes parts par les bois et les eaux; les belles chaînes de montagnes encadrent ce bassin fertile. — Visite à la mosquée, édifice semblable à toutes les mosquées, mais plus élevé et plus vaste. Nos arts n'ont rien produit de plus hardi, de plus original et de plus d'effet que ce monument et son minaret, colonne percée à jour, de plus de cent pieds de tronc.

Reparti d'Andrinople pour Philippopoli; la route traverse des défilés et des bassins boisés et riants, quoique déserts, entre les hautes chaînes des montagnes du Rhodope et de l'Hémus. Trois jours de marche. Beaux villages. Le soir, à trois lieues de Philippopoli, j'aperçois dans la plaine une nuée de cavaliers turcs, arméniens et grecs, qui accourent sur nous au galop. Un beau jeune homme, monté sur un cheval superbe, arrive le premier, et touche mon habit du doigt; il se range ensuite à côté de moi; il parle italien, et m'explique qu'ayant été le premier qui m'ait touché, je dois accepter sa maison, quelles que soient les instances des autres cavaliers pour me conduire ailleurs. Le kiaia du gouverneur de Philippopoli arrive ensuite, me complimente au nom de son maître, et me dit que le gouverneur m'a fait préparer une maison vaste et commode et un souper, et qu'il veut me retenir quelques jours dans la ville; mais je persiste à accepter la maison du jeune Grec M. Mauridès.

Nous entrons dans Philippopoli au nombre de

soixante ou quatre-vingts cavaliers; la foule est aux fenêtres et dans les rues pour voir ce cortége; nous sommes reçus par la sœur et les tantes de M. Mauridès : — maison vaste et élégante; — beau divan percé de vingt-quatre fenêtres et meublé à l'européenne, où le gouverneur et le chef des différentes nations de la ville viennent nous complimenter et prendre le café. Trois jours passés à Philippopoli, à jouir de l'admirable hospitalité de M. Mauridès, à parcourir les environs, et à recevoir et rendre les visites des Turcs, des Grecs et des Arméniens.

Philippopoli est une ville de trente mille âmes, à quatre journées d'Andrinople, à huit journées de Sophia, située au bord d'un fleuve, sur un monticule de rochers isolés au milieu d'une large et fertile vallée; c'est un des plus beaux sites naturels de ville que l'on puisse se représenter; la montagne forme une corne à deux sommets, tous les deux également couronnés de maisons et de jardins, et les rues descendent en serpentant circulairement, pour en adoucir les pentes, jusqu'aux rives du fleuve, qui circule lui-même au pied de la ville, et l'enveloppe d'un fossé d'eau courante : l'aspect des ponts, des jardins, des maisons, des grands arbres qui s'élèvent des rives du fleuve, de la plaine boisée qui sépare le fleuve des montagnes de la Macédoine, de ces montagnes elles-mêmes, dont les flancs sont coupés de torrents dont on voit blanchir l'écume, et semés de villages ou de grands monastères grecs,

fait du jardin de M. Mauridès un des plus admirables points de vue du monde; la ville est peuplée par moitié de Grecs, d'Arméniens et de Turcs. Les Grecs sont en général instruits et commerçants; les principaux d'entre eux font élever leurs enfants en Hongrie; l'oppression des Turcs ne leur semble que plus pesante ensuite; ils soupirent après l'indépendance de leurs frères de la Morée. J'ai connu là trois jeunes Grecs charmants, et dignes, par leurs sentiments et leur énergie d'esprit, d'un autre sort et d'une autre patrie.

Quitté Philippopoli, et arrivé en deux jours à une jolie ville dans une plaine cultivée, appelée *Tatar-Bazargik;* elle appartient, ainsi que la province environnante, à une de ces grandes familles féodales turques, dont il existait cinq ou six races en Asie et en Europe, respectées par les sultans. Le jeune prince qui possède et gouverne *Tatar-Bazargik* est le fils de l'ancien vizir Husseim-Pacha. Il nous reçoit avec une hospitalité chevaleresque, nous donne une maison construite à neuf au bord d'une rivière qui entoure la ville, maison vaste, élégante, commode, appartenant à un riche Arménien : à peine y sommes-nous installés, que nous voyons arriver quinze ou vingt esclaves, portant chacun un plateau d'étain sur la tête; ils déposent à nos pieds sur le plancher une multitude de pilaus, de pâtisseries, de plats de gibier et de sucreries de toute espèce, des cuisines du prince; on m'amène deux beaux chevaux

en présent, que je refuse; des veaux et des moutons pour nourrir ma suite. — Le lendemain, nous commençons à voir les Balkans devant nous : ces belles montagnes, boisées et entrecoupées de grands villages et de riches cultures, sont peuplées par les Bulgares. Nous suivons tout le jour les bords d'un torrent qui forme des marais dans la plaine; arrivés au pied du Balkan, je trouve tous les principaux habitants du village bulgare d'*Yenikeui* qui nous attendent, prennent les rênes de nos chevaux, se placent à droite et à gauche de nos voitures, les soutiennent de la main et des épaules, les soulèvent quelquefois pour empêcher la roue de couler dans les précipices, et nous conduisent ainsi dans le misérable village où mes Tartares nous ont devancés; les maisons, éparses sur les flancs ou les croupes de deux collines séparées par un profond ravin, sont entourées de jolis vergers et de prairies; toutes les montagnes sont cultivées à leur base, et couvertes de belles forêts sur leurs croupes; les cimes sont de rochers. Ces maisonnettes bulgares sont bâties en claie, et couvertes de branches d'arbres avec leurs feuilles; nous en occupons sept à huit, et nos moukres, Tartares et cavaliers, bivaquent dans les vergers; chaque maison n'a qu'une chambre, et la terre nue sert de plancher. Je prends la fièvre et une inflammation de sang, suite de chagrin et de fatigue; je passe vingt jours couché sur une natte dans cette misérable chaumière sans fenêtre, entre la vie et la

mort. Admirable dévouement de ma femme, qui passe quinze jours et quinze nuits sans fermer les yeux, à côté de mon lit de paille; elle envoie dans les marais de la plaine chercher des sangsues; les Bulgares finissent par en découvrir; soixante sangsues sur la poitrine et sur les tempes diminuent le danger. Je sens mon état; je pense nuit et jour à ma femme abandonnée, si je venais à mourir à quatre cents lieues de toute consolation, dans les montagnes de la Macédoine : heures affreuses! Je fais appeler M. de Capmas et lui donne mes dernières instructions en cas de ma mort; je le prie de me faire ensevelir sous un arbre que j'ai vu en arrivant au bord de la route, avec un seul mot écrit sur la pierre, ce mot au-dessus de toutes les consolations : — DIEU. — Le sixième jour de la fièvre, le péril déjà passé, nous entendons un bruit de chevaux et d'armes dans la cour; plusieurs cavaliers descendent de cheval; c'est le jeune et aimable Grec de Philippopoli, M. Mauridès, avec un jeune médecin macédonien, et plusieurs serviteurs déchargeant des chevaux chargés de provisions, de meubles, de médicaments. Un Tartare, qui traversait le Balkan pour aller à Andrinople, s'était arrêté au kan de Philippopoli, et avait répandu le bruit qu'un voyageur franc était tombé malade et se mourait à Yenikeui; ce bruit parvient à M. Mauridès à dix heures du soir; il présume que ce Franc c'est son hôte; il envoie chercher son ami le médecin, rassemble ses domestiques, fait charger sur ses che-

vaux tout ce que sa prévoyance charitable lui fait juger nécessaire à un malade, part au milieu de la nuit, marche sans s'arrêter, et vient, à deux journées de route, apporter des secours, des remèdes et des consolations à un inconnu qu'il ne reverra jamais. Voilà de ces traits qui rafraîchissent l'âme, et montrent la généreuse nature de l'homme dans tous les lieux et dans tous les climats. M. Mauridès me trouva presque convalescent; ses affaires le rappelaient à Philippopoli; il repart le même jour, et me laisse le jeune médecin macédonien : c'était un homme de talent et d'instruction; il avait fait ses études médicales à Semlin, en Hongrie, et parlait latin. Son talent nous fut inutile; la tendresse, la présence d'esprit et l'énergie de résolution de ma femme avaient suppléé à tout; mais sa société nous fut douce pendant les vingt mortelles journées de séjour à Yenikeui, nécessaires pour que la maladie se dissipât, et que je reprisse des forces pour remonter à cheval.

Le prince de Tatar-Bazargik, informé dès le premier moment de ma maladie, ne me donna pas des marques moins touchantes d'intérêt et d'hospitalité. Il m'envoya chaque jour des moutons, des veaux pour mes gens; et, pendant tout le temps de mon séjour à Yenikeui, cinq ou six cavaliers de sa garde restèrent constamment dans ma cour avec leurs chevaux tout bridés, et prêts à exécuter mes moindres désirs. Pendant les derniers jours de ma convales-

cence, ils m'accompagnèrent dans des courses à cheval dans la magnifique vallée et sur les montagnes des environs d'Yenikeui; le prince me fit offrir jusqu'à des esclaves; un détachement de ses cavaliers m'accompagna au départ jusqu'aux limites de son gouvernement. J'ai pu étudier là, dans l'intérieur même des familles, les mœurs des Bulgares; ce sont les mœurs de nos paysans suisses ou savoyards : ces hommes sont simples, doux, laborieux, pleins de respect pour leurs prêtres et de zèle pour leur religion; c'est la religion grecque. Les prêtres sont de simples paysans laboureurs, comme eux. Les Bulgares forment une population de plusieurs millions d'hommes qui s'accroît sans cesse; ils vivent dans de grands villages et de petites villes séparées des Turcs : un Turc ou deux, délégués par le pacha ou l'ayam, parcourent toute l'année ces villages pour recueillir les impôts; hors de là et de quelques corvées, ils vivent en paix et selon leurs propres mœurs. Leur costume est celui des paysans d'Allemagne; les femmes et les filles ont un costume à peu près semblable à celui des montagnes de Suisse; elles sont jolies, vives, gracieuses. Les mœurs m'ont paru pures, quoique les femmes cessent d'être voilées comme en Turquie, et fréquentent librement les hommes. J'ai vu des danses champêtres parmi les Bulgares comme dans nos villages de France; ils méprisent et haïssent les Turcs; ils sont complétement mûrs pour l'indépendance, et formeront avec

les Serviens, leurs voisins, la base des États futurs de la Turquie d'Europe. Le pays qu'ils habitent serait bientôt un jardin délicieux, si l'oppression aveugle et stupide, non pas du gouvernement, mais de l'administration turque, les laissait cultiver avec un peu plus de sécurité; ils ont la passion de la terre.

Je quittai Yenikeui et ses aimables et bons paysans avec regret : c'est un ravissant séjour d'été; tout le village nous accompagna à une lieue dans le Balkan, et nous combla de vœux et de bénédictions; nous franchîmes le premier Balkan en un jour : ce sont des montagnes à peu près semblables à celles d'Auvergne, accessibles et cultivables presque partout; cinq cents ouvriers pendant une saison y feraient la plus belle route carrossable. En trois jours j'arrivai à Sophia, grande ville dans une plaine intérieure, arrosée d'une rivière; un pacha turc y résidait; il envoya son kiaia au-devant de moi, et me fit donner la maison d'un négociant grec. J'y passai un jour; le pacha m'envoya des veaux, des moutons, et ne voulut accepter aucun présent. La ville n'a rien de remarquable. En quatre petites journées de marche, tantôt dans des montagnes d'un abord facile, tantôt dans des vallées et des plaines admirablement fertiles, mais dépeuplées, j'arrivai dans la plaine de Nissa, dernière ville turque presque aux frontières de la Servie; je précédais à cheval, d'une demi-heure, la caravane. Le soleil était brûlant; à envi-



ron une lieue de la ville, je voyais une large tour blanche s'élever au milieu de la plaine, brillante comme du marbre de Paros; le sentier m'y conduisait; je m'en approchai, et, donnant mon cheval à tenir à un enfant turc qui m'accompagnait, je m'assis à l'ombre de la tour pour dormir un moment : à peine étais-je assis, que, levant les yeux sur le monument qui me prêtait son ombre, je vis que ses murs, qui m'avaient paru bâtis de marbre ou de pierre blanche, étaient formés par des assises régulières de crânes humains. Ces crânes et ces faces d'hommes, décharnés et blanchis par la pluie et le soleil, cimentés par un peu de sable et de chaux, formaient entièrement l'arc triomphal qui m'abritait; il peut y en avoir quinze à vingt mille; à quelques-uns les cheveux tenaient encore, et flottaient comme des lichens et des mousses au souffle du vent; la brise des montagnes soufflait vive et fraîche, et, s'engouffrant dans les innombrables cavités des têtes, des faces et des crânes, leur faisait rendre des sifflements plaintifs et lamentables. Je n'avais là personne pour m'expliquer ce monument barbare; l'enfant qui tenait les deux chevaux par la bride jouait avec les petits morceaux de crânes tombés en poussière au pied de la tour; j'étais si accablé de fatigue, de chaleur et de sommeil, que je m'endormis la tête appuyée contre ces murs de têtes coupées : en me réveillant, je me trouvai entouré de la caravane et d'un grand nombre de ca-

valiers turcs, venus de Nissa pour nous escorter à notre entrée dans la ville; ils me dirent que c'étaient les têtes des quinze mille Serviens tués par le pacha dans la dernière révolte de la Servie. Cette plaine avait été le champ de mort de ces généreux insurgés, et ce monument était leur sépulcre. Je saluai de l'œil et du cœur les restes de ces hommes héroïques, dont les têtes coupées sont devenues la borne de l'indépendance de leur patrie.

La Servie, où nous allions entrer, est maintenant libre, et c'est un chant de liberté et de gloire que le vent des montagnes faisait rendre à la tour des Serviens morts pour leur pays. Bientôt ils posséderont Nissa même : qu'ils laissent subsister ce monument! Il apprendra à leurs enfants ce que vaut l'indépendance d'un peuple, en leur montrant à quel prix leurs pères l'ont payée.

Nissa ressemble à Sophia et n'a aucun caractère. — Nous y passons un jour. — Après Nissa, on entre dans les belles montagnes et dans l'océan des forêts de la Servie. Ces forêts vierges s'étendent partout autant que l'horizon, laissant serpenter seulement une large route, récemment tracée par le prince Milosch, chef indépendant de la Servie. Pendant six jours nous nous enfonçons dans ces magnifiques et perpétuels ombrages, n'ayant d'autre spectacle que les colonnades sans fin des troncs énormes et élevés des hêtres, les vagues de feuillages balancées par les vents, les avenues de collines et de

montagnes uniformément vêtues de leurs chênes séculaires.

Seulement de distance en distance, environ toutes les cinq à six lieues, en descendant dans un vallon un peu plus large et où serpente une rivière, de grands villages en bois avec quelques jolies maisons blanches et neuves qui commencent à sortir des forêts : une petite église et un presbytère s'étendent le long d'une jolie rivière, au milieu de prairies et de champs de melons. Les habitants, assis sur des divans de bois devant leurs boutiques, travaillent à différents métiers; leur physionomie, quoique douce et bienveillante, a quelque chose de septentrional, d'énergique, de fier, qui rappelle tout de suite à l'œil un peuple déjà libre, digne de l'être tout à fait. Partout on nous accueille avec hospitalité et respect; on nous prépare la maison la plus apparente du village; le curé vient s'entretenir avec nous. On commence à trouver dans les maisons quelques meubles d'Europe; les femmes ne sont plus voilées; on trouve dans les prairies et dans les bois des bandes de jeunes hommes et de jeunes filles allant ensemble aux travaux des champs, et chantant des airs nationaux qui rappellent le ranz des vaches. Ces jeunes filles sont vêtues d'une chemise, plissée à mille plis, qui couvre les épaules et le sein, et d'un jupon court de laine brune ou rouge; leur fraîcheur, leur gaieté, la limpidité de leurs fronts et de leurs yeux, les font ressembler aux belles

femmes de Berne ou des montagnes de Lucerne.

Là, nos fidèles compagnes de tous les konaks de Turquie nous abandonnent; nous ne voyons plus les cigognes, dont les larges nids, semblables à des berceaux de jonc, couronnent le sommet de tous les dômes des mosquées dans la Turquie d'Europe, et servent de toit aux minarets écroulés. Tous les soirs, en arrivant dans les villages ou dans les kans déserts, nous les voyions deux à deux errer autour de notre tente ou de nos masures; les petits, élevant leurs longs cous hors du nid comme une nichée de serpents, tendent le bec à la mère, qui, suspendue à demi sur ses larges ailes, leur partage la nourriture qu'elle rapporte des marais voisins; et le père, planant immobile à une grande hauteur au-dessus du nid, semble jouir de ce touchant spectacle. Ces beaux oiseaux ne sont nullement sauvages : ils sont les gardiens du toit comme les chiens sont les gardiens du foyer; ils vivent en paix avec les nuées de tourterelles qui blanchissent partout le dôme des kans et des mosquées, et n'effarouchent pas les hirondelles. Les Turcs vivent en paix eux-mêmes avec toute la création animée et inanimée : arbres, oiseaux ou chiens, ils respectent tout ce que Dieu a fait; ils étendent leur charité à ces pauvres espèces, abandonnées ou persécutées chez nous. Dans toutes les rues, il y a, de distance en distance, des vases pleins d'eau pour les chiens du quartier, et ils font quelquefois en mourant des fondations pieu-

ses pour qu'on jette du grain aux tourterelles qu'ils nourrissent pendant leur vie.

2 septembre 1833.

Nous sommes sortis ce matin des éternelles forêts de la Servie, qui descendent jusqu'aux bords du Danube. Le point où l'on commence à apercevoir ce roi des fleuves est un mamelon couvert de chênes superbes; après l'avoir franchi, on découvre à ses pieds comme un vaste lac d'une eau bleue et transparente, encaissé dans des bois et des roseaux, et semé d'îles vertes; en avançant, on voit le fleuve s'étendre à droite et à gauche, en côtoyant d'abord les hautes falaises boisées de la Servie, et en se perdant, à droite, dans les plaines de la Hongrie. Les dernières pentes de forêts qui glissent vers le fleuve sont un des plus beaux sites de l'univers. Nous couchons au bord du Danube, dans un petit village servien.

Le lendemain, nous quittons de nouveau le fleuve pendant quatre heures de marche. Le pays, comme tous les pays de frontières, devient aride, inculte et désert. Nous gravissons, vers midi, des coteaux stériles, d'où nous découvrons enfin Belgrade à nos pieds. Belgrade, tant de fois renversée par les bombes, est assise sur une rive élevée du Danube. Les toits de ses mosquées sont percés; les murailles sont déchirées; les faubourgs, abandonnés, sont jonchés

de masures et de monceaux de ruines; la ville, semblable à toutes les villes turques, descend en rues étroites et tortueuses vers le fleuve. Semlin, première ville de la Hongrie, brille de l'autre côté du Danube avec toute la magnificence d'une ville d'Europe : les clochers s'élèvent en face des minarets. Arrivés à Belgrade, pendant que nous nous reposons dans une petite auberge, la première que nous ayons trouvée en Turquie, le prince Milosch m'envoie quelques-uns de ses principaux officiers pour m'inviter à aller passer quelques jours dans la forteresse où il réside, à quelques lieues de Belgrade; je résiste à leurs instances, et je commande les bateaux pour le passage du Danube. A quatre heures, nous descendons vers le fleuve. Au moment où nous allions nous embarquer, je vois un groupe de cavaliers, vêtus presque à l'européenne, accourir sur la plage : c'est le frère du prince Milosch, chef des Serviens, qui vient de la part de son frère me renouveler ses instances pour m'arrêter quelques jours chez lui. Je regrette vivement de ne pouvoir accepter une hospitalité si obligeamment offerte; mais mon compagnon de voyage, M. de Capmas, est gravement malade depuis plusieurs jours; on le soutient à peine sur son cheval : il est urgent pour lui de trouver le repos et les ressources qu'offrira une ville européenne et les secours des médecins d'un lazaret. Je cause une demi-heure avec le prince, qui me paraît un homme aussi instruit qu'affable et bon; je

salue en lui et dans sa noble nation l'espoir prochain d'une civilisation indépendante, et je pose enfin le pied dans la barque, qui nous transporte à Semlin. — Le trajet est d'une heure; le fleuve, large et profond, a des vagues comme la mer. On longe ensuite les prairies et les vergers qui entourent Semlin. — Le 3 au soir, entré au lazaret, où nous devons rester dix jours. Chacun de nous a une cellule et une petite cour plantée d'arbres. Je congédie mes Tartares, mes moukres, mes drogmans, qui retournent à Constantinople : tous nous baisent la main avec tristesse, et je ne puis quitter moi-même sans attendrissement et sans reconnaissance ces hommes simples et droits, ces fidèles et généreux serviteurs qui m'ont guidé, servi, gardé, soigné comme des frères feraient pour un frère, et qui m'ont prouvé, pendant les innombrables vicissitudes de dix-huit mois de voyages dans la terre étrangère, que toutes les religions avaient leur divine morale, toutes les civilisations leur vertu, et tous les hommes le sentiment du juste, du bien et du beau, gravé en différents caractères dans leur cœur par la main de Dieu.

—

NOTES SUR LA SERVIE.

Semlin, 12 septembre, au lazaret.

A peine sorti de ces forêts où germe un peuple neuf et libre, on regrette de ne pas le connaître plus à fond; on aimerait à vivre et à combattre avec lui pour son indépendance naissante; on recherche avec amour d'où il est éclos, et quelle destinée ses vertus et la Providence lui préparent. Je me souviens toujours de la scène de Iagodina : nous admirions dans une cabane de Serviens une jeune mère qui allaitait deux jumeaux, et dont le troisième enfant jouait à terre à ses pieds avec le yatagan de son père. Le pope du village et quelques-uns des principaux habitants étaient en cercle autour de nous, et nous parlaient avec simplicité et enthousiasme du bien-être croissant de la nation sous ce gouvernement de liberté, des forêts que l'on défrichait, des maisons de bois qui se multipliaient dans les vallées, des écoles nombreuses et pleines d'enfants qui s'ouvraient dans tous les villages : chacun de ces hommes, avançant la tête entre les épaules de ceux qui le précédaient, avait l'air fier et heureux de l'admiration que nous témoignions nous-mêmes; leur œil était animé, leur front rougissait d'émotion pour leur patrie, comme si la gloire et la liberté de tous avait été l'orgueil de

chacun. A ce moment, le mari de la belle Servienne chez qui nous étions logés rentra des champs, s'approcha de nous, nous salua avec ce respect et en même temps avec cette noblesse de manières naturelle aux peuples sauvages; puis il se confondit dans le cercle des villageois, et écouta, comme les autres, le récit que le pope nous faisait des combats de l'indépendance. Quand le pope en fut à la bataille de Nissa et aux trente drapeaux enlevés à quarante mille Turcs par trois mille montagnards, le père s'élança hors du cercle, et, prenant des bras de sa femme ses deux beaux enfants qu'il éleva vers le ciel : « Voilà des soldats de Milosch! s'écria-t-il. Tant que les femmes seront fécondes, il y aura des Serviens libres dans les forêts de la Schumadia! »

L'histoire de ce peuple n'est écrite qu'en vers populaires, comme toutes les premières histoires des peuples héroïques. Ces chants de l'enthousiasme national, éclos sur le champ de bataille, répétés de rang en rang par les soldats, apportés dans les villages à la fin de la campagne, y sont conservés par la tradition. Le curé ou le maître d'école les écrivent; des airs simples, mais vibrants comme le cœur des combattants, ou comme la voix du père de famille qui salue de loin la fumée du toit de ses enfants, les accompagnent; ils deviennent l'histoire populaire de la nation : le prince Milosch en a fait imprimer deux recueils répandus dans les campagnes. L'enfant slave apprend à lire dans ces récits touchants

des exploits de ses pères, et le nom du libérateur de la Servie se trouve imprimé dans ses premiers souvenirs. Un peuple nourri de ce lait ne peut jamais redevenir esclave.

J'ai rencontré souvent au milieu de ces forêts vierges, dans des gorges profondes où l'on ne soupçonnait d'autres habitants que des bêtes féroces, des groupes de jeunes garçons et de jeunes filles qui cheminaient en chantant ensemble ces airs nationaux, dont nos interprètes nous traduisaient quelques mots. Ils interrompaient un moment leurs chants pour nous saluer et nous regarder défiler; puis, quand nous avions disparu, ils reprenaient leur route et leurs airs; et les sombres voûtes de ces chênes séculaires, les rochers qui bordaient le torrent, frémissaient et résonnaient longtemps de ces chants à larges notes et à refrains monotones, qui promettent une longue félicité à cette terre. « Que disent-ils? demandai-je un jour au drogman qui comprenait leur langue. — Hospodar, me répondit-il, ils disent des choses si niaises, que cela ne vaut pas la peine d'être répété à des Francs. — Mais enfin, voyons, traduisez-moi les paroles mêmes qu'ils chantent en ce moment. — Eh bien! ils disent: « Que Dieu bénisse les eaux de la Morawa, car elles ont noyé les ennemis des Serviens! que Dieu multiplie le gland des chênes de la Schumadia, car chacun de ces arbres est un Servien! » — Et que veulent-ils dire par là? — Hospodar, ils veulent dire que,

pendant la guerre, les Serviens trouvaient un rempart derrière le tronc de ces chênes; leurs forêts étaient et sont encore leurs forteresses, chacun de ces arbres est pour eux un compagnon de combat; ils les aiment comme des frères : aussi, quand le prince Milosch, qui les gouverne actuellement, a fait couper tant d'arbres pour tracer, à travers ces forêts, la longue route que nous suivons, les vieux Serviens l'ont bien souvent maudit. « Abattre des chênes, disaient-ils, c'est tuer des hommes. » En Servie les arbres et les hommes sont amis.

En traversant ces magnifiques solitudes, où, pendant tant de jours de marche, l'œil n'aperçoit, quelque part qu'il se porte, que l'uniforme et sombre ondulation des feuilles de chênes qui couvrent les vallées et les montagnes, véritable océan de feuillages que ne perce pas même la pointe aiguë d'un minaret ou d'un clocher; en descendant de temps en temps dans des gorges profondes où mugissait une rivière, où la forêt s'écartait un peu pour laisser place à quelques champs bien cultivés, à quelques jolies maisons de bois neuves, à des scieries, à des moulins qu'on bâtissait sur le bord des eaux; en voyant d'immenses troupeaux, conduits par de jeunes et belles filles élégamment vêtues, sortir des colonnades de grands arbres, et revenir le soir aux habitations; les enfants sortir de l'école, le pope assis sur un banc de bois à la porte de sa jolie maison, les vieillards entrer dans la maison commune

ou dans l'église pour délibérer, je me croyais au milieu des forêts de l'Amérique du Nord, au moment de la naissance d'un peuple ou de l'établissement d'une colonie nouvelle. Les figures des hommes témoignaient de la douceur des mœurs, de la politesse d'une civilisation antique, de la santé et de l'aisance de ce peuple; la liberté est écrite sur leurs physionomies et dans leurs regards. Le Bulgare est bon et simple, mais on sent que, prêt à s'affranchir, il porte encore un reste du joug; il y a dans la pose de sa tête et dans l'accent de sa langue, et dans l'humble résignation de son regard, un souvenir et une appréhension sensible du Turc; il rappelle le Savoyard, ce bon et excellent peuple des Alpes, à qui rien ne manque que la dignité de physionomie et de parole, qui ennoblit toutes les autres vertus. Le Servien, au contraire, rappelle le Suisse des petits cantons, où les mœurs pures et patriarcales sont en harmonie parfaite, sur la figure du pasteur, avec la liberté qui fait l'homme, et le courage calme qui fait le héros. — Les jeunes filles ressemblent aux belles femmes des cantons de Lucerne et de Berne; leur costume est à peu près le même : des jupons très-courts de couleur éclatante, et leurs cheveux tressés en longues cordes, traînant jusque sur leurs talons. Les mœurs sont pures comme celles des peuples pasteurs et religieux. Leur langue, comme toutes celles qui dérivent du slave, est harmonieuse, musicale et cadencée; il y a entre eux peu d'inégalité de for-

tune, mais une aisance générale; le seul luxe est celui des armes; leur gouvernement actuel est une sorte de dictature représentative. Le prince Milosch, libérateur de la Servie, a conservé le pouvoir discrétionnaire qui s'était résumé en lui, par nécessité, pendant la guerre. Proclamé prince des Serviens (1829), le peuple lui a juré fidélité à lui et à ses successeurs. Les Turcs, qui ont encore une part dans l'administration et dans les garnisons des forteresses, ont reconnu aussi le prince Milosch, et traitent directement avec lui; il a constitué un sénat et des assemblées délibérantes de district, qui concourent à la discussion et à la décision des affaires générales; le sénat est convoqué tous les ans; les députés des villages se rassemblent aux environs de la demeure du prince; ils tiennent, comme les hommes des temps héroïques, leurs assemblées délibérantes sous de grands arbres. Le prince descend du siége où il est placé, s'avance vers chacun des députés, l'interroge, écoute ses réponses, prend note de ses griefs ou de ses conseils, lui parle des affaires, lui explique avec bonté sa politique, se justifie des mesures qui ont pu paraître sévères ou abusives : tout se passe avec la familiarité noble et grave d'hommes des champs conversant avec leurs seigneurs. Ce sont des patriarches laboureurs et armés. L'idée de Dieu préside à leurs conseils comme à leurs combats : ils combattent, ils gouvernent pour leurs autels comme pour leurs forêts; mais les prêtres bornent ici leur

influence aux choses de la religion. L'influence principale est aux chefs militaires, à cette noblesse de sang qu'ils appellent les weyvodes. La domination sacerdotale ne commence jamais que lorsque l'état de guerre a cessé, et que le sol de la patrie appartient sans contestation au peuple. Jusque-là, la patrie honore avant tout ceux qui la défendaient, elle n'honore qu'après ceux qui la civilisent.

La population servienne s'élève maintenant à environ un million d'hommes, et elle s'accroît rapidement : la douceur du climat, pareil à celui de la France entre Lyon et Avignon ; la fertilité de la terre vierge et profonde qui se couvre partout de la végétation des prairies de la Suisse ; l'abondance des rivières et des ruisseaux qui descendent des montagnes, circulent dans les vallées, et forment çà et là des lacs au milieu des bois ; des défrichements de forêts qui fourniront, comme en Amérique, de l'espace à la charrue, et des matériaux inépuisables aux constructions ; les mœurs douces et pures du peuple ; des lois protectrices, éclairées déjà d'un vif reflet de nos meilleures lois européennes ; les droits des citoyens, garantis par des représentations locales et par des assemblées délibératives ; enfin, le pouvoir suprême, concentré, dans une proportion suffisante, entre les mains d'un homme digne de sa mission, le prince Milosch, se transmettant à ses descendants : tous ces éléments de paix, de civilisation et de prospérité promettent de porter la po-



pulation servienne à plusieurs millions d'hommes avant un demi-siècle. Si ce peuple, comme il le désire et l'espère, devient le noyau d'un nouvel empire slave par sa réunion avec la Bosnie, une partie de la Bulgarie et les hordes belliqueuses des Monténégrins, l'Europe verra un nouvel État surgir des ruines de la Turquie, et couvrir ces vastes et belles régions qui règnent entre le Danube, l'Adriatique et les hauts Balkans. Si les différences de mœurs et de nationalité résistent trop à cette fusion, on verra, du moins dans la Servie, un des éléments de cette fédération d'États libres sous des protectorats européens.

23 septembre 1833.

L'histoire de ce peuple devrait se chanter et non s'écrire. C'est un poëme qui s'accomplit encore. J'ai recueilli les principaux faits, sur les lieux, de la bouche de nos amis de Belgrade, qui viennent nous visiter à la grille du lazaret. Assis sous un tilleul, sur l'herbe où flotte le beau et doux soleil de ces contrées, au murmure voisin des flots rapides du Danube, à l'aspect des beaux rivages et des vertes forêts qui servent de remparts à la Servie du côté de la Hongrie, ces hommes, au costume semi-oriental, au visage mâle et doux des peuples guerriers, me racontent simplement les faits auxquels ils ont

pris tant de part[1]. Quoique jeunes encore et couverts de blessures, ils semblent avoir oublié entièrement la guerre, et ne s'occupent que d'instruction publique, d'écoles pour le peuple, d'améliorations rurales et administratives, de progrès à faire dans la législation : modestes et zélés, ils profitent de toutes les occasions qui se présentent pour perfectionner leurs institutions naissantes; ils interrogent les voyageurs, les retiennent le plus longtemps possible parmi eux, et recueillent tout ce que disent ces hommes venus de loin, comme les envoyés de la Providence. Voici ce que j'ai recueilli sur leurs dernières années. Ce fut vers 1804 qu'à la suite de longs troubles suscités d'abord par Passwanoglou, pacha de Widni, et qui s'étaient terminés par la domination des janissaires; ce fut déjà vers 1804 que les Serviens se révoltèrent contre leurs tyrans Trois chefs se réunirent dans cette partie centrale de la Servie qu'on nomme la Schumadia, région immense, et couverte d'impénétrables forêts. Le premier de ces chefs était Kara-George; les deux

[1] J'ai eu depuis des détails plus circonstanciés et plus authentiques sur l'histoire moderne de la Servie, et je dois à l'obligeance d'un voyageur qui m'a précédé et que j'avais rencontré à Jaffa en Palestine, M. Adolphe de Caraman, la communication de ces notes sur la Servie, notes recueillies par lui pendant un séjour chez le prince Milosch. Ces notes, bien plus dignes que les miennes de fixer l'attention du public par le talent et la conscience avec lesquels elles sont rédigées, étaient accompagnées d'une traduction de l'histoire des Serviens par un Servien.

autres, Tanko-Kalisch et Wasso-Tcharapitsch. Kara-George avait été heiduk. Les heiduks étaient pour la Servie ce que les Klephtes étaient en Grèce, une race d'hommes indépendants et aventuriers, vivant dans des montagnes inaccessibles, et descendant au moindre signal de guerre pour se mêler aux luttes des factions, et s'entretenir dans l'habitude du sang et du pillage. Tout le pays s'insurgea, à l'exemple de la Schumadia; chaque canton se choisit pour chef le plus brave et le plus considéré de ses weyvodes : ceux-ci, réunis en conseil de guerre, donnèrent à Kara-George le titre de généralissime. Ce titre lui conférait peu d'attributions; mais le génie, dans les temps de troubles, donne bien vite à un homme audacieux la souveraineté de fait. Le danger ne marchande jamais avec le courage. L'obéissance est l'instinct des peuples envers l'audace et le talent.

George Petrowistsch, surnommé Kara ou Zrin, c'est-à-dire George le Noir, était né, vers 1765, dans un village du district de Kragusewats; son père était un simple paysan laboureur et pasteur, nommé Pétroni. Une autre tradition fait naître Kara-George en France, mais elle n'a rien de vraisemblable. Pétroni emmena son fils, encore enfant, dans les montagnes de Topoli. L'insurrection de 1787, que l'Autriche devait appuyer, ayant eu un succès funeste, les insurgés, poursuivis par les Turcs et les Bosniaques, furent obligés de prendre la fuite. Pé-

troni et George son fils, qui avaient déjà vaillamment combattu, rassemblèrent leurs troupeaux, leur seule richesse, et se dirigèrent vers la Save; ils touchaient déjà à cette rivière, et allaient trouver leur salut sur le territoire autrichien, quand le père de Kara-George, vieillard affaibli par les années, et plus enraciné que son fils dans le sol de la patrie, se retourna, regarda les montagnes où il laissait toutes les traces de sa vie, sentit son cœur se fendre à l'idée de les quitter à jamais pour passer chez un peuple inconnu, et, s'asseyant sur la terre, conjura son fils de se soumettre, plutôt que de passer en Allemagne. Je regrette de ne pouvoir rendre de mémoire les touchantes et pittoresques supplications du vieillard, telles qu'elles sont chantées dans les strophes populaires de la Servie. C'est une de ces scènes où les sentiments de la nature, si vivement éprouvés et si naïvement exprimés par le génie d'un peuple enfant, surpassent tout ce que l'invention des peuples lettrés peut emprunter à l'art. La Bible et Homère ont seuls de ces pages.

Cependant Kara-George, attendri d'abord par les regrets et les prières de son père, avait fait rebrousser chemin à ses serviteurs et à ses troupeaux. Dévoué à ce devoir rigoureux d'obéissance filiale, seconde religion des Orientaux, il courbait la tête sous la voix de son père, et allait reprendre tristement la route de l'esclavage, pour que les os de Pétroni ne fussent pas privés de la terre servienne, quand la

voix et les coups de fusil des Bosniaques lui annoncèrent l'approche de leurs ennemis, et le supplice inévitable que leur vengeance allait savourer. « Mon père, dit-il, décidez-vous; nous n'avons plus qu'un instant. Levez-vous, jetez-vous dans le fleuve : mon bras vous soutiendra, mon corps vous couvrira contre les balles des Osmanlis; vous vivrez, vous attendrez de meilleurs jours sur le territoire d'un peuple ami. » Mais l'inflexible vieillard, que son fils s'efforçait en vain d'emporter, résistait à tous ses efforts, et voulait mourir sur le sol de la patrie. Kara-George, désespéré, et ne voulant pas que le corps de son père tombât entre les mains des Turcs, se mit à genoux, demanda la bénédiction du vieillard, le tua d'un coup de pistolet, le précipita dans la Save, et, se jetant dans le fleuve, passa lui-même à la nage sur le territoire autrichien.

Peu de temps après, il rentra en Servie comme sergent-major d'un corps franc. Mécontent de n'avoir pas été compris dans une distribution de médailles d'honneur, il quitta ce corps, et se jeta, comme heiduk, dans les montagnes. S'étant réconcilié avec son chef, il l'accompagna en Autriche quand la paix fut conclue, et obtint une place de garde forestier dans le monastère de Krushedal. Bientôt, las de ce genre d'existence, il rentra en Servie, sous le gouvernement de Hadgi-Mustapha. Il redevint pasteur; mais il reprit les armes toutes les fois qu'une émotion nouvelle souleva une partie du pays.

Kara-George était d'une haute stature, d'une constitution robuste, d'une figure noble et ouverte. Silencieux et pensif quand il n'était animé ni par le vin, ni par le bruit des coups de fusil, ni par la contradiction dans les conseils, on le voyait souvent rester une journée entière sans proférer une parole.

Presque tous les hommes qui ont fait ou qui sont destinés à faire de grandes choses, sont avares de paroles. Leur entretien est avec eux-mêmes plus qu'avec les autres; ils se nourrissent avec leurs propres pensées, et c'est dans ces entretiens intimes qu'ils puisent cette énergie d'intelligence et d'action qui constitue les hommes forts. Napoléon ne devint causeur que quand son sort fut accompli, et que sa fortune fut à son déclin. Inflexible défenseur de la justice et de l'ordre, Kara-George fit pendre son propre frère, qui avait attenté à l'honneur d'une jeune fille.

Ce fut en janvier 1806 que plusieurs armées pénétrèrent à la fois en Servie. Békir, pacha de Bosnie, et Ibrahim, pacha de Scutari, reçurent de la Porte l'ordre d'y porter toutes leurs forces. Békir y envoya deux corps d'environ quarante mille hommes. Ibrahim s'avança du côté de Nissa à la tête d'une armée formidable. Kara-George, avec des forces très-inférieures en nombre, mais animées d'un invincible patriotisme, pleines de confiance dans leurs chefs, et protégées par les forêts qui couvraient

leurs mouvements, repoussa toutes les attaques partielles de Békir et d'Ibrahim. Après avoir culbuté Hadgi-Bey près de Petzka, il marcha sur l'armée principale qui se retirait sur Schabaz, l'atteignit, et la défit complétement à Schabaz, le 8 août 1806. Kulmi et le vieux Méhémet furent tués. Les débris de leur armée se sauvèrent à Schabaz. Les Bosniaques qui voulurent repasser la Drina furent faits prisonniers. Kara-George, qui n'avait avec lui que sept mille hommes d'infanterie et deux mille hommes de cavalerie, se porte rapidement sur Ibrahim-Pacha qui assiégeait Daligrad, ville servienne, défendue par un autre chef nommé Pierre Dobrinyas. A son approche, Ibrahim demanda à entrer en pourparler. Des conférences eurent lieu à Smaderewo; il s'ensuivit une pacification momentanée de la Servie, à des conditions favorables au pays. Ce ne fut qu'un de ces entr'actes qui laissent respirer l'insurrection, et accoutument insensiblement les nations à cette demi-indépendance qui se change bientôt en impatience de liberté. Peu de temps après, Kara-George, qui n'avait pas licencié ses troupes parce que les décisions du muphti n'avaient pas ratifié les conditions de Smaderewo, marcha sur Belgrade, capitale de la Servie, ville forte sur le Danube, avec une citadelle et une garnison turque; il s'en empara. Guscharez-Ali, qui commandait la ville, obtint de Kara-George la permission de se rendre à Widin, en descendant le Danube. Soliman-Pacha resta dans

la citadelle; mais, au commencement de 1807, s'étant mis en marche avec deux cents janissaires qui lui restaient pour rejoindre les Turcs, il fut massacré avec eux par l'escorte même que Kara-George lui avait donnée pour protéger sa retraite. On n'accusa pas Kara-George de cette barbarie. Elle fut l'effet de la vengeance des Serviens contre la race des janissaires, dont la domination féroce les avait accoutumés à de pareilles exécutions.

Ces succès de la guerre de l'indépendance valurent à la Servie sa constitution toute municipale. Les chefs militaires, nommés weyvodes, s'étaient substitués partout aux pouvoirs civils. Ces weyvodes étaient soutenus par une cavalerie formée de jeunes gens des plus riches familles, qui ne recevaient pas de solde, mais vivaient aux frais des weyvodes, et partageaient avec eux le butin. Quelques-uns des weyvodes avaient autour d'eux jusqu'à cinquante de ces jeunes cavaliers. Les plus marquants de ces chefs étaient alors Jacob Nenadowitsch, Milenko, Dobrinyas, Ressava, et, au-dessus de tous, Kara-George.

Un sénat, composé de douze membres élus par chacun des douze districts, devait présider aux intérêts généraux de cette espèce de fédération armée, et servir de contre-poids à ces pouvoirs usurpés. Ce sénat se montra digne de ses fonctions. Il régularisa les finances, régla l'impôt, consacra la dîme à la solde des troupes, et s'occupa de l'enseignement du

peuple avec un zèle et une intelligence qui indiquaient dès lors un profond instinct de civilisation. Ils substituèrent à l'enseignement routinier des cloîtres et des couvents, des écoles populaires dans chaque ville chef-lieu des districts. Malheureusement ces sénateurs, au lieu de tenir leur mandat du pays tout entier, ne représentaient que les weyvodes, et étaient par conséquent soumis à leur seule influence.

Un autre corps politique délibérant, composé de weyvodes et des hospodars eux-mêmes, retenait les affaires les plus importantes, et la souveraineté disputée se partageait entre ce corps et Kara-George. Tous les ans, vers Noël, les weyvodes qui le composaient se réunissaient à Belgrade, et y traitaient, sous les yeux de ce chef et au milieu des intrigues qui les enveloppaient, de la paix, de la guerre, de la forme du gouvernement, de la quotité de l'impôt. Ils y rendaient leurs comptes, et faisaient des règlements pour l'administration et la justice. L'existence et les prétentions de ce corps aristocratique furent un obstacle à l'affranchissement complet et au développement plus rapide des destinées de la Servie. L'unité est la condition vitale d'un peuple armé en présence de ses ennemis; l'indépendance veut un despote pour s'établir; la liberté civile veut des corps délibérants. Si les Serviens eussent été mieux inspirés alors, ils auraient élevé Kara-George au-dessus de tous ses rivaux, et concentré les pouvoirs

dans la même main. Les hospodars sentaient bien qu'un chef unique était nécessaire ; mais chacun d'eux désirait que ce chef fût faible, pour avoir l'espérance de le dominer. Les choix des sénateurs se ressentirent de cette pensée secrète. Ils espérèrent que ce corps leur servirait contre George ; George espérait qu'il lui servirait contre les hospodars. Les guerres sourdes commencèrent entre les libérateurs de la Servie.

Le plus éloquent des sénateurs, Mladen Milowanowitsch, avait conquis, par l'influence de sa parole, la discussion principale des affaires dans le sénat. Enrichi par le pillage de Belgrade, et maître du commerce extérieur par les douanes du Danube, dont il avait pris la ferme, il faisait ombrage à Kara-George et à ses partisans. Le sénat, remué par eux, se souleva contre Milowanowitsch, qui se retira, plein de pensées de vengeance, à Doligrad. Il dénonça secrètement à George les sourdes intrigues de la Russie et des Grecs contre lui. Kara-George le crut, le rappela à Belgrade, résolut la guerre contre les Bosniaques, et ouvrit la campagne de 1809 en entrant en Bosnie.

Le même chant national slave, qui célèbre le commencement de l'insurrection, prédit des malheurs pour le jour où l'on tentera de passer la Drina et d'envahir la Bosnie. La prédiction du poëte fut l'oracle de la Providence. Cette campagne fut une série de fautes, de désastres et de ruines. Kara-

George, assisté d'un corps russe, combattit en vain avec son héroïsme habituel : ses soldats, découragés, faiblirent. Battu par les Turcs à Komenitza, il vint protéger Tagodina et la rive gauche de la Morawa, et ne dut même qu'à une importante diversion des Russes la conservation de cette partie du territoire.

Les revers accrurent la jalouse inimitié des weyvodes contre lui. On osa attenter à son pouvoir, le jour où ce pouvoir ne fut plus défendu par le prestige de la victoire. Jacob Nenadowitsch fut le premier qui ébranla sa fortune. Il parut au sénat le 1er janvier 1810, à la tête de six cents jeunes gens à cheval, sous ses ordres, et fut nommé président du sénat. L'influence de la Russie maintint seule pendant quelque temps l'autorité ébranlée de Kara-George. Il s'avança contre Curchid, pacha de Nissa, qui n'avait pas moins de trente mille hommes. La plaine de Wawarin fut le théâtre d'une bataille sanglante, où trois mille Serviens, animés par la voix et par l'exemple de leur général, refoulèrent cette masse de Turcs, les forcèrent à se retrancher, et bientôt à rentrer dans Nissa. Kara-George se porta aussitôt vers Lonitza, dont quarante mille Ottomans faisaient le siége. La ville, qui résistait depuis douze jours à une formidable artillerie, allait tomber au pouvoir des assiégeants, quand l'apparition de Kara-George et la bravoure de ses Serviens força l'armée turque à repasser la Drina. Ce fut l'apogée de la

gloire de Kara-George. Grâce à lui, la Servie, entièrement délivrée, étendait ses frontières depuis l'île de Poretsch, sur le Danube, jusqu'au confluent de ce fleuve et de la rivière Timok. Mais la paix, toujours plus funeste aux libérateurs de leur patrie que la guerre, vit fermenter de nouvelles intrigues et de nouvelles dissensions entre des chefs que le péril commun réunissait. Les hospodars voulurent diminuer l'autorité de Kara-George, pour le déposséder entièrement plus tard. Ce complot lui fut révélé à temps. Il profita de cette tentative, réprimée avec énergie, pour opérer en sa faveur une réaction définitive à la diète de 1811. Il porta une atteinte mortelle à l'influence des hospodars et des weyvodes, en subdivisant les districts et en multipliant les chefs, qui, trop faibles pour agir seuls, devinrent dès lors des instruments faciles à manier, et qui, jaloux d'ailleurs de l'ancienne supériorité des weyvodes, s'appuyèrent contre eux sur l'autorité du chef suprême, et attachèrent leur fortune à la sienne. Les attributions du sénat furent altérées. Ce corps, au lieu de concentrer tous les pouvoirs, fut partagé en deux assemblées, dont l'une, composée des membres les moins influents, devint une espèce de magistrature judiciaire, et dont l'autre eut les fonctions administratives, et devint une sorte de ministère de Kara-George. On ne peut s'empêcher d'admirer dans ce grand homme un instinct politique aussi habile que son coup d'œil guerrier était sûr et vaste. En appelant

et en retenant ainsi auprès de lui, par des fonctions lucratives et honorables, ses amis et ses ennemis même, il les séparait des populations trop accoutumées à leur obéir, et ruinait leur oligarchie séditieuse. Une loi prononça le bannissement contre tout Servien qui résisterait à cette constitution des pouvoirs. Dobrinyas et Milenko la subirent, et se réfugièrent en Russie. Nenadowitsch se rallia au parti de George, par suite du mariage de sa fille avec un des partisans les plus puissants du dictateur, Mladen.

Le sultan proposa à Kara-George de le reconnaître comme hospodar de Servie, sous la garantie de la Russie. Les Turcs devaient conserver les forteresses et les armes des Serviens. Des négociations compliquées traînèrent sans résultat jusqu'en 1813, où Kara-George, n'ayant pu s'entendre avec la Porte, rappela aux armes ses compatriotes. « Vous avez, leur dit-il, vaincu vos ennemis pendant neuf ans avec moi; vous avez combattu sans armes et sans places de guerre; vous avez maintenant des villes, des remparts, des fleuves entre les Turcs et vous; cent cinquante pièces de canon, sept forteresses, quarante portes fortifiées, et vos forêts, inexpugnable asile de votre liberté; les Russes vont marcher à votre aide : pouvez-vous hésiter?

Cependant les Turcs, commandés par le capitan-pacha de Widin, se mettaient en mouvement. Le grand vizir, profitant de la victoire des Français à Lutzen, pressait les pachas de terminer d'un coup

cette longue lutte, si humiliante pour la Porte. Dix-huit mille Turcs s'avançaient contre Weliko, qu'ils assiégeaient dans Negotin. Weliko, atteint d'un boulet de canon, restait sur la place. Son armée débandée se sauvait par les marais jusqu'à l'île de Poretsch. Au sud, Curchid-Pacha, à la tête d'une nombreuse armée, chassait devant lui Mladen et Sima, deux généraux serviens, et venait camper jusque sous les murs de Schabaz. Jamais la Servie n'avait été réduite à de pareilles extrémités. L'enthousiasme de l'indépendance semblait étouffé sous tant de revers, et peut-être aussi sous trois années de paix et de dissensions intestines. Sa nationalité et sa gloire s'éclipsèrent à la fois; et Kara-George lui-même, manquant à sa fortune et à sa patrie, soit qu'il prévît une catastrophe inévitable et voulût se conserver pour de meilleurs jours, soit qu'il fût au bout de son héroïsme et désirât sauver sa vie et ses trésors, passa sur le territoire autrichien avec son secrétaire Jainki et trois de ses confidents. Ainsi s'éclipsa à jamais ce héros de la Servie pour aller mourir dans une citadelle autrichienne, au lieu de trouver parmi les siens, et sur le sol de cette patrie qu'il avait réveillée le premier, une mort qui l'eût immortalisé! En apprenant sa fuite, l'armée se débanda, et Smaderewo et Belgrade retombèrent au pouvoir des Turcs. La Servie devint un pachalik, et Soliman, son vainqueur, devint son maître et son pacha. Les sénateurs s'étaient enfuis; un seul homme, presque

enfant, le weyvode Milosch Obrenowitsch, resta fidèle à la cause désespérée de l'indépendance. Il souleva les districts du sud, et voulut occuper Oschiza; mais, abandonné par ses troupes, il fut contraint d'accepter les propositions des Turcs. Soliman, à qui il fut présenté, l'accueillit avec distinction. Les Serviens, désarmés, furent employés à élever de leurs propres mains les fortifications qui devaient surveiller le pays. La tyrannie des spahis dépossédés se vengea, par une oppression plus insolente, de neuf ans d'exil, où la bravoure des Serviens les avait relégués. Cependant le caractère national se retrempait dans cette dure et honteuse servitude. Le feu de l'insurrection couvait. Milosch, qui observait d'un œil attentif le moment favorable, et qui ne le croyait pas venu, réprimait énergiquement lui-même les tentatives prématurées de ses amis. La barbare déloyauté du kiaia de Soliman-Pacha fut plus puissante enfin sur lui que les conseils de la prudence. Milosch avait obtenu une amnistie pour les insurgés de Iagodina; au lieu de tenir leur parole, les Turcs firent venir les chefs de cette insurrection à Belgrade, en firent fusiller cent cinquante, et en empalèrent trente-six. Milosch, qui était lui-même à Belgrade, eut la douleur de voir le supplice de ses compatriotes. Leur sang se leva contre lui, et cria dans son cœur. Les Turcs s'aperçurent de sa rage; ils craignirent sa vengeance, et le firent prisonnier; mais il s'échappa à peine arrêté, franchit les rem-

parts, se réfugia dans les montagnes de Ruduik, y rallia ses partisans, et l'insurrection se répandit comme le feu dans toutes les forêts de la Servie.

Milosch était né en 1780; sa mère, Wischnia, s'était mariée deux fois. Son premier mari se nommait Obren; elle en eut un fils nommé Milan. Son second mari s'appelait Tescho; elle en eut plusieurs enfants. L'un de ces enfants fut Milosch. Ses parents n'ayant aucune fortune, il fut obligé d'abord de conduire les troupeaux de bœufs que les riches marchands du pays envoyaient aux marchés de la Dalmatie. Il entra ensuite au service de Milan, son frère maternel, qui faisait le commerce de bétail. Les deux frères s'aimaient si tendrement, que Milosch prit aussi le nom d'Obrenowitsch, qui était celui du père de Milan. Le commerce des deux frères prospéra. Riches et influents déjà à l'époque de la première insurrection, ils y prirent part, chacun selon la nature de son caractère. Milan, paisible et doux, restait à la maison et pourvoyait à l'administration du district; Milosch, remuant et intrépide, combattait sous Kara-George.

Lorsque Kara-George changea la constitution du pays, Milan, ayant pris parti contre lui dans le sénat, fut fusillé par ses ordres. Milosch dut en partie sa fortune et sa gloire actuelle à cette mort de son frère. La vengeance le jeta dans les rangs des mécontents. Il ne suivit pas les chefs qui s'enfuirent en 1813. Les regards se portèrent alors naturellement sur le seul qui fût resté dans le pays.

Le dimanche des Rameaux 1815, Milosch, fugitif de Belgrade, entre dans l'église de Takowo, où un peuple nombreux était assemblé. Il harangue ce peuple avec cette éloquence naturelle que possède le Slave, et avec cette toute-puissance d'un sentiment désespéré, partagé d'avance par ceux qui l'écoutent.

Les hostilités commencèrent. Milosch, à la tête de quelques jeunes cavaliers de son district et de mille hommes des montagnes, enlève une porte aux spahis, et leur prend deux pièces de canon. Au bruit de ce succès, les émigrés rentrent, les fugitifs sortent des forêts, les heiduks descendent des montagnes. On attaque le kiaia du pacha, qui, à la tête de dix mille Turcs, était venu imprudemment camper dans les plaines de la Morawa. Le kiaia est tué dans le combat; sa mort porte la terreur dans son camp : les Turcs fuient vers Sienitza. Là, une nouvelle bataille est livrée; Milosch remporte la victoire : le butin, les femmes, l'artillerie du kiaia, tombent au pouvoir des Serviens. Ali-Pacha sort de Belgrade avec ce qui lui reste de troupes, et marche au-devant de Milosch; il est défait, et se retire à Kiupra, à la faveur d'une escorte donnée par le vainqueur. Adem-Pacha capitule aussi honteusement, se renferme dans Novibazar, et reçoit les présents de Milosch. Le pacha de Bosnie descend de ses montagnes avec une armée fraîche et nombreuse; il envoie Ali-Pacha, un de ses lieutenants, combattre Milosch

dans le Matschwai; Ali-Pacha est fait prisonnier, et renvoyé comblé de présents au grand vizir. Les Serviens se montraient dignes déjà, par leur générosité, de cette civilisation au nom de laquelle ils combattaient, et Milosch traitait d'avance ses ennemis comme des amis futurs : il sentait que l'indépendance complète n'était pas encore venue pour sa patrie, et lui ménageait des traités, au lieu de la déshonorer par des massacres. Sur la frontière de la Morawa, Maraschli Ali-Pacha s'avançait à son tour. La division régnait heureusement entre ce général et Curchid-Pacha, l'ancien grand vizir et pacha de Bosnie; ils ne concertaient pas leurs plans, et chacun d'eux désirait secrètement les revers de l'autre pour se ménager à lui seul l'honneur de la victoire; tous deux voulaient négocier, et briguaient l'honneur de terminer la guerre. Milosch, informé de ces intrigues, sut en profiter; il osa se rendre de sa personne auprès du grand vizir, au milieu du camp des Turcs; il eut une entrevue avec Curchid. On ne put s'entendre : Milosch voulait que la Servie conservât ses armes; le pacha acceptait toutes les conditions, excepté celle-là, qui rendait toutes les autres incertaines. Milosch, irrité, se lève pour remonter à cheval; Curchid ordonne qu'on l'arrête : les janissaires se jettent sur lui; mais Ali-Pacha, ce lieutenant de Curchid que Milosch avait vaincu et renvoyé avec des présents au vizir, s'interpose courageusement entre les spahis et Milosch : il représente à Curchid

que Milosch est venu au camp sur la foi de sa parole; qu'il s'est engagé par serment à l'en faire sortir sain et sauf; qu'il mourra plutôt que de souffrir qu'on porte atteinte à la liberté de l'homme auquel il a dû la vie. La fermeté d'Ali-Pacha impose au vizir et à ses soldats; il reconduit Milosch hors du camp. « Milosch, lui dit-il en le quittant, puissiez-vous désormais ne vous fier à personne, pas même à vous! Nous avons été amis; nous nous séparons aujourd'hui, et pour toujours. » Milosch s'éloigna. Des négociations ouvertes avec Maraschli-Ali-Pacha furent plus heureuses : les armes furent accordées. Des députés serviens allèrent à Constantinople, et revinrent, au bout d'un mois, porteurs d'un firman de paix conçu en ces termes : « De même que Dieu a « confié ses sujets au sultan, de même le sultan les « confie à son pacha. » Le pacha rentra dans Belgrade, et les chefs serviens vinrent faire leur soumission par l'entremise de Milosch. Les forteresses restaient entre les mains des Turcs; les Serviens s'imposaient eux-mêmes; l'administration était partagée entre les deux partis : un sénat national se rendait à Belgrade auprès du pacha; Ali, aimé des Serviens, remplaçait à Belgrade Soliman-Pacha, leur ennemi, qui fut rappelé par le Grand Seigneur. Un tel état de choses ne pouvait durer; les collisions étaient inévitables. Milosch, toujours chef de sa nation, demeurait à Belgrade auprès d'Ali-Pacha comme une sentinelle vigilante, toujours prêt à donner à

son peuple le signal de la résistance ou de l'attaque.

Ali chercha à obtenir par l'adresse le désarmement qu'il n'avait pu obtenir par la force : il s'adressa à Milosch, en le conjurant d'obtenir les armes du peuple. Il répondit que lui et ses amis étaient prêts à déposer leurs armes, mais qu'il lui était impossible de les arracher aux paysans. Le pacha, indigné, suscita contre lui le président de la chancellerie servienne, Moler, et le métropolitain Nikschwitz; mais les gardes de Milosch s'emparèrent de ces deux conspirateurs en plein conseil, et forcèrent le pacha lui-même, en vertu de son pouvoir exécutif, à les mettre à mort. L'audace des Serviens s'accrut par cette faiblesse du pacha. Milosch sortit de Belgrade, et, pour échapper aux piéges de tout genre dont les Turcs et ses rivaux parmi les Serviens l'environnaient, se renferma dans le village fortifié de Topschidor, à une demi-lieue de Belgrade. En 1821, une tentative nouvelle eut lieu contre l'autorité et la vie de Milosch. Les deux weyvodes qui l'avaient dirigée furent exécutés. On soupçonna le pacha d'en avoir été l'instigateur, et l'animosité s'accrut entre les deux nations. Cependant les révoltes de l'Albanie et la guerre de l'indépendance de la Grèce occupaient et énervaient les Turcs. Les circonstances étaient favorables à la concentration du pouvoir national en Servie. Les peuples ne conquièrent jamais leur liberté qu'en se personnifiant dans un chef militaire. L'intérêt et la reconnaissance leur font na-

turellement consacrer l'hérédité du pouvoir dans celui qui a su le créer et le défendre. La monarchie est l'instinct des nations qui naissent : c'est un tuteur qu'elles donnent à leur indépendance encore attaquée. Cet instinct était plus fort en Servie, où les formes républicaines étaient inconnues. Milosch le partageait et devait en profiter. Il étendit son autorité, et rétablit à peu près la constitution de Kara-George. Il jeta entre le peuple et lui l'aristocratie des knevens, chargés de l'administration du pays. Chaque kneven a son knev ou province, et la plupart des districts ont leur obar-kneven. Milosch les nomme, fixe à son gré leur territoire et leurs attributions. Pour éviter tout prétexte aux exactions de ces knevens, ils reçoivent une solde du trésor public. Des tribunaux de première instance sont établis dans les villes et dans les villages. Un tribunal supérieur siége à Kraguzewatz. Milosch les nomme. La coutume sert de loi jusqu'à la rédaction du code que l'on prépare. Le droit de prononcer la peine de mort est réservé au chef suprême du gouvernement. Le léger subside payé par la Servie à la Porte, reste de rançon qui n'est plus qu'un souvenir de leur ancienne dépendance, passe par les mains du chef suprême, qui le délivre au pacha. Le pacha, vaine ombre d'une autorité qui n'existe plus, n'est qu'une sentinelle perdue de la Porte pour observer le Danube, et donner des ordres aux Turcs qui y occupent des forteresses. En cas de guerre de la Tur-

quie contre l'Autriche, les Serviens doivent fournir un contingent de quarante mille hommes. Le clergé, dont l'influence pouvait balancer celle de Milosch, a perdu toute prépondérance en perdant l'administration de la justice, remise à des tribunaux civils. Les popes et les moines sont soumis, comme le reste du peuple, à des châtiments corporels; ils payent les taxes communes. Les biens des évêques sont remplacés par un traitement fixe de l'État. Tout pouvoir est ainsi concentré entre les mains du chef suprême. La civilisation de la Servie ressemble à la discipline régulière d'un vaste camp, où une seule volonté est l'âme d'une multitude d'hommes, quels que soient leurs fonctions et leurs grades. En présence des Turcs, cette attitude est nécessaire. Le peuple est toujours debout et armé : le chef doit être un soldat absolu. Cet état de demi-indépendance de la Servie est encore contesté par les Turcs. Le traité d'Akerman n'a rien résolu en 1827. Une diète eut lieu à Kraguzewatz; on devait y prendre connaissance du traité d'Akerman. Milosch se leva, et dit :

« Je sais qu'il s'est trouvé des gens mécontents du « châtiment infligé par mes ordres à quelques per- « turbateurs. On m'a accusé d'être trop sévère et « trop avide de pouvoir, tandis que je n'ai d'autre « but que de maintenir la paix et l'obéissance qui « sont exigées avant tout par les deux cours impé- « riales. On m'impute aussi à crime les impôts que « le peuple paye, sans songer combien coûte la li-

« berté que nous avons conquise, et combien l'escla-
« vage coûte plus cher encore! Un homme faible
« succomberait aux difficultés de ma situation. Ce
« n'est qu'en m'armant pour votre salut d'une in-
« faillible justice que je puis remplir les devoirs que
« j'ai contractés vis-à-vis du peuple, des empereurs,
« de ma conscience, et de Dieu lui-même. »

Après ce discours, la diète rédigea un acte qui fut présenté à Milosch et envoyé à la Porte, acte par lequel les Serviens, par l'organe de leurs chefs, juraient obéissance éternelle à Son Altesse le prince Milosch Obrenowitsch et à ses descendants. La Servie avait payé sa dette à Milosch : il paye maintenant la sienne à la Servie. Il donne à sa patrie des lois simples comme les mœurs, mais des lois imprégnées des lumières de l'Europe. Il envoie, comme autrefois les législateurs des peuples nouveaux, de jeunes Serviens voyager dans les grandes capitales de l'Europe, et recueillir des renseignements sur la législation et l'administration, pour les approprier à la Servie. Quelques étrangers font partie de sa cour, et lui servent d'intermédiaires avec les langues et les arts des nations voisines. La population, pacifiée et rendue aux travaux de l'agriculture et du commerce, comprend le prix de la liberté qu'elle a conquise, et grandit en nombre, en activité, en vertus publiques. La religion, seule civilisation des peuples qui n'en ont pas dans leurs bois, a perdu de ses abus sans rien perdre de son heureuse in-

fluence; l'éducation populaire est le principal objet des soins du gouvernement. Le peuple se prête, avec un instinct fanatique, à cet effort de Milosch pour le rendre digne d'une forme de gouvernement plus avancée : on dirait qu'il comprend que les peuples éclairés ont seuls la faculté de devenir des peuples libres, et qu'il a hâte d'arriver à ce terme. Les pouvoirs municipaux, jetés dans les districts comme un germe de liberté, l'y préparent. Quelques exilés, bannis par les Turcs après la fuite de Kara-George, ou bannis par Milosch pour avoir conspiré avec les Turcs contre lui, sont encore privés de leur patrie; mais chaque jour, en consolidant l'ordre, et en confondant les opinions dans un patriotisme unanime, amène le moment où ils pourront rentrer, et reconnaître l'heureuse influence du héros qu'ils ont combattu.

Dix mille Turcs occupent encore aujourd'hui les forteresses. Le prince les en chasserait aisément; tout le pays se lèverait à sa voix. Mais la présence des Turcs dans ces forteresses et leur souveraineté nominale n'ayant plus aucune influence fâcheuse sur la Servie, et pouvant au contraire la préserver des agitations intérieures et des intrigues du dehors, qui surgiraient inévitablement si elle était complétement détachée de l'empire ottoman, le prince, par une politique habile, préfère cet état de choses à une guerre nouvelle et prématurée. Le peuple lui sait gré de cette paix, qui lui permet tous les développements

de la civilisation intérieure. Il ne craint rien pour son indépendance réelle. Tous les habitants sont armés, et occupent l'intérieur du pays, les villes et les villages. Le pacha réside à Belgrade; Milosch, quelquefois à Belgrade, quelquefois dans son château à un mille de cette ville, plus souvent à Kraguzewatz. Là, il est isolé des Turcs, et occupe le point le plus central de la Servie. La nature du pays et son attitude guerrière le mettent d'ailleurs à l'abri de toute surprise.

Le prince Milosch est âgé de qnarante-neuf ans. Il a deux fils, dont l'aîné a douze ans.

Les destinées futures de l'empire ottoman décideront de l'avenir de cette famille et de ce peuple; mais la nature semble l'appeler à une puissante participation aux grands événements qui se préparent dans la Turquie d'Europe comme dans l'empire d'Asie. Les chants populaires, que le prince fait répandre parmi le peuple, lui font entrevoir, dans un prochain avenir, la gloire et la force de la Servie, et de son ancien roi héroïque Étienne Duschan. Les exploits aventureux de ses heiducks passent de bouche en bouche, et font rêver au Servien la résurrection d'une nation slave, dont il a conservé le germe, la langue, les mœurs et les vertus primitives, dans les forêts de la Schumadia.

Le voyageur ne peut, comme moi, s'empêcher de saluer ce rêve d'un vœu et d'une espérance; il ne peut quitter, sans regrets et sans bénédictions,

ces immenses forêts vierges, ces montagnes, ces plaines, ces fleuves, qui semblent sortir des mains du Créateur, et mêler la luxuriante jeunesse de la terre à la jeunesse d'un peuple, quand il voit ces maisons neuves des Serviens sortir des bois, s'élever au bord des torrents, s'étendre en longues lisières jaunes au fond des vallées; quand il entend de loin le bruit des scieries et des moulins, le son des cloches nouvellement baptisées dans le sang des défenseurs de la patrie, et le chant paisible ou martial des jeunes hommes et des jeunes filles rentrant du travail des champs; quand il voit ces longues files d'enfants sortir des écoles ou des églises de bois, dont les toits ne sont pas encore achevés, l'accent de la liberté, de la joie, de l'espérance, dans toutes les bouches, la jeunesse et l'élan sur toutes les physionomies; quand il réfléchit aux immenses avantages physiques que cette terre assure à ses habitants; au soleil tempéré qui l'éclaire, à ses montagnes qui l'ombragent, et la protégent comme des forteresses de la nature; à ce beau fleuve du Danube qui se recourbe pour l'enceindre, pour porter ses produits au nord et à l'orient; enfin à cette mer Adriatique qui lui donnerait bientôt des ports et une marine, et la rapprocherait ainsi de l'Italie: quand le voyageur se souvient de plus qu'il n'a reçu, en traversant ce peuple, que des marques de bienveillance et des saluts d'amitié; qu'aucune cabane ne lui a demandé le prix de son hos-

pitalité; qu'il a été accueilli partout comme un frère, consulté comme un sage, interrogé comme un oracle, et que ses paroles, recueillies par l'avide curiosité des popes ou des knevens, resteront comme un germe de civilisation dans les villages où il a passé; il ne peut s'empêcher de regarder pour la dernière fois avec amour les falaises boisées et les mosquées en ruines, aux dômes percés à jour, dont le large Danube le sépare, et de se dire en les perdant de vue : « J'aimerais à combattre, avec ce peuple naissant, pour la liberté féconde ! » et de répéter ces strophes d'un des chants populaires que son drogman lui a traduits :

« Quand le soleil de la Servie brille dans les eaux « du Danube, le fleuve semble rouler des lames de « yatagans et les fusils resplendissants des Monténé- « grins; c'est un fleuve d'acier qui défend la Servie. « Il est doux de s'asseoir au bord, et de regarder « passer les armes brisées de nos ennemis.

« Quand le vent de l'Albanie descend des mon- « tagnes et s'engouffre sous les forêts de la Schu- « madia, il en sort des cris, comme de l'armée des « Turcs à la déroute de la Morawa. Il est doux ce « murmure à l'oreille des Serviens affranchis ! Mort « ou vivant, il est doux, après le combat, de re- « poser au pied de ce chêne qui chante sa liberté « comme nous ! »

Je joins ici, comme commentaire de mes notes sur la Servie, quelques fragments de ses chants populaires. Nos lecteurs nous sauront gré de leur faire connaître cette littérature héroïque. C'est une poésie équestre qui chante, le pistolet au poing et le pied sur l'étrier, l'amour et la guerre, le sang et la beauté, les vierges aux yeux noirs, et les Turcs mordant la poussière. Son caractère est la grâce dans la force, et la volupté dans la mort. S'il me fallait trouver à ces chants une analogie ou une image, je les comparerais à ces sabres orientaux trempés à Damas, dont le fil coupe des têtes et dont la lame chatoie comme un miroir.

C'est à la traduction de madame Élisa Voiart que nous empruntons ces fragments. Cette traduction n'est que le transvasement d'une poésie dans une

autre poésie. La main délicate d'une femme pouvait seule cueillir et transplanter sans les flétrir, dans une langue étrangère, ces fleurs sauvages du Danube.

CHANTS SERVIENS.

LE COUTEAU D'OR.

Une fois deux sapins croissaient l'un près de l'autre;
Au milieu d'eux s'élevait la cime élégante d'un mélèze;
Mais ce n'étaient point deux sapins verts,
Ce n'était point un élégant mélèze:
C'étaient deux frères nés d'un même sein,
L'un nommé Paul, l'autre Radul,
Et entre eux la dame Jélitza leur sœur.
Ils l'aimaient tendrement, les deux frères,
Et lui donnaient de fréquents gages d'amitié;
L'un tantôt plus, l'autre tantôt moins.
Ils lui donnèrent enfin un beau couteau
A lame, enfermé dans un étui d'argent.
Quand la jeune épouse de Paul vit ceci,
L'envie s'alluma dans son cœur,
Et, courroucée, elle dit à l'épouse de Radul :

« Belle-sœur, ma belle-sœur,
Dis, ne connais-tu pas quelque herbe haineuse,
Dont je puisse diviser cet amour de frère? »
Et l'épouse de Radul lui répondit :

« Pour Dieu ! que dis-tu là, ma belle-sœur ?
Je ne connais aucune plante haineuse;
Et j'en connaîtrais, que je ne te les nommerais pas!...
Ma sœur m'aime, et plus d'une fois
Elle m'a donné des marques de tendresse. »
Quand l'épouse de Paul ouït ce discours,
Elle alla auprès des chevaux dans la prairie,
Et traîtreusement elle donna un coup au coursier;
Et, courant vers son époux et maître, elle s'écria :

« Pour ton malheur, tu as aimé ta sœur !
Pour ton malheur, tu l'as gratifiée !
Sur la prairie, elle vient de percer le flanc de ton coursier. »

Paul alors questionnant sa sœur :
« Pourquoi cela? Sœur, que Dieu t'en punisse !... »

La sœur jura par tout ce qui lui était cher :
« Ce n'est pas moi, frère ! sur ma vie;
Oui, sur ma vie aussi bien que sur la tienne ! »
Et le frère crut aux serments de sa sœur.
Quand la jeune épouse de Paul vit ceci,
Elle alla pendant la nuit dans la fauconnerie;

Elle coupa la tête au gris faucon de Paul,
Et, se présentant le lendemain devant son époux :

« Pour ton malheur, tu as aimé ta sœur !
Pour ton malheur, tu l'as gratifiée d'un couteau !
Voici qu'elle a coupé la tête à ton faucon. »

Paul, irrité, questionna Jélitza sa sœur :
« Pourquoi cela ? Sœur, que Dieu te punisse ! »

La sœur jura par tout ce qui lui était cher :
« Mon frère, ce n'est pas moi ! sur ma vie,
Sur ma vie comme sur la tienne ! »
Et le frère crut encore aux serments de sa sœur.
Lorsque la jeune épouse de Paul vit ceci,
Elle se glissa le soir, après le souper,
Près de la belle-sœur, et, lui dérobant le couteau d'or,
Elle en frappa son propre enfant au berceau.
Mais quand l'aube du matin parut,
Elle se précipita en criant vers son époux,
Criant et se déchirant le visage :

« Oh ! pour ton malheur, tu as aimé cette sœur !
Pour un plus grand encore, tu l'as gratifiée !
Dans le berceau elle a égorgé ton enfant !...
Mais ne veux-tu pas me croire ?
Visite toi-même le couteau qu'elle porte à sa ceinture ! »

Paul s'élança comme saisi de fureur :
Il monta vers les chambres hautes,
Où dormait sa sœur étendue sur ses coussins.
Sous sa tête était placé le couteau d'or ;
Le frère le prit alors,
Il le tira hors de l'étui d'argent...
Et le couteau était baigné de sang !...

Quand le noble Paul vit ceci,
Il saisit la main de sa sœur :
« Ma sœur, que Dieu te foudroie !
Que tu m'eusses tué mon coursier aux champs,
Mon noble faucon dans la fauconnerie :
Mais pourquoi tuer mon doux enfant au berceau ? »

Sa sœur jura par tout ce qui lui était cher :
« Non, frère, ce ne fut pas moi ! sur ma vie,
Sur ma vie aussi bien que sur la tienne !
Mais ne veux-tu pas me croire ?
Conduis-moi aux champs, en rase campagne ;
Là, attache-moi à la queue de tes coursiers,
Et qu'ils me déchirent de quatre côtés ! »

Mais cette fois le frère ne crut point sa sœur ;
Plein de fureur, il la prit par ses blanches mains,
Il l'entraîna aux champs, en rase campagne ;
Il l'attacha à la queue de ses coursiers,
Et les lâcha tous quatre sur la vaste plaine.
Là où tomba une goutte de son sang,

Crûrent des immortelles et des basilics;
Mais à l'endroit où elle tomba morte,
S'éleva subitement une église.

Peu de temps s'était écoulé depuis ceci,
Lorsque la jeune épouse de Paul tomba malade.
Gravement malade elle demeura durant neuf années;
La corruption se mit dans ses os;
Des vers venimeux fourmillaient dans ses plaies,
Et en secret rongeaient ses chairs.
Pleine de douleur et de désespoir, elle gémit,
Et parle ainsi à son époux et maître :

« Écoute-moi, ô mon époux et seigneur!
Conduis-moi à l'église de ta sœur,
Pour essayer de me réconcilier avec elle. »
Quand Paul eut entendu ces paroles,
Il conduisit son épouse à l'église merveilleuse;
Mais quand elle fut devant ses murs,
Une voix menaçante sortit de la blanche église :
« N'avance point, épouse de Paul!
Rien ne peut te réconcilier avec l'église! »
La jeune femme entendit ceci avec épouvante,
Et implora ainsi son seigneur :

« Oh! pour Dieu, mon Paul, mon époux et maître,
Ne me ramène point vers notre blanche demeure,
Mais attache-moi aussi à la queue de tes coursiers!
Chasse-les vers la vaste campagne,

Et qu'ils me déchirent toute vivante! »

Paul obéit aux paroles de la jeune femme;
Il l'attacha à la queue de ses coursiers,
Et les chassa tous quatre sur la vaste plaine.
Là où tomba une goutte de son sang,
Crûrent des ronces et des épines;
Mais à l'endroit où elle tomba morte,
La terre ébranlée enfanta un lac profond.
Sur le lac voguait un coursier noir;
A ses côtés voguait un berceau d'or;
Sur le berceau perchait un gris faucon;
Dans le berceau reposait un enfant endormi;
Tout près de son cou, la main de sa propre mère
Armée du fatal couteau d'or!

L'ENLÈVEMENT DE LA BELLE IKONIA.

Dans son château au bord de la Morawa,
Théodore de Stalatsch buvait un vin doré,
Un vin doré que lui versait sa vieille mère;
Et quand le vin commença à lui monter à la tête,
Alors la vieille mère lui parla ainsi :
« O mon cher fils Théodore de Stalatsch,
Dis, pourquoi ne t'es-tu jamais marié,
Jamais, dans la fleur de ta jeunesse et de ta beauté?
Que ta vieille mère, affranchie des travaux,
Ne se puisse réjouir au logis dans ses enfants? »

Et Théodore de Stalatsch lui répondit :
« Dieu m'est témoin, ô ma vieille mère,
Que j'ai longtemps parcouru le pays et les villes,
Et que nulle part je n'ai trouvé une épouse.
Quand je trouvais pour moi une jeune fille,
La parenté ne t'eût peut-être pas convenu;
Et où la parenté eût été convenable,
La jeune fille, à mon tour, ne m'eût pas plu.
Mais vois-tu, hier, après midi,

Je passai les froides ondes de la Ressawa,
Et j'aperçus là trente vierges fleuries
Occupées à blanchir leur fil et leur toile.
Parmi ces filles était la belle Ikonia,
L'aimable fille du prince Milutine,
Milutine, le prince des Ressaviens.
Celle-là, chère mère, serait une épouse pour moi,
Et pour toi aussi serait convenable la parenté.
Mais elle est déjà fiancée à un autre;
Elle a été demandée par Iréné, fils de George,
Pour Sredoj, parent de George.
Mais je veux la posséder, ô ma mère!
La posséder, ou ne plus vivre! »

Là-dessus la sage mère le reprit :
« Quitte cette idée, fils, si la jeune fille est fiancée!
Ce n'est pas raillerie! la parente du roi!... »
Mais Théodore n'écouta point sa mère.
Il appela son serviteur Dobriwoj :
« Dobriwoj, toi mon fidèle serviteur,
Amène-moi mon brave alezan;
Sangle-le-moi de sangles d'argent,
Et bride-le d'une bride tissue de soie et d'or. »
Quand le coursier fut harnaché,
Théodore sortit, et, s'élançant en selle,
Il galope le long des rives de la paisible Morawa,
Et il descend jusque dans la plaine Ressawa.
En arrivant au torrent de la Ressawa,
Il retrouva les trente vierges,

Et parmi elles la belle Ikonia.
Alors, contrefaisant le malade, le héros les appelle,
Les salue, et leur souhaite l'aide de Dieu :
« L'aide de Dieu soit avec vous, belles vierges ! »
Et elles répondirent avec politesse :
« Que Dieu te soit aussi favorable, guerrier étranger ! »

« Belles filles, pour l'amour du Seigneur,
Donnez-moi donc une coupe pleine d'eau !
Je suis travaillé d'une fièvre ardente,
Et je ne puis descendre de mon alezan;
Car ce coursier a la mauvaise habitude
De ne jamais se laisser monter deux fois. »

Ikonia le plaignit de tout son cœur,
Et lui répondit d'une voix douce :
« Oh ! pour Dieu, ne fais point cela, guerrier étranger !
La Ressawa a des eaux froides et malsaines;
Elles ne sont point bonnes même pour un guerrier en santé,
Encore moins pour celui qui a la fièvre.
Mais attends un peu, je vais te chercher du vin. »
Elle courut aussitôt vers sa blanche demeure;
Elle apporta du vin précieux dans une coupe d'or,
Et le présenta à Théodore de Stalatsch.
Mais celui-ci, voyez ! il ne saisit point la coupe;
Il saisit rapidement la blanche main de la vierge,

La tire à lui sur son alezan,
Et, l'attachant trois fois de sa ceinture,
Et quatre fois de la courroie de son sabre,
Il l'emporta vers sa maison.

STOJAN JANKOWITSCH.

Il n'était encore nul soupçon de l'aurore,
Lorsque les portes d'Udbinja s'ouvrirent;
Et une troupe de guerriers en sortit,
Trente-quatre compagnons turcs :
A leur tête était Mustaj-Beg de Lika.
Le beg se dirige vers les montagnes de Kunar,
Pour mener la chasse dans ses vertes forêts;
Là, il erre pendant trois jours et quatre en vain;
Le beg ne trouve rien à chasser ni à prendre.
Alors il retourne vers Lika d'Udbinja.

En traversant une forêt de sapins,
Il se dirige vers les eaux de la citerne,
Pour boire et se rafraîchir.
Voyez! là brillait quelque chose à travers les rameaux.
Il s'approche d'un vert sapin,
Et il voit dessous, Mustaj-Beg de Lika,
Il voit un guerrier ivre endormi,
Et tout vêtu de soie et d'or.

Son front portait bonnet et tschelenka;
Sur le bonnet neuf aigrettes brillantes,
Et près de celles-ci un ornement précieux
(Mille pièces d'or vaut ce joyau);
Sur les épaules un dolman vert;
Sur le dolman trente superbes boutons:
Chaque bouton vaut une mesure d'or,
Celui du col en vaut trois,
Et telle est sa dimension,
Que l'eau-de-vie du matin pourrait être servie dedans.
Sur le dolman sont trois agrafes,
Trois agrafes d'or, du poids de deux onces;
Deux sont ciselées, la troisième est moulée.
Aux pieds du héros sont des chaussures à crochets;
Jaunes d'or en sont les jambes jusqu'aux genoux,
De manière à ressembler à celles des faucons;
Des crochets partent des chaînes d'or,
De longues chaînes en délicate orfèvrerie,
Telles que les jeunes filles en portent au cou.
Précieuse est la ceinture qui l'entoure;
Dans la ceinture sont neuf pistolets,
Tous les neuf enrichis d'or pur.
Aux flancs du héros est un sabre damasquiné;
Au sabre sont trois poignées d'or,
Sur lesquelles brillent trois pierres précieuses :
Trois villes de tzar vaut bien cette épée...
Sur les genoux du héros est une longue carabine;
Trente anneaux d'or y sont attachés;

Chaque anneau vaut bien dix pièces d'or;
Celui de la batterie en vaut trente.
Il y a dans cette arme plus d'or que de fer.

Comme le héros sommeillait dans l'herbe,
Voici que les rameaux du pin s'agitent.
Mustaj-Beg presse le guerrier sur la terre;
Près de lui sont les trente-quatre compagnons,
Et ils le dépouillent de ses armes brillantes.
Alors le héros sort de son profond sommeil.
Lorsque de ses yeux noirs il eut vu
Comme les Turcs l'avaient surpris,
Et qu'il n'avait plus ses armes,
Son cœur généreux fut près de se briser.
De ses deux mains il saisit ce qui se trouve autour de lui,
Et il entraîne jusqu'à terre et tue
Sept compagnons du beg de Lika,
Jusqu'à ce que les autres, ayant lié ses fortes mains,
Le chassent prisonnier devant eux,
Après lui avoir attaché ses armes sur le dos;
Et petits et grands de s'émerveiller
Qu'avec toutes ces magnifiques armes,
Mustaj-Beg eût vaincu le guerrier.
Ils s'avancèrent ainsi vers Udbinja.
Quand ils furent en rase campagne,
Mustaj-Beg commença ainsi :

« Pour Dieu, guerrier inconnu, dis-moi,

D'où es-tu, et de quelle contrée?
Qui es-tu? Quel est ton nom?
Où avais-tu intention de te rendre?
Et où sont tes compagnons? »

Et le guerrier étranger lui répondit :
« Pourquoi ces questions, Mustaj-Beg de Lika?
As-tu jamais entendu parler des côtes latines,
Des côtes de Kotari la chrétienne,
Et de Stojan Jankowitsch?
Je suis ce Stojan, et point d'autre.
Je n'ai ni compagnons ni suivants :
Dieu seul marche avec moi!

Quant au projet qui m'amène ici,
Je voulais me rendre vers ta demeure,
Et de là attirer Hajkuna, la jeune fille;
Je voulais l'emmener vers Kotari.
Mais Dieu ne me l'a pas permis :
Un maudit breuvage m'a trahi... »

Là-dessus Mustaj-Beg de Lika répondit :
« Bravo! bravo! Stojan Jankowitsch!
Tu es justement tombé sous la main
Qui te peut fiancer, mon garçon! »

Parlant ainsi, ils arrivèrent devant Udbinja,
Sous les tours de Mustaj-Beg de Lika.
Grands et petits regardent la troupe de guerriers.

Hajkuna aussi, l'aimable sœur de Mustaj,
Regarde du haut de sa blanche tour;
Assise à son métier de corail,
Et dans les mains des aiguilles de cristal,
Elle couvre d'un or brillant une blanche étoffe.
Quand elle vit revenir les chasseurs
Conduisant un guerrier chargé de liens,
Malgré l'éclat de ses puissantes armes,
Curieuse, elle poussa le métier loin d'elle,
Et si vivement, que deux pieds s'en rompirent;
Et, surprise, elle se dit ces paroles, la belle fille :

« Bon Dieu,... quelle merveilleuse aventure!...
Que ce guerrier me semble fier et vaillant!
Comment a-t-on pu le surprendre?...
Ce n'est pas sans faire beaucoup de blessures
Que ses mains ont été ainsi garrottées? »

Mais lorsqu'elle compta les guerriers,
Voyez! sept compagnons manquaient au nombre!
Elle se rendit auprès de son frère.
Le beg débarrassa le chrétien de ses armes;
Hajkuna les porta dans la salle du trésor.
Mais le beg jeta lui-même le guerrier en prison,
A trois cents pieds de profondeur,
Où l'eau et la fange lui montaient jusqu'aux genoux,
Et les ossements des morts jusqu'aux épaules.

Alors le beg se rendit dans la nouvelle hôtellerie;

Il s'y rendit pour boire avec ses compagnons,
Et pour se vanter, devant les Turcs d'Udbinja,
De la riche proie qu'il avait faite.
Aussitôt lestement se lève la belle Hajkuna;
Elle se glisse sans bruit vers l'entrée du cachot;
Elle porte avec elle une cruche de vin,
La fait descendre avec des cordes dans la geôle,
Et crie à plein gosier au prisonnier :

« Guerrier étranger, que Dieu te protége!
D'où es-tu? De quelle contrée?
Qui es-tu? Quel est ton nom?
Comment as-tu été surpris par les Turcs,
Qu'ils t'aient captivé malgré tes armes? »

Stojan prit la cruche de vin et but.
Ensuite il répondit ainsi à la jeune fille :
« Qui m'appelle ainsi dehors?
Hélas! l'ivresse m'avait lié les membres!
Fais descendre la corde plus bas;
Tire-moi jusqu'à la moitié de mon cachot,
Et je te dirai tout ce que tu demandes. »

Lorsque la jeune Turque entendit ceci,
Elle laissa tomber la corde jusqu'au fond.
Il y avait des crochets et des boucles à la corde;
Elle le tira jusqu'à la moitié de la hauteur,
Et le prisonnier demanda encore une fois :
« Qui m'appelle ainsi hors du cachot? »

Et la jeune Turque se faisant connaître :
« C'est moi qui t'appelle, ô guerrier étranger!
Moi, la sœur de Mustaj-Beg de Lika. »

Là-dessus Stojan Jankowitsch repartit :
« Hajkuna! oh! que Dieu te bénisse!...
Je suis Stojan Jankowitsch, et pas d'autre.
C'est pour l'amour de toi que me voici captif!...
Le Turc m'a surpris dans l'ivresse,
Et m'a lié les mains. »

La jeune Turque lui répondit :
« Maintenant écoute-moi, Stojan Jankowitsch!
Les Turcs veulent ta mort, infortuné!...
Demain ils viendront te proposer
De te faire Turc, pour sauver ta vie...
Deviens un Turc! deviens-le, brave Stojan!
Et je serai pour toi une fidèle épouse!
Vois! mon frère Mustaj-Beg
A deux tours pleines d'or et d'argent;
L'une est sienne, mais mienne est l'autre;
Et si la mort doit suivre son cours,
Nous les posséderons un jour toutes deux. »

Il répondit ainsi, Stojan Jankowitsch :
« Jeune Hajkuna, ne parle point si follement.
A Dieu ne plaise que je devienne Turc,
Dussé-je obtenir Lika et Udbinja!
J'ai des biens assez dans Kotari;

Par le Tout-Puissant! plus de bien que les Turcs!...
Et je suis aussi un plus vaillant héros qu'eux!
S'il plaît à Dieu, belle fille,
Demain, avant que la moitié du jour soit écoulée,
Les cavaliers de Kotari accourront;
Ils assiégeront Udbinja,
Et ils me délivreront de ma prison. »

Et la fille turque lui répondit :
« Stojan Jankowitsch, ne parle pas si follement.
Avant qu'ils soient ici, les guerriers de Kotari,
Les Turcs t'auront déjà fait mourir!...
Mais es-tu, ô chrétien, fidèle de parole?
Si tu me veux prendre pour ton épouse,
Moi-même je te délivrerai de ta prison. »

Là-dessus Stojan Jankowitsch repartit :
« Reçois ma fidèle promesse, ô belle fille,
Que je te prendrai pour mon épouse.
En vérité, je ne te tromperai jamais. »

Quand la belle fille entendit ceci,
Elle laissa redescendre Stojan dans son cachot,
Et remonta dans sa tour élevée.

Peu de temps s'était passé depuis ceci,
Quand le beg revint de la nouvelle hôtellerie.
Elle marche à lui en chancelant, la sœur.
Alors Mustaj-Beg l'interroge :

« Parle : que te manque-t-il, ma sœur chérie? »

« Ne me le demande point, Mustaj-Beg, mon frère!
Je sens me douloir et la tête et le cœur!...
Les frissons de la fièvre parcourent mon corps.
Dieu! mon frère, je me sens mourir!...
Sieds-toi sur ce moelleux divan!
Que j'appuie ma tête sur ton sein,
Et que j'y puisse exhaler ma pauvre âme!... »

Ces paroles firent mal à Mustaj-Beg :
Rien ne lui était plus cher que sa sœur.
Des larmes baignaient son visage,
Et, contristé, il s'assit sur le divan.
La jeune fille appuya sa tête sur le sein de son frère,
Glissa une de ses mains dans sa poche,
Et l'autre dans sa ceinture,
Et furtivement lui déroba les clefs de la prison,
Des écuries, et de la chambre aux trésors et aux armes;
Ensuite elle retomba sur sa couche moelleuse.
Alors Mustaj-Beg lui dit :
« Chère Hajkuna, ô sœur bien-aimée!
Dieu le veuille! ton mal s'apaise-t-il? »
« Oui, mon frère! grâce à Dieu, je suis mieux. »
Alors Mustaj-Beg la quitta,
Il monta sur la verte terrasse,
Pour convenir avec ses compagnons d'Udbinja
De la manière dont ils feraient mourir le prisonnier.

Cependant la jeune fille se relève lestement;
Elle ouvre la chambre des trésors et des armes;
Elle en tire celles de Stojan,
Et remplit de ducats un sac à avoine;
Ensuite elle descend dans la prison,
Conduit en hâte Stojan hors du cachot,
Et l'amène devant les blanches écuries.
Là, ils en tirent deux coursiers;
Ils prennent la blanche haquenée du beg,
Qui lui sert de destrier un jour de bataille,
Et le coursier noir de l'épouse de Mustaj,
Qu'aucun dans la contrée n'égale en rapidité.

La belle fille monte la blanche haquenée;
Sur le coursier noir monte Stojan.
Tous deux rapidement s'élancent dans la campagne.
Bientôt, atteignant la forêt Ogorjélitza,
Ils entrent dans les montagnes de Kunar,
Et de Kunar ils atteignent les campagnes de Kotari.

Maintenant Stojan parle ainsi à la jeune fille :
« Hajkuna, ô belle vierge turque,
Le sommeil me domine trop fort!
Descends de ton blanc coursier;
Je veux dormir ici et me reposer un peu. »
Et la jeune Turque lui répondit :
« Ne le fais point! au nom de ton héroïque valeur!
Chasse le coursier noir à travers les plaines de Kotari!

Là, il sera temps de dormir;
Car je crains que les Turcs ne nous poursuivent! »

Mais Stojan n'écouta point la jeune fille.
Tous deux descendirent de leurs coursiers.
Stojan se jeta sur la verte pelouse,
Posa sa tête sur les genoux de la belle,
Et s'endormit comme un innocent agneau.
Mais elle ne pouvait dormir, la jeune Turque.

Au matin, lorsque l'aube parut,
Se leva l'épouse de Mustaj-Beg;
Elle veut monter vers la jeune fille,
Laquelle est, dit-on, très-malade depuis la veille.
Mais la jeune fille n'est point dans sa tour;
Les ducats manquent dans la chambre aux trésors;
Stojan n'est plus dans la prison,
Et les coursiers ne sont plus à l'écurie.
En toute hâte la dame retourne sur ses pas,
Fait tirer le canon d'alarme,
Afin que le beg l'entende de la terrasse.
A l'instant le pressentiment d'un malheur le saisit :
Il porte la main à ses poches,
Les clefs n'y sont plus!...
Alors il s'écrie à haute voix, Mustaj-Beg :
« Mes compagnons, mes frères!...
De mes mains s'est enfui Stojan de Kotari;
Il a enlevé ma sœur Hajkuna.
Debout, mes frères, si vous craignez Dieu!... »

Les Turcs ont le singulier usage
D'avoir toujours leurs coursiers sellés.
A l'instant les guerriers montent à cheval;
Ils chevauchent à travers les vastes campagnes,
Jusqu'à ce qu'ils atteignent les montagnes de Kunar,
Et de Kunar les champs de Kotari.

Hajkuna, au-dessus des hautes herbes,
Souvent regarde vers les montagnes.
Voilà qu'elle aperçoit de loin un nuage
Formé par l'haleine des coursiers et des hommes :
Elle reconnaît son frère Mustaj,
Et derrière lui trente guerriers d'Udbinja.
Elle n'ose éveiller Stojan :
Des larmes brûlantes jaillissent de ses yeux,
Et tombent sur les joues et le front du chrétien.
Alors, éveillé par ces larmes, Stojan
S'étonne, et dit à la jeune Turque :
« Parle : qu'as-tu, belle fille?
Pourquoi ces larmes coulent-elles de tes yeux?...
Regrettes-tu ton frère Mustaj?
Regrettes-tu ses grands trésors?
Ou bien ne suis-je pas à ton gré? »

Et la jeune Turque lui répondit :
« Stojan Jankowitsch, malheur à ta mère!
Ce n'est point pour mon frère que je pleure;
Ce n'est point ses trésors que je regrette;
N'en ai-je pas moi-même pris ma part?

Je te chéris du plus profond de mon cœur.
Mais vois, infortuné! Vois-tu Mustaj-Beg,
Et les trente guerriers qui le suivent?...
A cheval donc! fuyons vers Kotari!
Autrement c'en est fait de nous deux!... »

Quand Stojan Jankowitsch entendit ceci,
Il répondit ainsi à la jeune fille :
« Jamais, belle Turque, je ne ferai ceci!
Ils m'ont cruellement offensé, les Turcs,
Quand ils me surprirent endormi par l'ivresse,
Et me garrottèrent et dépouillèrent indignement :
Maintenant je veux joliment gratifier le beau-frère!...
Monte à ton tour le coursier noir,
Et laisse-moi monter le blanc destrier,
Qui est un peu meilleur que l'autre.
Je veux aller au-devant du cher beau-frère! »

Stojan s'élança sur le bon coursier;
Sur le petit noir monta la jeune fille;
Elle fuit en hâte, la vierge, vers Kotari;
Jankowitsch s'avance à la rencontre du beg.

Qui l'eût pu voir eût frémi d'épouvante
A la vue de cette merveille,
Comme, sur un seul les trente s'élançant,
Aucun ne dut revoir sa demeure!
Trente têtes furent séparées des troncs;
Stojan saisit le beg de Lika,

Lui lia les mains derrière le dos,
Et, le chassant ainsi vers sa sœur,
Il tira son sabre tranchant, affilé :
« Hajkuna, ô sœur de Mustaj-Beg,
Vois comme nous gratifions le beau-frère!... »

Et il balançait déjà le sabre damasquiné,
Quand la vierge étendit ses bras suppliants :
« Ne le fais point! au nom de ton héroïque valeur,
Ne laisse point une sœur sans son frère, Stojan!
Tu aurais bientôt à regretter la sœur!...
Renvoie-le à Udbinja! »

Stojan laissa retomber son sabre.
Il resserra plus fortement les liens du beg,
Le renvoya vers Udbinja, et, en partant,
Avertit ainsi le beau-frère :
« Quand tu seras de nouveau à Udbinja,
A boire du vin avec tes compagnons,
Ne te vante plus, et dis la vérité en toutes choses.
Adieu! reçois la vie pour mon présent de noce! »

Le beg, garrotté, s'en retourna seul à Udbinja.
Stojan reprit le chemin de Kotari,
Emmenant avec lui la fille turque;
Il la fit baptiser, et l'épousa,
L'aima fidèlement, et la rendit heureuse.

MARKO, FILS DE ROI, ET LA WILA.

Un jour, deux frères adoptifs chevauchaient
A travers la belle forêt de Mirotsch.
L'un était Marko, fils de roi,
Et l'autre le weyvode Milosch.
L'un près de l'autre leurs bons coursiers,
L'un près de l'autre leur lance de bataille,
Et tous deux se baisaient le visage
Avec l'affection de deux frères d'adoption.
Mais Marko sommeillait à demi sur le Scharatz,
Et il dit à son frère adoptif :
« O weyvode Milosch, frère chéri,
Le sommeil pèse sur mes yeux :
Chante, mon frère, pour me réveiller!... »
Et le weyvode Milosch lui répondit :
« O mon frère, Marko, fils de roi,
Volontiers je chanterais, mon frère;
Mais j'ai beaucoup bu de vin naguère
Avec la Wila de la verte forêt;
Et en me menaçant la Wila m'avertit
Que si jamais elle m'entendait chanter,

Elle me percerait de ses flèches,
Non-seulement la gorge, mais le cœur. »
Toutefois Marko, fils de roi, répondit :
« Chante, frère; ne crains pas la Wila;
Non, tant que Marko, fils de roi, vivra,
Moi, mon bon cheval le Scharatz,
Et ma rapide et pesante massue dorée,
Ne crains point la Wila, frère! »
Alors le weyvode commença à chanter;
Et ce fut un beau chant que celui qu'il commença
Sur nos pères et nos héros,
Lorsque jadis ils possédaient un royaume,
Et que dans la glorieuse Macédoine
Ils fondaient de pieux monastères pour se sanctifier.
Mais, quelque agréable que fût le chant à Marko,
Il tomba endormi sur le pommeau de sa selle.
Marko dormait, Milosch chantait;
Voilà que la Wila Rawjolila l'entendit,
Et elle commença un double chant avec Milosch.
Milosch chantait, la Wila répondait;
Mais plus beau était le chant de Milosch,
Plus belle était sa voix que celle de la Wila.
Alors, courroucée, la Wila Rawjolila
S'élança dans la forêt de Mirotsch,
Tendit son arc, prit deux blanches flèches,
Dirigea l'une dans la gorge de Milosch,
Et l'autre vers le cœur du héros.
Alors Milosch s'écria : « Malheur à moi, ma mère!
Malheur à moi, ô mon frère d'adoption!...

Malheur, Marko! la Wila m'a blessé!...
Ne te l'avais-je pas dit d'avance,
Que je ne devais point chanter dans la forêt? »
Aussitôt Marko s'arracha au sommeil;
Il sauta à bas de son cheval tacheté,
Resserra les sangles du brave Scharatz,
Et caressant et flattant le coursier :
« Scharatz, dit-il, mon aile rapide,
Si tu m'attrapes la Wila Rawjolila,
Je te ferrerai de pur argent,
De pur argent et d'or bruni;
Je te couvrirai de soie jusqu'aux genoux,
Et de franges depuis les genoux jusqu'aux pieds;
J'entremêlerai ta crinière de fils d'or,
Et je l'ornerai de perles fines.
Mais si tu n'atteins pas la Wila,
Je t'arracherai les deux yeux du front,
Je briserai tes quatre pieds,
Et je t'abandonnerai seul ici,
Mourant et chancelant d'arbre en arbre,
Parce que Marko n'aura plus de frère. »
Et il s'élança sur les épaules du Scharatz,
Et se mit à galoper à travers la forêt.
Sur le sommet de la montagne volait la Wila.
Le Scharatz se mit à gravir la montagne
Du côté d'où la Wila ne pouvait ni le voir ni l'entendre.
Quand le beau cheval aperçut la Wila,
Il fit un bond en l'air de trois longueurs de lance,
Et un saut en avant de quatre lances,

Et soudainement atteignit la Wila.
Quand la pauvrette se vit dans cette extrémité,
Elle s'envola dans les nuages;
Mais Marko saisit sa massue,
La lança vers elle, et l'arme noueuse
Atteignit la blanche Wila à l'épaule,
Et la rejeta sur la terre humide.
Alors Marko accourant commença à la frapper;
En vain elle se tournait à droite, à gauche,
Il la frappait avec l'arme pesante et dorée.
« Pourquoi, Wila (que Dieu t'en punisse!),
Pourquoi perces-tu le cœur de mon frère?...
A l'instant cherche-moi des herbes pour le guérir,
Ou tu ne porteras pas ta tête plus loin! »
Alors la Wila pour l'apaiser lui dit :
« Toi, mon frère en Dieu, Marko,
Au nom du Dieu Tout-Puissant et de saint Jean,
Accorde-moi la vie dans la montagne!
Je chercherai des plantes ici dans la forêt,
Afin de guérir les plaies du héros!... »
Et Marko, au nom de Dieu, pitoyable
Et touché de compassion dans son cœur,
Accorda la vie à la Wila de la montagne.
Et la Wila se mit à cueillir des herbes;
En les cueillant, elle répondait aux cris de Marko :
« Attends, attends, frère d'adoption, je reviens. »
Et la Wila ayant rassemblé les plantes de la forêt,
Elle en guérit les blessures du héros.
Plus beau devint le royal Milosch,

Plus douce devint sa voix;
La blessure de son cœur se ferma,
Et le cœur du héros fut plus fort qu'auparavant...
Alors la Wila s'enfonça sous les ombrages de Mirotsch,
Et Marko avec son frère d'adoption
Chevauchèrent vers les frontières de Oretsche;
Ils traversèrent à gué les eaux de Timock
Près de Brégowo le grand village,
Et allèrent jusqu'aux frontières de Widin.
Cependant la Wila disait à ses sœurs :
« Écoutez bien, Wilas, mes sœurs!
Ne me lancez pas après les guerriers dans la forêt,
Quand Marko, fils de roi, est dans la contrée,
Lui et son bon coursier le Scharatz,
Et sa massue rapide et dorée.
Comme il m'a frappée de cette arme pesante!...
A peine ai-je pu sauver ma vie! »

MARKO, FILS DE ROI, ET LE MORE.

—

Un méchant More a bâti une tour,
Une tour haute de vingt étages;
Il l'a bâtie tout au bord de la mer bleue et profonde.
Quand la bâtisse fut terminée,
Le More y fit faire des fenêtres,
Et tendre l'intérieur de velours et de soie;
Puis il se prit ainsi à parler :
« Tour, que fais-tu là, seule sur le rivage,
Isolée et sans maître? car personne ne t'habite.
Je n'ai point de mère, point de sœur,
Et ne me suis jamais marié de ma vie!
Par le Dieu vivant! il faut que, non ma mère,
Mais une cavale, m'ait enfanté,
Si je ne demande point la fille du sultan en mariage!
Oui, il faut que le sultan me donne sa fille,
Ou qu'il vienne à moi sur le champ de bataille! »

Quand le More eut parlé ainsi,
Il écrivit une lettre en fins caractères
Au sultan de la blanche Stamboul.

« Sultan, écrivait-il, seigneur de la blanche Stamboul,
J'ai bâti une tour près de la mer,
Mais elle est déserte et inhabitée;
Car je ne me suis jamais marié.
Donne-moi ta fille pour épouse!
Mais si tu ne veux point me l'accorder,
Sors de ton palais, et viens te battre! »

La lettre parvint à l'illustre sultan;
Et quand il vit ce qui lui était demandé,
Il commença à chercher un champion
Pour combattre le More à outrance.
On promit à cet homme un prix considérable,
S'il pouvait tuer le méchant More.
Il se trouva de braves guerriers en nombre,
Mais aucun ne revint vers Stamboul.
Le sultan tomba bientôt en grand souci.
Il n'avait plus de champion à opposer :
Le sombre More les avait tous tués.
Mais sa misère devait monter plus haut encore,
Car le More s'arma un jour en guerre,
Il se vêtit de riches habits,
Ceignit son cimeterre damasquiné,
Et sella lui-même sa grise jument arabe;
Il la sangla de sept courroies,
Il la brida d'une bride tressée d'or,
Il attacha sur ses flancs une blanche tente,
Et de l'autre côté sa forte massue.

Il monta sur le dos de la cavale,
Et, tenant en main sa lance de bataille,
Il prit le chemin de la blanche Stamboul.
Quand il arrive devant les portes,
Il plante en terre sa forte lance,
Attache à la hampe la jument arabe,
Dresse devant les murs sa blanche tente,
Et impose un tribut à la ville :
Pour chaque nuit un veau gras,
Une fournée de pain blanc,
Un muid d'eau-de-vie brûlée,
Deux muids de vin pourpré,
Et, de plus, une belle vierge
Qui pendant le repas lui servira à boire,
Pendant la nuit baisera son noir visage,
Et qu'ensuite il vendra,
Et dont il tirera de nombreux sequins.

Il demeura là trois longs mois;
Mais la misère devait monter encore.
Chaque jour, sur sa svelte et grise cavale arabe,
Le More chevauchait hardiment par la ville;
Il chevauchait jusque dans la cour du palais,
Et criait au sultan à tue-tête :
« Eh! vieux fou de sultan, donne-moi ta fille! »
Et, balançant avec fureur sa pesante massue,
Il en frappait les murailles,
Et mettait les vitres en pièces.
Lorsque le sultan se vit dans cette nécessité,

Il promit honteusement de lui donner sa fille.

Le More commença alors à parler des noces :
« Quinze longs jours s'écouleront, dit-il,
Jusqu'à ce que je revienne de la côte,
Et que j'aie invité les convives parés de fleurs. »
Alors il monta sa svelte cavale,
Et retourna au bord de la mer
Pour inviter les convives aux noces.

Quand la fille du sultan eut appris ceci,
Elle pleura. L'infortunée au désespoir s'écriait :
« Malheur à moi ! malheur à moi !
Ai-je donc tant soigné mon visage
Pour qu'enfin un vilain noir le caresse ! »
Mais quand la nuit commença à noircir,
Voilà que la sultane en dormant fit un rêve,
Et, dans son rêve, une voix d'homme lui dit :
« Noble dame, il est dans ton pays
Une plaine nommée Amsel ;
La ville de Prilip s'élève sur cette plaine ;
C'est la demeure de Marko, fils de roi.
Ce Marko est un vaillant héros !
Envoie une lettre à ce fils de roi,
Nomme-le ton fils en Dieu, ce héros ;
Et promets-lui d'innombrables trésors,
S'il délivre ton enfant du méchant More. »

Lorsque l'aube du matin parut,

La sultane courut vers son seigneur,
Et lui confia ce qu'un songe lui avait révélé.
Quand le sultan l'eut entendue,
Il écrivit promptement un firman,
Et l'envoya à Prilip la blanche forteresse,
Aux genoux de Marko, fils de roi.

« Mon fils en Dieu, royal rejeton, Marko,
Viens à mon secours dans la blanche Stamboul;
Viens; délivre-moi du méchant More!
Si tu tues le More qui veut me ravir ma fille,
Je te donnerai trois charges d'or. »

Le message arriva à Marko, fils de roi.
Lorsque le héros eut reçu le firman
Et qu'il eut vu ce qu'il contenait,
Il parla ainsi au messager, au Tartare :
« Dieu te protége, Tartare, messager du sultan!
Salue pour moi Sa Hautesse mon vénérable père,
Mais dis-lui que je ne dois point affronter le More;
Car c'est un fort héros sur le champ de bataille.
Et s'il m'abat la tête des épaules,
De quoi me serviront trois charges d'or?... »

Et le Tartare revint sur ses pas.
Il rapporta au sultan ces mots pour message.
Là-dessus, la sultane, entendant ceci,
Écrivit une autre lettre,
Et l'envoya à Marko, fils de roi :

« Mon fils en Dieu, ô royal rejeton, Marko,
N'abandonne point ma fille au More !
Vois, je te donnerai six charges d'or. »

Cette lettre parvint aussi à Marko.
Quand le héros vit ce qu'elle annonçait,
Il dit au messager, au Tartare :
« Retourne, Tartare, ô toi, messager du sultan,
Va; et dis à ma noble mère la sultane :
« Marko ne peut aller défier le More,
« Car c'est un rude jouteur sur le champ de bataille;
« Il abattra mon chef de mes épaules,
« Et ma blonde tête m'est bien plus chère
« Que tout l'or de la cour du sultan. »

Et le Tartare revient vers Stamboul,
Et rapporte à la sultane ces mots pour message.
Quand la fille du sultan eut entendu ceci,
Elle s'élança, la vierge, d'un pied léger,
Et, prenant la plume et le vélin,
Elle se piqua le visage avec la plume,
Et, recueillant le sang qui coulait de sa joue,
Elle écrivit avec ce sang au héros Marko :

« O toi, mon frère en Dieu, noble Marko;
Frère, je te conjure au nom du Dieu vivant;
Parrain, je t'adjure par le même Dieu,
Et par la tête sacrée de votre saint Jean,
Ne m'abandonne point au More farouche !

Vois! je te donnerai sept charges d'or;
J'y joindrai sept différents vêtements
Qui ne seront ni tissus ni filés,
Mais composés de pur or.
Je te donnerai aussi une coupe d'or,
Et autour de cette coupe s'entrelace un serpent
Qui, tenant sa tête élevée,
Montre, au lieu de ses dents, des pierres précieuses,
De façon qu'à minuit comme à midi,
A son éclat tu pourras prendre ton repas.
De plus, je te décorerai d'une épée
Dont la poignée est d'or ciselé,
Et enrichie de trois pierres précieuses.
Enfin, je te donnerai un acte signé et scellé
Comme quoi le vizir n'osera jamais te mettre à mort
Sans l'ordre de Sa Hautesse le sultan, mon père.

Le message fut porté par le Tartare à Marko.
Mais quand Marko l'eut reçu,
Et qu'il eut vu de quoi il s'agissait,
Il commença à se parler ainsi :
« Malheur à moi, sœur d'adoption,
Malheur, si je vais vers toi !
Mais plus grand malheur, si je reste !
Je ne crains point le sultan ni ta mère,
Mais je crains Dieu et saint Jean.
J'irai donc, dussé-je y laisser ma vie ! »

Alors il renvoya le Tartare,

Mais sans lui dire ce qu'il avait résolu ;
Et il se rendit dans la tour élevée,
Pour revêtir ses habits de voyage.
Sur ses épaules il jeta sa pelisse de peau de loup,
Mit sur sa tête un bonnet pareil,
Suspendit à sa ceinture son sabre damasquiné,
Et tira du râtelier sa plus forte lance.
Ensuite il descendit près de son Scharatz,
Le sangla de sept fortes courroies,
Attacha une outre remplie de vin
Au côté droit de Scharatz,
Au côté gauche sa pesante massue,
De façon que la selle ne penche ni deçà ni delà ;
Et, se jetant enfin sur le dos de son coursier,
Il prit au grand trot la route de Stamboul.

Lorsqu'il arriva devant ses blanches murailles,
Il n'alla point chez le sultan ni chez le vizir ;
Il préféra l'hôtellerie nouvellement bâtie,
Et, passant de ce côté, il y fit son entrée ;
Et quand le soir commença à s'obscurcir,
Il conduisit son coursier au bord de la mer,
Afin de le désaltérer aux fraîches eaux.
Mais le Scharatz ne veut point boire.
Il regarde attentivement autour de lui ;
Et voici qu'une vierge turque descend le chemin,
Tout enveloppée d'un voile tissu d'or.

Et lorsque la vierge fut sur la rive,

Elle se pencha sur les vertes ondes,
Et commença à parler ainsi :
« Dieu soit avec vous, flots verdoyants !
Dieu soit avec vous, ma dernière demeure !
Je veux finir ma vie avec vous désormais.
O mer profonde, j'aime mieux me marier
A toi, hélas ! qu'au détestable More ! »

Alors le fils de roi, Marko, s'avançant :
« Arrête, ô noble vierge de Turquie !
Qui te porte à te précipiter dans le sein des flots ?
Pourquoi veux-tu te marier avec la mer ?
Dis, quel grand malheur est donc tombé sur toi ? »

Et la vierge turque lui répondit :
« Éloigne-toi de ces lieux, bon derviche.
Pourquoi demander, quand tu ne peux aider ? »

Et, du commencement jusqu'à la fin,
Elle conta ce qui l'amenait au bord de la mer.
« Enfin, dit-elle, j'avais entendu parler de Marko,
De Marko de Prilip, la blanche forteresse ;
Et j'avais entendu dire qu'il était un héros, ce Marko,
Et que lui seul pourrait vaincre le More.
Alors je l'implorai au nom de frère en Dieu,
Je le nommai parrain au nom de saint Jean,
Et lui promis de beaux et nobles dons.
Mais en vain ! Marko me refusa son aide.
Puisse celle de Dieu lui manquer à son tour ! »

Et Marko, fils de roi, lui répondit :
« Veuille ne point me maudire, ma sœur!
Vois, je suis devant toi, moi-même Marko. »

Quand la belle fille l'eut entendu,
Elle se jeta dans les bras du héros.
« O mon frère, royal rejeton Marko,
Ne m'abandonne pas au méchant More. »
Et le noble Marko lui répondit :
« Ma sœur, noble vierge de Turquie,
Non, aussi longtemps que ma tête tiendra là,
Je ne t'abandonnerai point au More!
Mais veuille ne dire à nul autre tout ceci,
Excepté à tes vénérables parents. Dis-leur aussi
De m'envoyer quelque chose pour manger,
Et que surtout le vin n'y manque point.
Envoyez le tout à la nouvelle hôtellerie.
Quand le More arrivera avec les convives,
Qu'on le reçoive et le traite bien;
Et toi aussi, accueille le More,
Et garde qu'il ne s'élève aucune querelle dans la cour.
Je sais bien le temps que je prendrai pour t'enlever,
Si Dieu et la fortune des héros le permettent. »

Là-dessus, Marko retourne à son hôtellerie,
Et la vierge au palais de son père;
Et elle dit en hâte à ses nobles parents
Que Marko de Prilip était arrivé.
Le sultan et la sultane, ayant entendu cela,

Firent préparer un magnifique repas,
Bien pourvu de vin rouge et précieux,
Et l'envoyèrent à Marko dans l'auberge.

Marko se mit à table, et il savourait son vin,
Lorsque dans Stamboul chaque porte se ferma,
Et l'hôte lui-même vint pour tout fermer.
Et le fils de roi, Marko, lui demanda :
« Pourquoi donc fermez-vous sitôt les portes? »
Sur quoi l'hôte lui fit pour réponse :
« Eh! par le ciel! guerrier étranger,
Ignorez-vous que le More a demandé la princesse en mariage?
Et cela, pour la honte et la douleur de notre maître?
Aujourd'hui soir, il vient pour la chercher;
Et comme nous avons grand'peur de lui,
Nous fermons de bonne heure les portes et les boutiques. »
Marko s'opposa à ce qu'il fermât la porte;
Il se plaça de manière à voir passer le More,
Et tous les convives parés de fleurs.
Mais voici un grand tumulte dans Stamboul:
Voyez! le sombre More arrive monté
Sur sa svelte jument arabe,
Et avec lui cinq cents convives,
Et tous les cinq cents noirs comme lui!
Noir est le conducteur, et noir est le héraut,
Et le fiancé lui-même est un noir Africain.
Fougueuse et bondissante, la cavale sautait;

Les pierres roulaient sous ses pieds,
Et allaient fracasser les boutiques.
Quand le cortége arriva devant l'hôtellerie,
Le More dit en lui-même :
« Juste ciel, quelle merveille!
Tout est fermé dans la blanche Stamboul,
Tout fuit devant moi, de crainte et d'épouvante;
Et la porte de cette seule hôtellerie est ouverte?
Il n'y a peut-être personne dans cette auberge:
Ou seraient-ils assez fous
Pour n'avoir pas peur de mon approche? »

En disant cela, le More continua sa route.
Arrivé devant le palais du sultan,
Il campa dans ce lieu, et y passa la nuit;
Et quand l'aube du matin parut,
Le sultan lui remit la jeune vierge,
Et le riche trousseau de la mariée,
Dont douze chevaux étaient pesamment chargés.

A travers la ville le More reprit sa route
Avec la vierge et tout le cortége des noces.
Mais quand ils arrivèrent devant l'hôtellerie,
De nouveau la porte en était ouverte.
Le More pousse vivement sa cavale;
Il veut voir qui est dans l'auberge.
Marko était assis au milieu de la cour;
Assis, il se délectait à boire un vin pourpré;
Mais il ne buvait point comme il est coutume de boire:

Dans un bassin qui contenait douze mesures
Il buvait d'abord, puis donnait le reste au Scharatz.
Une envie de querelle saisit le More;
Mais à la porte, et bien attaché,
Le coursier du héros lui barrait le passage,
Et donnait des coup de pied à la cavale.
Alors le More retourna vers sa suite,
Et tous se dirigèrent vers le marché.

A cet instant Marko se lève;
Il jette à l'envers sa pelisse fourrée,
Il retourne son bonnet de peau de loup,
Il rattache les sangles de son coursier,
Suspend son outre à demi vide aux flancs du Scharatz,
Assujettit sa pesante et forte massue,
Prend en main sa lance de guerre,
S'élance sur le dos du coursier,
Et, l'éperonnant, il vole sur la place de Stamboul.

Marko atteint le cortége des noces,
Et aussitôt commence la querelle;
Il chasse depuis les derniers jusqu'aux premiers,
Et quand il arrive auprès de la mariée,
Il frappe à mort le parrain et le conducteur.
Le bruit en arrive jusqu'au More.
« Malheur à toi, vaillant More! voici un héros
Qui a bouleversé le cortége de tes noces.
Il monte un coursier qui ne ressemble point aux autres coursiers,

Il est tacheté et luisant comme un taureau.
Ce n'est point un héros comme les autres héros :
Il porte une pelisse de peau de loup,
Sur la tête un bonnet semblable,
Quelque chose de noir entre ses dents,
Comme un jeune agneau de six mois.
En approchant il a commencé la querelle;
Il a chassé depuis les derniers jusqu'aux premiers;
Il a tué le parrain et le conducteur de la mariée. »

Aussitôt le More retourne sa jument,
Et, s'avançant vers Marko, il lui dit :
« Malheur à toi, guerrier inconnu!
Quel est le diable qui te conduit?
Et pourquoi viens-tu disperser mon cortége,
Et tuer mes parrains et conducteurs?
Es-tu imbécile! et ne sais-tu pas qui je suis?
Ou bien es-tu puissant, mais devenu fou?
Ou la vie t'est-elle devenue à charge?
Écoute! sur ma foi je te le jure,
Si je tourne vers toi la bride de ma cavale,
Sept fois je veux te fouler aux pieds,
Sept fois deci, sept fois delà...
Et ensuite je te trancherai la tête. »

Et le fils de roi, Marko, lui répondit :
« Ne le tente point, ô More farouche!
Car, si Dieu et la fortune des héros le permettent,
Non-seulement tu ne me fouleras point,

Mais tu ne pourras pas seulement m'atteindre. »

Voyez comme il écume de rage, le More!
Il tourne la bride de sa cavale arabe,
Il lui déchire les flancs à coups d'éperons,
Il veut écraser sous ses pieds le héros;
Mais c'est ce que ne souffre point le destrier Scharatz.
Il se dresse sur ses deux pieds de derrière,
Et avec ceux de devant il attaque la cavale,
Et, la saisissant violemment avec les dents,
Il lui arrache de la tête l'oreille droite,
De telle sorte qu'elle nage bientôt dans son sang.

Voyez quel terrible combat commence!
Comme héros et héros s'attaquent violemment,
Le fils de roi, Marko, et le sombre More!
Mais ni estoc ni taille ne peut abattre Marko,
Et d'aucun coup ne se laisse atteindre le More.
Ils combattent, et pendant quatre heures
Retentit le son aigu des sabres tranchants.
Enfin, le sombre More voit arriver l'instant
Où Marko doit le vaincre.
Soudain il tourne la bride à sa svelte cavale,
Et il fuit en hâte dans les rues de Stamboul.
Marko le poursuit par derrière;
Mais la rapide cavale fuit;
Elle fuit, légère et rapide comme la Wila des forêts,
Et s'efforce d'échapper au vigoureux Scharatz.

Tout à coup Marko songe à sa massue;
Il l'arrache du pommeau de la selle,
Il la lance, et en atteint le More à l'épaule.
Voyez! il est jeté bas le More! et d'un coup de sabre
Marko tranche sa noire tête.

Puis, saisissant rapidement la bride de la svelte cavale,
Il retourne avec elle sur la place de Stamboul.
Tous les convives aux noces se sont dispersés,
Et toute seule l'attend la belle fille;
Autour d'elle sont les coursiers, au nombre de douze,
Qui portent le riche trousseau de la princesse.
Alors Marko reprend avec lui la jeune vierge;
Il la conduit à la cour du sultan son père,
Et parle en ces termes à l'illustre sultan :
« Vois, sultan! ici est ta fille, la belle vierge.
Voici la noire tête du More redouté;
Voici les coursiers, au nombre de douze,
Qui portaient le trousseau de la belle fille. »
Cela dit, il tourne en arrière la tête du Scharatz,
Et reprend le chemin de la blanche Prilip.
Mais lorsque l'aube matinale parut,
Le sultan prit sept charges d'or,
Et la jeune vierge sept vêtements
Qui n'étaient ni tricotés, ni filés,
Ni même tissus à la navette,
Mais travaillés d'or pur.
Elle y joignit la coupe merveilleuse

Autour de laquelle se roulait un serpent d'or,
Dont la tête redressée
Montrait, au lieu de dents, des pierres précieuses,
De telle sorte qu'à minuit comme à midi,
Leur éclat pouvait éclairer un festin.
Elle y joignit le sabre damasquiné
Qui portait trois poignées de pur or,
Et à chaque poignée trois pierres précieuses;
Et de plus l'écrit scellé du sceau royal,
Afin que nul vizir ne puisse le faire mourir
Sans l'ordre du sublime sultan.
Elle envoya le tout à Marko.
« Reçois, ô Marko, ce peu d'or et de biens;
Mais quand tu commenceras à en manquer,
Adresse-toi avec confiance à ton père
Le sultan, et à ta sœur en Dieu, sa fille. »

L'ANNEAU VRAI GAGE DE FOI.

—

Dans la prairie, sous l'aubépine, ruisselle une source;
Là se rend chaque jour une fillette pour puiser de l'eau;
Elle porte cette eau sous les blanches murailles de Belgrade.
Une pomme d'or en main, vers elle s'avance Mirko :
« Prends, ô jeune fille, prends cette pomme, et deviens mienne! »
La jeune femme prend la pomme, la lui jette au nez :
« Je ne veux ni de toi ni de ta pomme; va, retire-toi! »

Dans la prairie, sous l'aubépine, ruisselle une source;
Là vient une jeune fille pour puiser de l'eau;
Elle porte cette eau sous les blanches murailles de Belgrade.
Une chaîne d'or en main, vers elle s'avance Mirko :
« Prends, ô jeune fille, prends ce collier, et deviens mienne! »
La jeune fille prend la chaîne, la lui jette au nez :

« Je ne veux ni de toi ni de ton collier; va, éloigne-toi! »

Dans la prairie, sous l'aubépine, ruisselle une source;
Là se rend chaque jour une fillette pour puiser de l'eau;
Elle porte cette eau sous les blanches murailles de Belgrade.
Un anneau d'or en main, vers elle s'avance Mirko :
« Prends, ô jeune fille, prends cet anneau d'or, et deviens mienne! »
Alors la fillette prit la bague, la mit à son doigt :
« Je veux de toi; rassemble tes amis; je suis maintenant à toi. »

L'ÉPREUVE.

Trente Zétinjaners buvaient du vin
Aux bords frais et tranquilles du fleuve Zétinja;
Une seule jeune fille les sert.
Quand elle présente à chacun le breuvage,
Ils ne tendent point les mains vers la coupe;
Chacun d'eux, enivré d'amour, veut l'embrasser.
Mais elle leur parle ainsi, la jeune Zétinjanérine :
« Pour Dieu, écoutez-moi, ô trente Zétinjaners!
Je suis, il est vrai, la servante de tous,
Mais je n'en suis pas la bien-aimée.
Je ne serai l'amie que du héros
Qui traversera la Zétinja à la nage,
Couvert de son accoutrement de guerre,
Et sur ses épaules le manteau de conseiller.
Celui qui de vous traversera ainsi la Zétinja
Et nagera jusqu'à l'autre bord,
De celui-là je serai la fidèle épouse. »

Tous les héros se regardèrent,
Et tous baissèrent les yeux vers la terre;

Tous, hors le jeune Radoïza.
Sur ses pieds légers le jeune homme s'élance;
Il attache autour de lui son arme brillante,
Revêt son attirail de guerre,
Jette par-dessus le vaste manteau,
Et se précipite dans les eaux de la Zétinja.

Il fend les flots, le jeune héros,
Il nage à travers, et atteint l'autre bord;
Mais lorsqu'il s'apprête à revenir,
Il plongea un peu dans le fleuve.
Il ne plongeait pas parce qu'il s'affaiblissait;
Il plongeait ainsi pour éprouver sa belle,
Et connaître si elle l'aimait sincèrement.
Quand elle vit ceci, la belle Zétinjanérine,
Elle courut au fleuve pour se précipiter dans les ondes.
Alors le jeune Radoïza
S'élança du fleuve au rivage;
Il sortit sain et sauf des eaux de la Zétinja,
Et reçut dans ses bras la généreuse fille.
Il la prit par sa main blanche,
Et la conduisit dans sa riche demeure.

LE ROSSIGNOL CAPTIF.

—

Le rossignol chantait gracieusement
Là-bas dans le vert bocage,
Là-bas dans le vert bocage,
Sur les souples rameaux.

Voilà que viennent trois chasseurs
Pour prendre le rossignol;
Il implore les chasseurs :
« Ne me tuez point, ô chasseurs!

« Ne me tuez point, ô chasseurs!
Je vous chanterai une chanson
Dans le jardin vert,
Une chanson sur le rosier rose. »

Mais les chasseurs le prennent;
Ils emportent le pauvre oiseau,
Ils l'enferment dans une cage,
Pour réjouir leur belle.

Le rossignol ne veut plus chanter,

Il se tait, et penche sa petite tête;
Les chasseurs le reprennent,
Et le portent dans le jardin.

Alors le rossignol commence ainsi :
« Malheur! trois fois malheur
A l'ami sans son ami,
Au rossignol sans son bocage! »

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

FIN DE LA TABLE.



